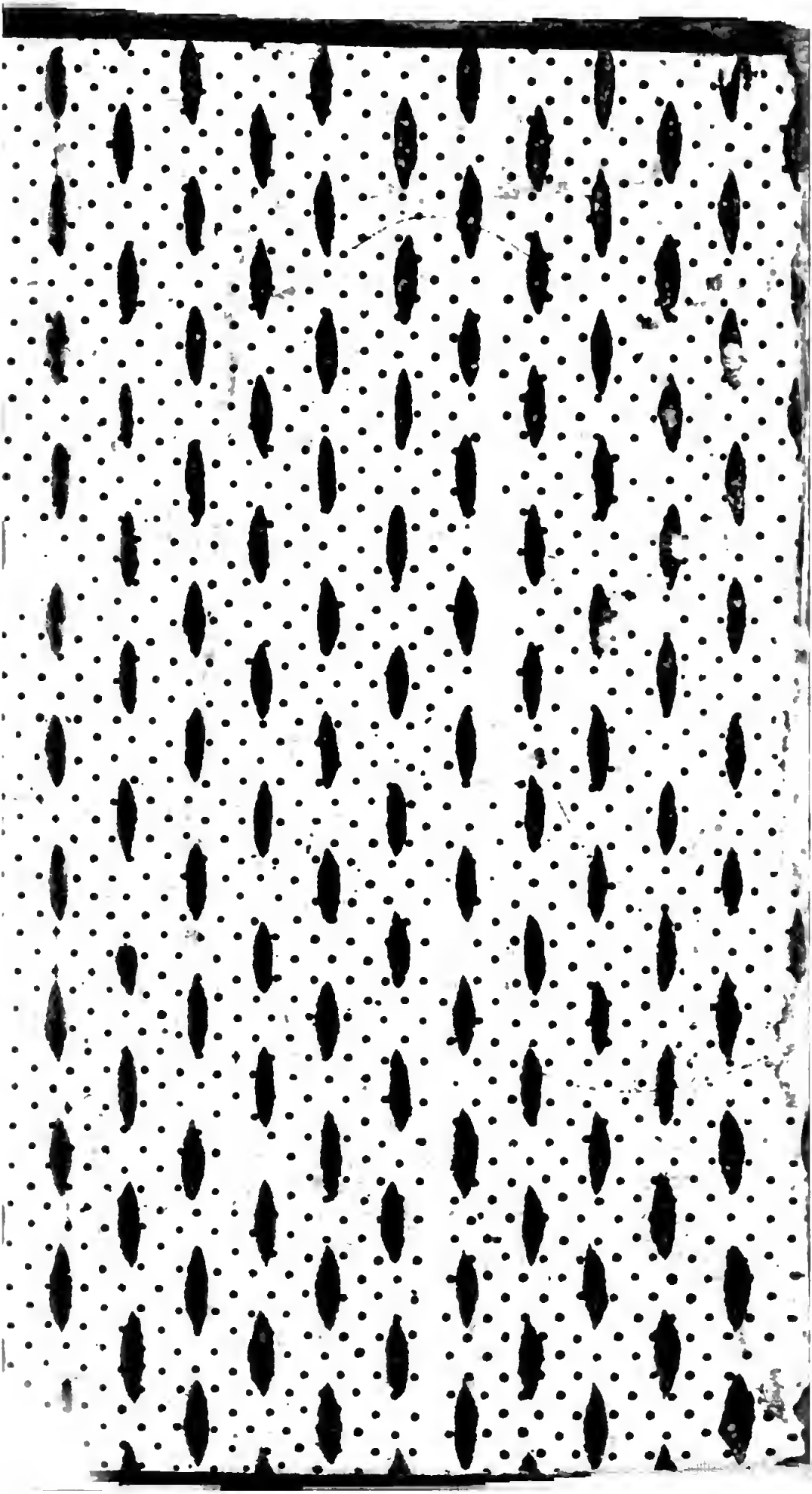
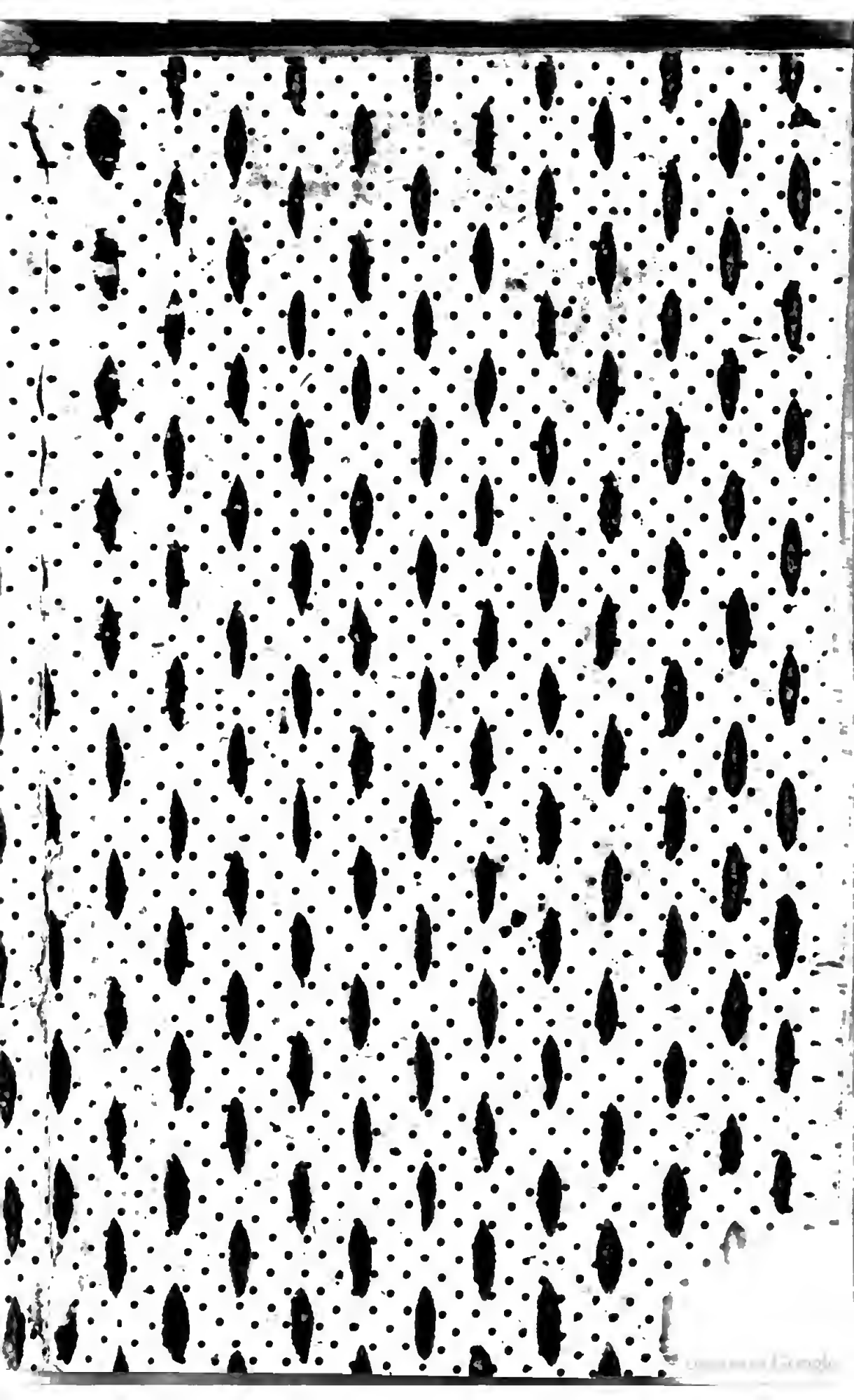




10291

Palaf. Lm 20 12

CLARISSE HARLOWE.

TOME DOUZIÈME.

CLARISSE

HARLOWE.

Traduction nouvelle & seule complète ;

PAR M. LE TOURNEUR.

Sur l'Édition originale revue par Richardson ; *avec figures d'après* M. Chodowiecki *de Berlin.*

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR,

FRERE DU ROI.

—— Humanos mores nosse volenti
Sufficit una Domus.

TOME DOUZIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A GENÈVE,
Chez BARDE, MANGET & Comp.
Imprimeurs-Libraires.

MDCCLXXXVI.

HISTOIRE
DE
CLARISSE HARLOWE.

LETTRE I.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Dimanche, 13 *Août.*

JE ne ſais quel diable me tourmente. De ma vie je ne me ſuis ſenti ſi mal. J'ai penſé d'abord que quelqu'un de mes honnêtes parens m'avoit adminiſtré une doſe de leur préparation, pour ſe rétablir dans l'entière poſſeſſion du château. Mais comme je ſuis l'unique eſpoir de la famille, je veux croire qu'ils ne ſont pas capables de cette méchanceté.

Il faut que je quitte ma plume. Je n'ai pas la force d'écrire. Quelle peut donc être la cauſe de cette damnable ſituation ?

Milord M... ſort de ma chambre. Il m'a rendu une ſombre & odieuſe viſite, pour ſavoir comment je me trouvois de ma ſaignée. Ses deux ſœurs partirent hier; le ciel en ſoit loué! Mais elles ne m'ont pas fait l'honneur de me conſulter ſur leur départ. A peine m'ont-elles dit adieu. Milord eſt plus tendre & plus attentif que je ne m'y attendois. Les hommes ont moins de peine à pardonner que les femmes. J'ai mes raiſons pour le dire; car, outre l'implacable Miſs Harlowe & les deux vieilles ſœurs, mes deux guenons de couſines n'ont pas encore approché de moi.

Ni manger, ni boire, ni dormir! Le cas eſt triſte, Belford. Si j'avois la folie de me laiſſer mourir à préſent, on diroit que Miſs Harlowe m'a fait crever de chagrin. Qu'elle faſſe le tourment de mon cœur, c'eſt que je ne puis déſavouer.

Au diable l'inſomnie & le dégoût! Ecrivons: je veux m'en délivrer à force d'écrire. Mais c'eſt en vain, il faut encore laiſſer tomber la plume! La force me manque. Pauvre Lovelace! Que diable as-tu donc?

Eſſayons encore, malgré les friſſons & les bâillemens qui me pourſuivent. Maudit état! toujours la bouche béante comme un ſot. Par où commencer? Par ton office d'exécuteur teſtamentaire? Tu es menacé d'une double fonction. Je crois réellement que tu peux m'envoyer un cercueil & un drap mortuaire. Je ſerai prêt pour leur emploi lorſqu'ils arriveront.

Quelle petite folle que cette Miſs Harlowe! Je te garantis qu'elle ſe repentira de m'avoir refuſé. Une jeune veuve ſi charmante! Quelle jolie veuve elle auroit fait! Quel éclat elle auroit répandu ſur ſes habits de deuil! Devenir veuve au premier des douze mois, c'eſt un des plus grands bonheurs qui puiſſent arriver à une belle femme. (¶) Une ſi douce occupation à ſa nouvelle & noire parure, avant même d'avoir fané ſur elle la robe gaie des noces. Quel mélange heureux d'ombres & de lumières! comme elles ſe ſeroient relevées les unes & les autres, & que de grâces nouvelles elles auroient emprunté de la perſonne! (§)

Allez au diable! laiſſez-moi. Je veux écrire. Que faire ſi je n'écris point? On m'arrache la plume, Belford. On ne veux pas que j'écrive. Je ſuis donc bien

mal, puiſqu'on m'interdit juſqu'à ma plume.

❀

Tu paroîs piqué, mon cher. Eſt-ce pour m'avoir mordu juſqu'au ſang? Je te trouve fort plaiſant à mon tour. Il ne faut pas que deux amis ſe fâchent tous deux à-la-fois, pas plus que le mari & la femme. Quelles ſont les conſéquences ſi tous deux perdent patience? — Je ne ſuis pas en humeur de me battre à préſent. Tu peux me croire auſſi patient, auſſi paſſif que le poulet qu'on me préſente avec mon bouillon : car j'en ſuis déjà réduit là.

Mais ſois ton maître tant que tu voudras pour l'exécution teſtamentaire ; je ne t'en déclare pas moins que jamais je ne ſouffrirai que tu expoſes mes lettres. Elles ſont la moitié trop ingénues pour être vues. J'inſiſte abſolument que tu les jettes au feu, ſans exception, après avoir reçu celle-ci.

(¶) Je ne te pardonnerai jamais ton impudente & peu amicale réflexion, ſur ce que je fais ici le petit tyran ſur une demi-douzaine de perſonnes de diſtinction. Rappelle-toi auſſi ta phraſe de *pauvre orpheline ſans appui.* Ces traits

ſont trop ſérieux, & tu es un homme trop ſérieux auſſi, toi, trop grave pour que je laiſſe paſſer ces impertinences comme de vaines plaiſanteries, malgré ton affectation à les écrire en caractères italiques, ce que tu n'as obſervé que depuis peu. Sur mon ame, Belford, ſi je n'avois été pris de cette belle maladie, j'aurois été te joindre & la belle auſſi. (§)

Ne laiſſe pas de m'écrire; & tâche, s'il eſt poſſible, de m'envoyer la copie de tout ce qui s'eſt paſſé entre Miſs Harlowe & notre Charlotte. Je te promets de ne pas ouvrir la bouche ſur les communications de cette nature. Les généreuſes offres que mes parens font à ma charmante, n'ajoutent rien au dégoût que j'ai pour eux. Mais tu vois qu'elle eſt auſſi fière qu'implacable. Il eſt impoſſible de l'obliger. Elle aimeroit mieux vendre juſqu'au dernier de ſes habits que d'avoir la moindre obligation à perſonne: quoiqu'elle ſoit sûre de faire plus de plaiſir qu'elle n'en recevroit.

Oh Dieu! Dieu!... Par ma foi! un mal....

Adieu, Belford.

Je me ſuis trouvé ſi mal dans l'endroit

où la douleur m'a interrompu, que j'ai été forcé de quitter ma plume. Que penſes-tu de cet accident? Mon oncle, averti par mes gens, s'eſt hâté de faire appeler le miniſtre de la paroiſſe, pour prier à côté de moi : car l'aumônier du château eſt à Oxford. Ils m'ont trouvé ſur mon lit, dans ma robe-de-chambre, & tout-à-fait ſans connoiſſance. En ouvrant les yeux, qu'ai-je vu autour de moi? Le miniſtre à genoux d'un côté, & Milord de l'autre. Mde. Greme, qu'on a fait venir pour me ſervir de ce qu'ils appellent garde, étoit dans la même poſture aux pieds du lit. Je remercie le ciel, ai-je dit à Milord, dans une eſpèce d'extaſe, où eſt Miſs Harlowe?..... J'ai cru de bonne foi qu'ils étoient prêts à me marier.

Ils ont pris mon diſcours pour un délire, & leurs prières ont redoublé à plus haute voix. Ce bruit m'a reveillé les ſens. J'ai ſauté de mon lit à terre, j'ai mis mes pieds dans mes mules, j'ai ouvert une de mes poches, & j'en ai tiré ta dernière lettre, avec les méditations de ma charmante. Milord, M. le docteur, Mde. Greme, leur ai-je dit, vous m'avez cru juſqu'aujourd'hui un fort mauvais garnement; mais voyez : je puis vous faire une lecture auſſi pieuſe que vos prières.

Ils ſe ſont regardés avec étonnement. (¶) J'ai bâillé & j'ai lu en bégayant : *Les pauvres mortels ſont la cauſe de leurs propres maux.*

Ce texte convient autant à ma ſituation qu'à celle de la dame, tu le reconnoîtras, ſi tu veux, à une ſeconde lecture. (*) A l'endroit où il eſt dit : que quand l'homme eſt châtié pour ſon péché, ſa beauté s'efface & s'évanouit. (§) Je me ſuis avancé vers la glace : par Jupiter, une pauvre figure ! me ſuis-je écrié, en me voyant, & ils ont tous prodigué leurs louanges & leur admiration ; ils ont levé les mains & les yeux au ciel ; & le docteur a dit qu'il avoit toujours regardé comme une choſe impoſſible qu'un homme d'eſprit, tel que moi, fût auſſi extravagant qu'on le publioit. Milord, bégayant & ſouriant de joie, m'a félicité de ma converſion, & grâces à ma chère Miſs Harlowe, je me ſuis fait une excellente réputation à peu de frais parmi les bons, les méchans & les gens de moyenne vertu. En un mot, me voilà bien établi dans le château & dans toute la paroiſſe. Mais que ſens-je ? ah, Belford ! je n'en

(*) Voyez Lettre LIV, Tome XI.

ſuis pas quitte, il faut encore laiſſer la plume.

C'eſt une viſite des deux ſœurs Montaigu, conduites par le pair boiteux, pour me féliciter tout-à-la-fois de mon rétabliſſement & de mon amendement. Quel heureux événement que cette maladie & cette méditation qui s'eſt trouvée dans ma poche ! C'eſt ainſi, qu'étant écolier, je me joignois à ceux qui ſortoient de l'égliſe, & je faiſois croire que j'y avois été moi-même.

(¶) Je ſuis enflammé de colère de l'inſolence du jeune lévite. Tu m'obligeras ſenſiblement, ſi tu peux le découvrir, de m'envoyer ſa paire d'oreilles dans ta prochaine lettre. (§)

Ma charmante ſe trompe bien ſur mon compte, lorſqu'elle s'imagine que je lui ai propoſé de m'écrire, comme une alternative qui la garantiroit de ma viſite. C'eſt un mal qu'elle n'évitera point, & dont je n'ai penſé à l'exempter qu'autant qu'elle m'auroit fait une réponſe plus conforme à mes eſpérances. Fais-lui relire ma lettre. Je ne lui ai pas fait cette promeſſe. En dépit d'elle & de toi, je ſerois à ſes pieds demain au plus tard, ſi je n'étois

n'étois pas retenu par les talons, comme un miſérable malfaiteur. Mais je commence à me trouver mieux d'heure en heure. Je le dis, moi : quoique le docteur ne le diſe pas ; mais je ſuis sûr de m'y mieux connoître que lui. Tu me verras bientôt à Londres, n'en doute pas. Cependant n'en dis rien à ma chère, à ma cruelle & implacable Miſs Harlowe.

Adieu, Belford. Je bâille & bâille encore. Quelle étrange figure tu verrois faire à ton Lovelace, toujours bâillant!

LETTRE II.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Lundi, 14 *Août.*

TA maladie me cauſe la plus vive inquiétude. Je ſerois au déſeſpoir de te perdre. Cependant, ſi tu dois mourir ſitôt, je ſouhaiterois de toute mon ame que ta mort fût arrivée avant le mois d'Avril ; & cela pour ton intérêt autant que pour celui de la plus excellente de toutes les femmes, puiſque ta conſcience

n'auroit pas été chargée du crime le plus noir de ta vie.

On me dit avant-hier que tu étois fort mal; & cette nouvelle m'a fait remettre à t'écrire juſqu'à d'autres éclairciſſemens. (¶) Mais je me flatte que Milord, aveuglé par ſa tendreſſe que tu ne mérite guères, te voit plus mal que tu ne l'es en effet. Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ton mal, mon pauvre enfant? (§) Henri me confirme en arrivant que tu es dans un état fâcheux. C'eſt une fiévre violente, me dit-on, accompagnée des ſymptômes les plus dangereux & les plus étranges.

Dans la ſituation où tu es, je ne te troublerai point par le récit de ce qui ſe paſſe ici avec Miſs Harlowe. Puiſſent tes repentirs être auſſi prompts que ta maladie, & n'être pas moins efficaces ſi tu meurs! car autrement il eſt à craindre qu'elle & toi, vous ne vous rencontriez jamais dans le même lieu.

Je lui ai dit que vous étiez fort malade. Pauvre homme! a-t-elle dit. *Dangereuſement malade*, dites-vous?

Très-dangereuſement, Madame, Milord M.... m'en donne avis lui-même.

Que le ciel ait pitié de lui s'il en meurt! a repris cette admirable fille.

Enſuite, après un moment de réflexion : Pauvre miſérable! a-t-elle dit avec un ſoupir, puiſſe-t-il trouver la miſéricorde qu'il n'a pas montrée !

Je t'écris par un exprès : car je ſuis impatient d'apprendre ta ſituation. J'ai reçu ta *dernière* lettre. Quelles triſtes réflexions ne doit-elle pas faire naître, par les légèretés choquantes dont elle eſt remplie, dans l'eſprit de ton véritable ami,

BELFORD.

LETTRE III.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 15 Août.

JE te remercie, Belford, & du fond du cœur, de la concluſion modérée de ta dernière lettre. Il me prend envie, par cette conſidération, de te pardonner tes extraits, que je n'avois pas ceſſé juſqu'à ce moment de trouver impardonnables. Mais t'entre-t-il dans l'eſprit que je puiſſe jamais conſentir à perdre un ſi bel ange, un ange qui me pardonne ? Jamais,

jamais. Implorer la miſéricorde du ciel pour un ingrat, un miſérable tel que moi ! Comme cet excès de généroſité me déchire l'ame ! Mais c'eſt d'elle que j'attends les premières marques de miſéricorde & de pitié. Elle doit m'apprendre enſuite, par ſon exemple, à me repoſer avec confiance ſur la miſéricorde qu'elle implore pour moi.

Hâte-toi, cher ami, de m'apprendre l'état de ſa ſanté, ſes occupations, ſes entretiens. Que ta diligence réponde à mes tranſports. Je n'ai pas d'autre maladie que l'amour. Ah ! que ne puis-je penſer qu'elle eſt à moi ! C'eſt alors qu'il eût été bien doux d'être malade ! Envoyer à la ville, pour la faire prier de revenir près de moi ! Savoir qu'elle eſt en chemin, qu'elle vole ſur les aîles de l'amour, pour m'apporter la conſolation & la guériſon. L'entendre prier pour moi, par devoir, par inclination, & recevoir de ſa bouche l'ordre de vivre pour elle !

Ah, Belford ! quel ange j'ai.... Mais il n'eſt pas perdu pour moi, Non, je ne la perdrai point. Je ſuis bien mieux ; je ſerois tout-à-fait bien ſans ces odieux charlatans, qui ne mettent pas de fin à leurs ordonnances, & qui, pour faire honneur à leur art, veulent que toutes

les maladies ſoient importantes. — Je prétends qu'elle ſoit à moi. J'en ferai ma femme ; & je retomberai malade auſſitôt, pour acquérir des droits perſonnels, à ſa tendreſſe, à ſa pieuſe inquiétude, à ſa pitié.

Que le ciel la comble à jamais de ſes bénédictions. Hâte, hâte-toi, Belford, de me donner des nouvelles de ſa ſanté. Mon mal n'eſt que l'amour. Une bonté ſi généreuſe ! par tout ce qu'il y a de grand & de bon ! je ne la perdrai pas. Voilà ce que tu dois lui déclarer. Elle ne ſeroit pas capable de cette pitié, dit-elle, s'il lui reſtoit encore quelque idée d'être à moi. C'eſt ce que Miſs Howe écrit à Charlotte. Mais permets-lui de me haïr, pourvu qu'elle me reçoive. Ma conduite changera bientôt ſa haine en amour. Cœur & ame, je ſerai tout à elle.

LETTRE IV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi, 17 Août.

MA joie eſt extrême, de te ſavoir auſſi bien que ton meſſager m'en aſſure. Ta lettre ſemble marquer que tes principes ſe réparent avec ta ſanté. C'eſt une lettre que j'ai pu faire voir à Miſs Harlowe, & je n'y ai pas manqué.

Cette divine perſonne eſt plus mal que jamais, ce qui vient des maudites lettres qu'elle reçoit de ſon implacable famille. Je n'ai pu me procurer un long entretien avec elle, pour lui parler en ta faveur; mais ce qu'elle m'a dit, dans une viſite fort courte, va te la faire adorer plus que jamais.

Elle a donné beaucoup d'attention à ma lecture; & lorſque je l'ai finie: qu'il eſt à plaindre! a-t-elle dit. Que je le plains, en effet, ſi cette lettre eſt ſincère. Il a connu à temps, & dans plus d'une occaſion, que je n'étois pas incapable de généroſité, s'il avoit été ſenſible à la généroſité. Mais ſon repentir eſt toute

la punition que je lui ſouhaite ; & cela pour ſon propre intérêt.... Cependant, je dois être plus réſervée, ſi vous lui écrivez tout ce que je dis.

J'ai marqué de l'admiration pour ſa bonté. Comment pouvois-je m'en défendre quoiqu'en ſa préſence ?

Ce n'eſt pas bonté, m'a-t-elle dit, c'eſt une ſituation d'ame dans laquelle je me ſuis établie pour mon propre avantage. J'ai trop ſouffert de ne pas trouver la pitié que je demande, pour ne pas ſouhaiter que tous les cœurs pénitens puiſſent l'obtenir. Il paroît pénétré de repentir, a-t-elle ajouté, je ne dois point porter mon jugement au-delà des apparences. S'il ne l'eſt pas, c'eſt lui-même qu'il trompe plus que les autres.

Elle étoit ſi mal, que cet entretien n'a pas duré davantage.

Quel ſujet entre les mains d'un grand maître, pour une excellente tragédie ! Tant d'outrages accumulés ſur l'innocence ! Sa conduite, au milieu de ſes peines, également ſoutenue à l'égard de ſes implacables parens & de ſon perſécuteur ! Le but moral (*) néanmoins ſouf-

(¶) (*) L'objection de M. Belford, que dans une tragédie la vertu ne doit pas être malheureuſe, n'eſt pas bien réfléchie.

friroit une grande objection : car ici la vertu eſt punie, à moins qu'on ne jette les yeux ſur les récompenſes futures qui ſont moralement certaines pour elle; ou pour qui le ſeroient-elles? Cependant, corrompu comme tu es, & capable de faire un très-mauvais mari, je ne ſais, après tout, ſi ce n'eſt pas une récompenſe pour ſa vertu, de t'avoir échappé....: (¶) car ſouvent, comme l'obſerva un jour cette charmante créature, l'événement change en bonheur pour nous les maux les plus affreux que puiſſe redouter l'humanité.

Monime dans l'orphelin, Belvidéra dans Veniſe ſauvée, Athénaïs dans Théodoſe, Cordelie dans le Roi Léar de Shakeſpeare, Deſdemona dans Othello, Hamlet enfin, pour borner ici les citations, ſont autant de preuves qu'une tragédie mérite à peine ce nom, ſi l'on n'y voit l'oppreſſion paſſagère de la vertu, & le triomphe momentané du vice. Mais M. Belford, ſe reprend lui-même, dans la ſuite de ce paragraphe; & nous conduit à jeter nos regards dans l'avenir pour y voir les récompenſes futures de la vertu, & la punition du crime : & c'eſt avec juſteſſe qu'il remarque, qu'il ne ſait pas trop ſi l'on ne doit pas regarder la vertu de Clariſſe déjà recompenſée par le bonheur d'avoir échappé à un mari tel que Lovelace. (ß)

J'ai penſé plus d'une fois depuis que je vois cette dame, que, ſi Rowe, l'auteur favori de Belton, avoit eu devant lui un pareil caractère, il auroit tracé une autre eſpèce de pénitente que celle qu'il nous a peinte; ou qu'il auroit donné à ſa pièce un autre titre plus convenable. Miſs Harlowe eſt vraiment *la belle pénitente*, & ſi je ne ſuis pas en contradiction dans les mots, une pénitente ſans avoir commis de faute, ſi l'on conſidère la conduite de ſes parens avec elle dès l'origine.

Toute l'hiſtoire de la pénitente de Rowe eſt un aſſez mauvais tiſſu. Lothario, il eſt vrai, a l'air d'un méchant & ingrat vaurien, qui reſſemble fort à certain autre que tu connois. L'auteur s'entendoit fort bien à peindre un libertin; mais nullement à peindre une pénitente. Caliſte eſt une fille doucereuſe & paſſionnée; ſa pénitence n'eſt autre choſe que dedain, inſolence & rage. Ses paſſions ſont violentes & tumultueuſes; elles n'ont rien de la délicateſſe des paſſions du ſexe, qui, peintes avec vérité, ſe font diſtinguer des paſſions du ſexe maſculin, par une certaine douceur qui n'abandonnera pas une femme, au ſein même de la fureur & du déſeſpoir. Son caractère

eſt formé de fraude & de diſſimulation. Elle n'a aucune vertu. Elle eſt tout orgueil ; & ſon demon eſt autant au-dedans d'elle qu'au-dehors.

Comment la chûte d'une pareille créature pourroit-elle produire un véritable intérêt, lorſqu'on en conſidère attentivement toutes les circonſtances. Ne déſavoue-t-elle pas ſon crime avec impudence, lors même qu'il eſt découvert ? C'eſt en pleine connoiſſance de ſon forfait qu'elle appelle la vengeance d'Altamon ſur ſon meilleur ami, comme s'il avoit calomnié ſa réputation. Elle conſent à épouſer Altamon, quoiqu'elle ait eu un commerce criminel avec un autre ; & elle entre dans la couche de ce langoureux imbécille, après qu'elle avoit donné ſa perſonne & ſon cœur à Lothario, qui néanmoins refuſoit de l'épouſer.

Elle a bien raiſon lorſqu'elle commence ſa pénitence, de l'appeler la frénéſie de ſon ame ; & après avoir, comme je l'ai dit, nié impudemment ſon crime auſſi long-temps qu'elle l'a pu, & fait faire tout le mal qui étoit en ſon pouvoir, en occaſionnant la mort de Lothario, de ſon propre père & d'autres victimes, elle ſe poignarde elle-même.

Peut-on appeler cela un acte de repentir ?

Mais il faut en convenir, nos poëtes ne ſavent guère exciter l'intérêt tragique, ſans employer l'horreur, le meurtre, le ſuicide ; & pour faire couler vos larmes, ils révoltent votre cœur.

Altamon n'eſt qu'un idiot amoureux, un ſot plein de crédulité ; & quoiqu'on le repréſente comme un brave, plein de l'honneur militaire, ce n'eſt qu'un vrai ſpadaſſin, qui cherche querelle à ſon meilleur ami, & qui meurt comme un ſot, (ſi l'on en juge par ce que fait ſuppoſer le dénouement de la pièce,) ſans épée ni piſtolet, de pur déſeſpoir & de bêtiſe, pour l'amour d'une des plus viles créatures de ſon ſexe. Mais la *belle pénitente*, comme on l'appelle, périt de ſa propre main ; & n'ayant, par ſes crimes paſſés, aucun titre à une pitié vertueuſe, elle renonce à tous les fruits d'un ſincère & véritable repentir, & probablement à la miſéricorde de ſon créateur.

Mais ici vous avez dans Miſs Clariſſe Harlowe une jeune dame vertueuſe, d'une ame noble, d'un eſprit ſage, d'une piété éclairée. Maltraitée par ſes parens, & malheureuſement attirée dans le piége d'un infâme libertin, qu'elle croit un

homme d'honneur, elle eſt en quelque ſorte forcée de ſe jeter elle-même ſous ſa protection. Lui, dans la vue d'obtenir ſa confiance, ne ſe fait jamais ſcrupule de lui prodiguer les plus ſolemnelles proteſtations d'amour.

Apres une ſuite d'intrigues & de ſtratagêmes, qui tous échouent contre ſa vigilance & ſa vertu, il a baſſement recours au plus odieux, au plus lâche des artifices; & pour la dépouiller de ſon honneur, il eſt forcé de commencer par lui ôter l'uſage de ſa raiſon & de ſes ſens.

Il n'en réuſſit pas mieux à l'amener à ſes vues d'une cohabitation criminelle; & elle lui en impoſe à l'entrée même de la ſcène, qui eſt le prélude d'un nouvel attentat qu'il médite. Elle contient ſon audace en préſence d'une troupe de créatures des plus abandonnées, aſſemblées pour l'aider dans ſon infernal projet; elle triomphe d'eux tous par la ſeule force de ſon innocence, & elle s'échappe des odieuſes mains auxquelles il l'avoit livrée. Son reſſentiment eſt plein d'une ſage nobleſſe; & n'eſt pas un accès de frénéſie. Elle refuſe de voir & d'épouſer ce miſérable, qui ſe repentant d'avoir ſi indignement traité une ſi divine créature, voudroit la fléchir & l'amener à lui pardonner

donner ſa baſſeſſe & à accepter ſa main; & dans quelles circonſtances? lorſqu'elle eſt perſécutée par tous ſes parens, & délaiſſée dans le plus cruel abandon, qu'elle eſt forcée, au milieu de la propriété d'une riche fortune, de ſe défaire de ſes effets pour ſa ſubſiſtance, lorſqu'elle n'eſt environnée que de perſonnes étrangères, & obligée à défaut d'autres, de ſe faire un ami de l'ami de ſon ſéducteur.

Quoiqu'elle ſoupire après la mort, & qu'elle s'occupe de tous les ſoins qui peuvent l'y préparer, par la conviction où elle eſt, que le chagrin & le mauvais traitement qu'elle a éprouvé, ont porté à ſon cœur un coup mortel; elle abhorre la penſée impie d'abréger elle-même le terme de ſes jours: & auſſi éloignée de la vengeance que du déſeſpoir, elle eſt capable de pardonner à l'auteur de ſa ruine; elle déſire ſon repentir, & qu'elle puiſſe être la dernière victime de ſa barbare perfidie; & le plus grand ſoin qui l'occupe dans cette vie, c'eſt de prendre toutes les meſures pour prévenir toute vengeance ſanglante contre ou de la part de l'homme qui l'a ſi indignement traitée.

Voilà ce qu'on peut appeler une péni-

tente, un vrai repentir, une vraie piété? & delà naît naturellement l'intérêt qui doit émouvoir & pénétrer tous les cœurs honnêtes.

A quelque dureté que ſe portent les parens de cette excellente fille contre elle, jamais elle ne s'emporte contre eux. Elle s'efforce au contraire de trouver des raiſons pour les juſtifier en s'accuſant; & elle paroît plus inquiète de leur cruauté, par rapport à leur tranquillité future, après qu'elle ne ſera plus, que pour elle-même. "Car pour elle, elle „eſt sûre, dit-elle, que Dieu lui par„donnera, quand perſonne ſur la terre „ne lui pardonneroit.„

Dans toutes les occaſions extraordinaires qui peuvent provoquer ſon reſſentiment, elle a recours aux ſaintes écritures, & elle tâche de modérer & de régler ſa véhémence par leurs préceptes ſacrés. "Quelque accablante, dit-elle, „que lui paroiſſent quelquefois les affli„tions, des perſonnes plus vertueuſes „qu'elle en ont ſouffert de plus gran„des; ne ſupporteroit-elle donc pas des „maux que des créatures moins coupa„bles ont ſupportés?„ Voici une méditation que je t'envoie, & qui a été occaſionnée, comme je t'ai dit, par de

nouveaux traits de cruauté de la part de ſon implacable famille. Elle te montrera avec quelle douceur elle ſe plaint, malgré la violence des ſentimens qui lui arrachent ces plaintes. Vois, ſi dans la légèreté de ton cœur pervers, tu peux te l'appliquer dans ta poſition, comme tu as fait l'autre. Si tu ne le peux, laiſſe agir ta conſcience, & elle en fera elle-même l'application la plus convenable.

MEDITATION.

Combien de temps encore tourmenterez-vous mon cœur, & le déchirerez-vous par vos paroles?

Suppoſez qu'en effet j'aie commis une faute, ma faute demeure avec moi.

Celle qui eſt affligée, devroit trouver la pitié dans le cœur de ſon ami.

Mais l'infortunée dont le pied eſt prêt à gliſſer ſur le bord du précipice, eſt encore comme une lampe dédaignée de ceux qui ſont à l'aiſe & ſans danger.

Il y a une honte qui produit le crime; il y a auſſi une honte qui obtient grâce & conduit à la gloire.

Ayez pitié de moi; ayez pitié de moi, ô vous, mes amis! car la main de Dieu m'a frappée.

Si votre ame étoit à la place de mon ame, je pourrois parler comme vous faites : je pourrois amaſſer les termes de reproches contre vous.

Mais je vous fortifierois par les conſolations de ma bouche; & le mouvement de mes lèvres, adouciroit votre chagrin.

Pourquoi voulez-vous briſer une feuille agitée au gré du vent! pourquoi voulez-vous pourſuivre le chaume aride; & pourquoi vous acharnez-vous á écrire les mots les plus amers contre moi; & me faites-vous repaſſer dans le cœur les iniquités de ma jeuneſſe?

La ſaiſon de la miſéricorde eſt le temps de l'affliction, comme les nuages de la pluie ſont de ſaiſon dans le temps de la ſéchereſſe.

Mes jours ne ſont-ils pas réduits à un petit nombre? ceſſez-donc, & laiſſez-moi en paix, afin que je puiſſe prendre un peu de courage, — avant que j'aille dans un ſéjour dont je ne reviendrai jamais; dans les ténébres de la terre, & dans les ombres de la mort!

Tu ſauras qu'elle a reçu avis par une lettre de Mde. Norton, que le colonel Morden eſt arrivé en Angleterre. C'eſt le ſeul homme qu'elle ſouhaite de voir,

J'en ai témoigné quelque jalouſie, dans la crainte qu'il ne ſoit préféré à moi pour l'office dont elle m'a honoré. Elle m'a répondu que ce n'étoit pas ſon deſſein; parce qu'en ſuppoſant même qu'il voulût accepter cet emploi, ce dont elle doutoit, elle craindroit que divers papiers qui paſſeroient néceſſairement par ſes mains, ne devinſſent l'occaſion de quelque déſaſtre entre vous & lui; malheur qu'elle redoute plus que la mort.

Le pauvre Belton eſt aux portes du trépas. Il vient dans le moment de m'arriver un exprès de ſa part, pour me dire qu'il ne peut mourir ſans me voir. J'eſpère cependant qu'il n'eſt pas encore ſi près de ſa dernière heure. Il laiſſeroit ſes affaires, & pour ce monde & pour l'autre, dans un trop grand déſordre. Je ne puis me diſpenſer de me rendre auprès de ce malheureux. D'un autre côté je ne veux pas bouger d'ici que je n'aie reçu l'aſſurance que vous ne cauſerez aucun trouble à Miſs Clariſſe : car je ſais qu'il ne voudra pas que je le quitte, quand une fois il me tiendra près de lui. (§)

Tourville m'apprend que tu te rétablis à vue d'œil. Ce que je te demande à mains jointes, c'eſt de ne pas chagriner

cette incomparable fille. Je t'en conjure pour l'amour de toi-même, pour l'amour d'elle, & par le reſpect que tu dois à ta parole. Si la mort nous l'enlevoit dans quelques ſemaines, comme je n'ai déjà que trop de raiſons de le craindre, on diroit, & peut-être avec juſtice, que ta viſite a précipité ſa fin. Dans l'eſpérance que tu ne feras pas capable de cette cruelle indiſcrétion; je te ſouhaite un parfait rétabliſſement; ſans quoi puiſſes-tu retomber & te voir enchaîné dans ton lit.

LETTRE V.

M. BELFORD à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Samedi matin, 19 *Août.*

MADAME,

JE crois que l'honneur m'oblige de vous communiquer la crainte où je ſuis, que M. Lovelace ne ſe détermine à tenter ſon ſort par une viſite qu'il penſe à vous rendre. Faſſe le ciel que vous puiſſiez conſentir à le recevoir! Je vous garantis

que vous verrez dans ſa conduite un reſpect porté à la vénération, & toutes les marques d'un véritable repentir. Mais comme je ſuis forcé de partir pour Epſom, où je crains d'être appelé pour rendre les derniers devoirs à M. Belton, que vous pouvez vous ſouvenir d'avoir vu une fois, il me ſemble à propos, dans l'opinion que j'ai des réſolutions de M. Lovelace, dont je crains de ne pouvoir le détourner, de vous prévenir par cet avertiſſement, afin que ſon arrivée ne vous jette pas dans une trop grande ſurpriſe.

Il ſe flatte que votre maladie n'eſt pas auſſi dangereuſe que je la repréſente. Lorſqu'il aura l'honneur de vous voir, il ſera convaincu que ce qu'il peut faire de plus obligeant pour votre ſanté, eſt auſſi ce qu'il y a de plus convenable pour ſon repos futur; & j'oſe vous aſſurer que, dans la crainte de nuire à votre rétabliſſement, il s'interdira toute autre viſite, du moins pendant que vous ſerez dans une ſi fâcheuſe ſituation. Ainſi, le choc d'une demi-heure, ſi l'on peut donner ce nom à la vue d'un malheureux homme qui ne fait que relever lui-même d'une fièvre dangereuſe, eſt tout ce que vous avez à ſoutenir.

Je vous demande en grâce, que cet avis ne vous cauſe point trop d'alarme, ni de troubles. Il eſt impoſſible que M. Lovelace ſoit à Londres avant lundi au plutôt. S'il s'obſtine à s'y rendre, j'eſpère être avant lui chez M. Smith.

J'ai l'honneur, Madame, d'être avec la plus profonde vénération.

Votre, &c.

LETTRE VI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

En réponſe à la ſienne du 17 Août. Voyez N°. IV.

Dimanche, 20 Août.

QUE tu as le cœur impitoyable ! Il n'eſt pas beſoin de conſcience, avec un pédagogue auſſi impertinent que toi. (¶) Si Rowe a fait une pièce qui répond mal à ſon titre, eſt-ce une raiſon pour me faire l'objet de tes injurieuſes applications. (§) J'ai péché. Je me repens. Je n'aſpire qu'à réparer mes fautes. Elle me pardonne mon péché ; elle accepte mon

repentir ; mais elle m'interdit la réparation. Que veux-tu que je faſſe ?

Ne perds pas un moment pour faire ta viſite au pauvre Belton. Mais ſoit que tu partes ou que tu demeures, il faut que je me rende à Londres, & que j'eſſaie moi-même ce que je puis obtenir de ma chère inflexible. Au moment que ces tyrans de médecins me laiſſeront libre, aſſure-toi que je pars. Milord juge lui-même qu'elle doit m'accorder une entrevue. Son opinion eſt d'une grande autorité pour moi, — lorſqu'elle s'accorde avec la mienne. Je me ſuis engagé à lui, à mes deux couſines, de me conduire avec toute la décence & tout le reſpect qu'on doit à ce qu'on reſpecte le plus au monde. Je tiendrai parole. Si tu veux retarder ton départ pour Epſom, tu en ſeras témoin.

Je connois, & tu me l'as entendu dire, le colonel Morden pour homme d'honneur & de courage. Mais le colonel Morden a eu ſes amourettes comme Belford & moi. Et connois-tu quelqu'un qui ne s'en ſoit pas mêlé, ſoit ouvertement, ſoit en ſecret? L'enfer a toujours en main quelque jolie créature pour tenter un honnête homme de quelque âge, de quelque rang, de quelque degré qu'il

puiſſe être. J'ai ſouvent entendu parler du colonel à ma charmante avec beaucoup de diſtinction & d'eſtime. Peut-être ſervira-t-il à lui calmer l'eſprit, en inſpirant un peu plus de raiſon à ſon implacable famille.

Il me ſemble que je ſuis affligé de l'état du pauvre Belton. Mais on ne peut être malade ou vaporeux, que tu ne prennes auſſitôt le ton lugubre, & que tu ne mettes les gens au rang des morts. Je te crois propre à ſervir de tambour funèbre pour la marche des enterremens.

(¶) Si tu connoiſſois mieux tes vrais talens, tu verrois que tu es formé pour exciter la joie par ta ſeule phyſionomie; & tu figurerois la moitié mieux, en conduiſant ton confrère l'ours au ſon d'une loure écoſſoiſe. Il me ſemble voir tes flancs épais s'agiter ridiculement dans cette lourde danſe, & faire rire aux éclats tous les ſpectateurs; ta groſſe tête battre ſupérieurement la meſure, en ſe penchant ſur tes épaules de porte-faix; tantôt à droite, tantôt à gauche, comme je t'ai vu faire une fois au ſon d'une cornemuſe à Preſton. Tu te rappelles cette partie folle, comme je me la ſuis rappelée cent fois. Jamais je ne t'ai vu paroître auſſi-bien dans ton caractère.

Je ne ſais ce que je vais m'attirer par cette peinture ; ſans doute la répétition de cette notable obſervation ; que l'extérieur eſt ce qu'il y a de pis en toi, & que le mien eſt ce qu'il y a de mieux en moi. Soit. Paſſons : tout ce que tu écris de ce genre, je ne peux jamais le prendre mal. (§)

Attends-toi, malgré ce que je t'ai dit dans ma dernière, que je te ferai rendre compte à mon arrivée des extraits que tu as communiqués à Miſs Harlowe, ſurtout ſi ſon cœur s'obſtine à me rejeter. Combien de fois me ſuis-je vu accorder par une femme, ce qu'elle avoit juré de me refuſer ? Mais par ces malheureux extraits, je ne doute pas que tu n'aies barré contre moi la porte de ſon cœur, comme elle étoit accoutumée à me barrer celle de ſa chambre. Ce ſeroit une perfidie que l'amitié ne peut ſoutenir, & que l'honneur ne permet pas de pardonner.

❀

LETTRE VII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Londres, Lundi 21 Août.

JE crois, Belford, que je te dois des malédictions. Cependant je n'anticiperai pas ſur le temps, & je vais te faire une plus longue lettre que tu n'en as reçu de moi depuis quelques ſemaines. Voici l'état des choſes.

Pour te cacher autant qu'il m'étoit poſſible, le temps où j'étois réſolu de me mettre en marche; je partis hier à ſix chevaux dans une caroſſe de Milord, auſſitôt que je t'eus dépêché ma lettre, & j'arrivai le ſoir à Londres. Je ſavois qu'il y avoit peu de fonds à faire ſur ton amitié, dans les choſes où le caprice de Miſs Harlowe eſt intéreſſé?

Comme je n'avois pas d'autre logement prêt, je me ſuis vu dans la néceſſité de retourner à mon ancien gîte, où j'ai d'ailleurs ma garderobe. Là, j'ai diſtribué un millier d'imprécations contre la déteſtable troupe, & j'ai refuſé de voir Sally & Polly, non-ſeulement pour avoir ſouffert

ſouffert l'évaſion de Miſs Harlowe ; mais encore pour l'infâme aventure de l'empriſonnement, & pour leurs inſolens propos dans ſa priſon.

Je me ſuis couvert d'un habit que je n'ai jamais porté, & que j'avois deſtiné pour le jour de ma noce. Je me ſuis trouvé ſi bien dans cette parure, & ſi content de moi-même, que j'ai commencé à croire avec toi, que c'eſt par mon extérieur que je vaux le mieux.

J'ai pris une chaiſe à porteurs, dans laquelle je me ſuis fait conduire chez Smith. Mon cœur ſautoit de joie, avec des battemens ſi marqués qu'on les auroit preſque entendus, dans la certitude où j'étois de voir ma charmante.

Je faiſois claquer mes doigts au branle de la chaiſe. J'ai recommandé à mes yeux de faire paroître tour-à-tour de la langueur & de la vivacité. J'ai enſeigné à mes genoux comment ils doivent ſe plier : & dans le doux langage d'un de nos jolis poëtes, j'exécutois en imagination le rôle que je m'impoſois. " C'eſt ainſi, diſois-je, que je prononcerai mes tendres plaintes, en fléchiſſant un genou ; c'eſt ainſi que j'exciterai ſa pitié ; c'eſt ainſi que je peindrai mes peines ; c'eſt ainſi que je pouſſerai un douloureux ſoupir, à la vue de quel-

ques dédains peut-être, ſi le dedain ſe montre ſur ſon front; & c'eſt ainſi que je trouverai grâce à ſes yeux charmans. „ (*)

Je me ſuis entretenu de ces idées juſqu'à la maiſon de Smith, où mes porteurs ont dépoſé leur fardeau. Les coquins ont mis chapeau bas en ouvrant la chaiſe. Mon laquais, qui eſt en livrée neuve, s'eſt approché pour recevoir mes ordres. Ma tête eſt ſortie, & toute mon honorable perſonne a ſuivi & a apparu à la femme de la maiſon, qui s'eſt agitée derrière ſon comptoir. Le reſpect & la crainte ont donné de la gravité à ſes traits, & je ne doute pas que ſes genoux tremblans ne heurtaſſent contre les ais intérieurs de la boiſerie.

Votre ſerviteur, Madame, — Will, faites éloigner un peu les porteurs, & ſuivez-moi.

Vous avez une jeune perſonne qui loge ici; Miſs Harlowe? Eſt-elle dans ſon appartement? (j'allois traverſer la boutique.)

Monſieur, monſieur, ayez la bonté:... (cette femme a été frappée de ma figure apparemment.) Vous demandez Miſs Harlowe. Nous avons effectivement une jeune dame de ce nom. Mais, mais.....

Mais quoi, Madame? il faut que je la

(*) Waller.

voie. N'eſt-ce pas le premier qu'elle occupe ? Ne vous donnez pas la peine. Je trouverai ſon appartement. (Et je m'avançois vers l'eſcalier.)

Monſieur, monſieur, Madame n'eſt point au logis. Elle eſt ſortie. Elle eſt à la campagne.

Sortie ? A la campagne? Impoſſible. Vous ne m'en impoſerez pas, bonne femme. Il faut abſolument que je la voie. J'ai des affaires de la dernière importance avec elle.

Il eſt certain, Monſieur, qu'elle n'eſt point au logis. — D'honneur, Monſieur, elle eſt ſortie.

(Elle a fait entendre une ſonnette. Jean, a-t-elle crié, deſcendez promptement...) En vérité, Monſieur, elle n'eſt point au logis.

(Jean eſt deſcendu. C'étoit le mari lui-même ; lorſque jugeant de lui, par l'impertinente familiarité de ſa femme, je ne l'avois pris que pour un homme à leurs gages.)

Mon cher ami, lui a-t-elle dit, Monſieur ne veut pas croire que Miſs Harlowe ſoit ſortie.

Jean a fait une profonde révérence aux broderies de mon habit. Votre ſerviteur, Monſieur. Réellement, Miſs Harlowe n'eſt point à Londres. Elle eſt partie pour la

campagne, ce matin, à ſix heures, par l'ordre du médecin.

Je n'ai voulu croire ni le mari, ni la femme. Je ſuis sûr, leur ai-je dit, qu'elle ne peut être à la campagne. Je ſais qu'elle ſe porte très-mal. Elle n'eſt pas en état de ſupporter le mouvement d'un carroſſe. Connoiſſez-vous M. Belford, mon ami?

Oui, Monſieur, nous avons l'honneur de connoître ce digne gentilhomme. Il eſt allé voir un de ſes amis, qui eſt malade à la campagne. Il partit ſamedi matin. —C'eſt ce qu'on avoit dit auſſi à Will, que j'avois envoyé chez toi en arrivant.

Fort bien. Mais je ſais par une lettre de M. Belford, que Miſs Harlowe eſt extrêmement mal. Comment pourroit-elle être ſortie?

Oh! Monſieur! elle eſt très-mal, très-mal en effet. A peine a-t-elle pu ſe traîner juſqu'au carroſſe?

(Belford, ai-je penſé en moi-même, ignore le temps de mon arrivée, & ne peut avoir reçu ma lettre d'hier. Auſſi malade qu'il me l'a repréſentée, il eſt impoſſible qu'elle ſoit ſortie.)

Où eſt ſa femme-de-chambre? Faites-moi parler à ſa femme-de-chambre.

Elle n'en a point d'autre, Monſieur, qu'une femme qui la garde dans ſa mala-

die, & cette femme eſt partie avec elle.

Eh bien! mon ami, je n'en crois pas un mot. Pardonnez, mais je veux monter moi-même; — & j'allois monter.

Là-deſſus, Jean a pris un air plus ſombre & moins reſpectueux. Monſieur, cette maiſon eſt à moi, &.....

Et quoi, mon ami? ne doutant pas qu'elle ne fût chez elle. Je veux la voir Je la verrai. Apprenez que j'en ai le droit. Je ſuis un juge de paix, j'ai droit de faire des recherches.

Je ſuis monté. Ils m'ont ſuivi en murmurant, & dans une extrême agitation. La première porte qui s'eſt offerte étoit fermée. J'ai frappé aſſez fort.

Vous jugez bien, Monſieur, que Madame a la clef de ſon appartement.

En dedans; c'eſt de quoi je ne doute pas, mon cher ami; & j'ai frappé une ſeconde fois. Comme j'étois sûr qu'au ſon de ma voix, ſon naturel doux & timide la trahiroit par quelque marque de crainte, quelque mouvement de trouble, qu'il me ſeroit aiſé d'entendre, j'ai dit aſſez haut: je ſais à n'en pas douter, que Miſs Harlowe eſt ici. Très-chère Miſs, ouvrez, au nom de Dieu. Accordez-moi l'honneur de vous voir un moment. Mais, n'entendant rien, & voyant l'air tranquille à Smith,

j'ai continué à marcher vers la porte voiſine où j'ai trouvé la clef en dehors. Je l'ai ouverte; j'ai parcouru la chambre des yeux, & j'ai viſité le cabinet.

Le mari, piqué de mon audace, a dit qu'il n'avoit jamais vu d'homme plus incivil. Prends garde, mon ami, lui ai-je dit, en tournant bruſquement la tête, obſerve un peu mieux ta langue, ou je te donnerai une leçon que tu n'as jamais reçue de ta vie.

Monſieur, il n'eſt pas d'un galant homme de venir inſulter les gens dans leur maiſon.

Ho! je te prie, point d'inſolence ſur ton fumier.

Je ſuis retourné à la porte que j'avois trouvée ſans clef. Ma chère Miſs Harlowe, de grâce, ouvrez un moment, ou je vais faire ſauter la porte. Je pouſſois ſi rudement que je l'ai fait craquer. Smith en a pâli; & ſa frayeur lui allongeant le viſage, il s'eſt hâté d'appeler un de ſes ouvriers, qui travailloit apparemment au grenier : *Joſeph, deſcends vîte!* Joſeph eſt deſcendu. J'ai vu paroître un garçon de trente ans, une face de lion en colère, court & épais, les cheveux touffus, comme la chevelure d'un vieux ſaule étêté. Sa préſence a fait prendre au maître

une contenance plus ferme. Mais fredonnant quelques notes, j'ai viſité toutes les autres chambres, j'ai ſondé du poing tous les paſſages, pour découvrir quelque porte dérobée; & je ſuis monté enſuite au ſecond, en continuant de chanter. Jean, Joſeph & Mde. Smith me ſuivoient en tremblant.

J'ai pouſſé mes recherches dans tous les lieux qui ſe ſont préſentés. Je ſuis entré dans deux chambres à lit, dont les portes étoient ouvertes; j'ai pénétré dans les cabinets, j'ai fait paſſer mes regards par la ſerrure d'une porte fermée. Point de Miſs Harlowe, par tous les dieux! que faire! que faire! comme diſent les jeunes filles! quel ſera ſon chagrin, de ne s'être pas trouvée chez elle! J'avois mon deſſein dans cette dernière exclamation; c'étoit de découvrir ſi l'homme ou la femme ſavoient l'hiſtoire de ma charmante; & l'effet ne m'a pas trompé. — C'eſt ce que j'ai peine à croire, a répondu Mde. Smith.

Pourquoi donc, Madame? Savez-vous qui je ſuis?

Je le devine, Monſieur.

Vous êtes Monſieur Lovelace, j'en ſuis ſûre.

Lui-même, Madame. Mais comment

devinez-vous ſi juſte, dame Smith? Vous ne m'aviez jamais vu, n'eſt-ce pas? (Ici, Belford, j'attendois un compliment; mais je ne l'ai pas manqué.)

Monſieur, monſieur, il n'eſt pas aiſé de s'y méprendre. Le monde n'a pas deux hommes tels que vous.

Fort-bien, dame Smith. Eſt-ce auſſi bons, eſt-ce auſſi mauvais que vous voulez dire? (J'eſpérois que, pour le moins, elle répondroit *d'auſſi bonne mine.*)

C'eſt ce que je vous laiſſe à juger, Monſieur. (Ma queſtion, ai-je penſé, ne fait pas fortune ici.)

Comment donc, Smith, ta femme eſt un bel eſprit? tu ne t'en étois pas défié juſqu'aujourd'hui. Mais où eſt la veuve Lowick? Mon couſin, M. Belford, en parle comme d'une très-bonne femme? Eſt-elle ici? Seroit-elle auſſi à la campagne avec Miſs Harlowe?

Elle rentrera bientôt, Monſieur. Elle n'eſt pas partie avec Madame.

J'entends. Mais enfin, chère dame Smith, où Miſs Harlowe eſt-elle allée? Quand croyez-vous qu'elle revienne?

Je l'ignore, Monſieur.

On ne me paye pas de fables, dame Smith, on ne me paye point de fables, (en lui paſſant la main ſous le menton,

ſans m'embarraſſer d'une laide grimace que je voyois faire au mari.) Je ſuis sûr que vous ne l'ignorez pas. Mais vous avez un troiſième étage. Voyons. Qui logez-vous là? – Doucement, voici encore une chambre qui me paroît fermée, (en frappant à la porte,) y a-t-il quelqu'un? ai-je crié.

C'eſt l'appartement de Mde. Lowick; elle en eſt ſortie; elle en a la clef.

Veuve Lowick, (en recommençant à frapper,) je vous crois chez vous. De grâce, ouvrez!

Jean & Joſeph parloient enſemble, & ſembloient gronder tout bas. Qu'eſt-ce donc, mes amis? Point de ces murmures. Il n'eſt pas civil de faire de ces *à parte*. Joſeph, que te diſoit Jean?

Jean! Monſieur! a répété dédaigneuſement la bonne femme.

Pardon, Mde. Smith. Mais vous voyez la force de l'exemple. Si vous aviez marqué plus de conſidération pour votre honnête mari, je vous aurois imitée, recevez de moi ce petit avis: une femme qui manque de reſpect pour ſon mari, apprend aux étrangers à le traiter avec mépris; par exemple, honnête Monſieur Jean, pourquoi n'as-tu pas encore ôté ton chapeau devant moi? Oh! tu l'aurois fait, j'en

ſuis sûr; mais tu ne l'as pas ſur ta tête, & je ſuis perſuadé que jamais tu ne le portes devant ta femme. Dis, n'eſt-il pas vrai ?

Trêve de railleries, Monſieur, m'a répondu Jean, on s'en paſſeroit fort bien. Je ſouhaiterois que tous les ménages de Londres fuſſent auſſi heureux que le nôtre.

Je le ſouhaiterois comme toi, mon cher ami; mais je veux être damné, ſi tu as des enfans.

Pourquoi non, Monſieur ?

En as-tu ? reponds-moi, ou n'en as-tu pas ?

Peut-être, Monſieur. Mais à quoi revient cette queſtion ?

A quoi elle revient ? Je vais te l'apprendre : l'homme qui n'a point d'enfant de ſa femme, doit s'attendre, dans ton état, à ſe voir traité de Jean tout court. Si tu avois un ou deux enfans, on t'appellerois M. Smith avec une révérence, ou du moins avec un ſourire à chaque mot.

Il me ſemble, Monſieur, a répliqué la dame, que vous avez l'humeur tout-à-fait plaiſante. Je m'imagine que mon mari & moi, ſi nous avions autant de reproches à nous faire qu'une perſonne que je con-

nois bien, nous ſerions bien éloignés d'être ſi gais.

Hé! mais, dame Smith, tant pis pour ceux qui ſeroient obligés de vivre avec vous. Mais je ſuis moins gai que vous ne penſez. J'ai le cœur accablé de triſteſſe. Hélas! où trouverai-je ma chère Miſs Harlowe? ma chère, mon adorable Miſs, (en criant au bas des degrès du troiſième étage,) ſi vous êtes là-haut, répondez, au nom de Dieu! Je vole pour vous y joindre.

Monſieur, m'a dit le bon Smith, vous ferez beaucoup mieux de deſcendre. Vous ne trouveriez plus haut que nos atteliers & nos magaſins; il n'y a là perſonne de ceux que vous cherchez.

Monterai-je, Mde. Smith? continuerai-je de chercher Miſs Harlowe? — Vous en êtes le maître, Monſieur.

Je ne monterai donc pas: car, ſi Miſs Harlowe y étoit, vous ſeriez moins obligeante. Au reſte, je ſuis confus de vous avoir cauſé tant d'embarras. Vous êtes les marchands les plus polis du monde. Ami, Joſeph, (en lui donnant bruſquement ſur l'épaule un grand coup, qui lui a fait faire un ſaut d'étonnement,) n'as-tu jamais parié, mon ami, à qui feroit la plus vilaine grimace? Je ſerai de moitié

avec toi quand tu voudras. Le coquin ne paroiſſoit pas mécontent de moi ; &, me regardant avec de grands yeux, ſa bouche fendue d'une oreille à l'autre, au milieu d'une face platte & large, laiſſoit voir de grandes dents noires, comme ſon chapeau. Je ne veux pas nuire à ton travail. Que gagnes-tu par jour ?

Je peux bien gagner un demi-écu, (avec un air d'orgueil & de pétulence, & comme fâché d'avoir marqué de l'effroi.)

Eh bien ! voilà une journée de tes gages, & tu n'as pas beſoin de me ſuivre plus longtemps. Allons, Mde. Smith, allons, Jean, M. Smith voulois-je dire, deſcendons enſemble, & ne faites plus difficulté de m'apprendre où Miſs Harlowe eſt allée, & quand vous attendez ſon retour.

Je ſuis deſcendu à leur tête, ſuivi de Jean & de Joſeph, quoique j'euſſe congédié celui-ci. La dame ne m'a pas quitté non plus, par politeſſe apparemment pour un étranger. En repaſſant au premier, je ſuis entré dans une des chambres que j'avois déjà vues. J'ai bien envie, leur ai-je dit, de me loger dans cette maiſon : car je n'ai rencontré de ma vie des hôtes plus obligeans. Qu'avez-vous à louer ici ?

Rien,

Rien, Monſieur. J'en ſerois bien affligé. Qui occupe donc cette chambre?

Moi, Monſieur, a répondu le mari, d'un ton aſſez ruſtre.

Toi-même, ami Jean? Hé bien! je ſuis réſolu de te l'ôter. Cette pièce, avec une autre, & le moindre grenier pour mon laquais, c'eſt tout ce que je déſire. Je t'en donnerai le prix ordinaire, & j'y joindrai une demi-guinée par jour pour le tout.

Arrête, Jean, ou plutôt, M. Smith, penſe deux fois avant que de parler; je t'apprends qu'un refus eſt un affront pour moi.

Monſieur, vous plaît-il de deſcendre? a repris la dame en nous interrompant. Réellement, Monſieur, vous prenez....

De grandes libertés! Ce n'eſt pas là, j'eſpère, ce que vous alliez dire, dame Smith?

Mais, Monſieur? J'aurois dit quelque choſe d'approchant.

Je ſuis donc fort aiſe de vous avoir prévenue: car ces termes conviendroient mieux dans ma bouche que dans la vôtre. Au fond je crois devoir prendre un logement ici, juſqu'au retour de Miſs Harlowe. Je crois vraiment que je ne peux m'en diſpenſer. Cependant, comme on

peut avoir beſoin de vous dans votre boutique, deſcendons, nous allons deſcendre & y traiter cette affaire à notre aiſe.

Je ſuis deſcendu, ſoigneuſement accompagné de mon collégue. Lorſque je ſuis arrivé dans la boutique, n'appercevant ni banc ni chaiſe, je me ſuis ſaiſi de la place du comptoir, & j'ai pris ſéance ſur une ſorte de canapé, fait en voûte & orné de ſculptures, eſpèce de trône, que ces fiers marchands ſe donnent, tandis qu'un ſimple tabouret de bois, placé vis-à-vis d'eux, ſert de ſiège à ceux par leſquels ils gagnent leur pain. Telle eſt la dignité du commerce dans cette nation mercantile!

(¶) Je promenai mes regards autour & au-deſſus de moi, en leur diſant que j'étois fier de mon ſiége, & demandant ſi l'on avoit jamais permis à Jean de remplir cette ſuperbe niche.

Pourquoi, non, répondit-il d'un ton fort ſec?

Et voilà juſtement ce qui te donne l'air d'une ſtatue, mon ami. Jean me lança un regard des plus mauvais. Mais ſon ouvrier Joſeph & mon laquais Will tournèrent le dos, pour cacher leur gri-

mace & leur rire, en tenant leur bouche fermée de leur poing.

Je demandai ce qu'ils vendoient.

De la poudre, des ſavonnettes & du tabac, répondirent-ils : & des gants & des bas. Oh! à merveilles, je ſerai votre pratique. — Will, — n'ai-je pas beſoin de ſavonnettes ? Oui, Monſieur, & ſi vous vouliez, vous pourriez faire l'emplette d'une ou deux. Donnez-m'en une demi-douzaine, dame Smith.

Elle me dit qu'il falloit qu'elle ſe mit à ma place, pour pouvoir me ſervir. Je vous prie, Monſieur, ayez la bonté de ſortir du comptoir.

Non vraiment, je regarde cette boutique comme à moi. Où ſont-elles, s'il vous plaît, en cas qu'il vienne des acheteurs ?

Elle me les montra au-deſſus de ma tête, la bouche pliſſée en bourſe, comme ſi elle eût voulu s'empêcher de ſourire, ſi elle avoit pu. J'aveignis la montre, & j'en donnai ſix à Will. — Tiens, prends ces ſix.

Il les prit en faiſant une grimace, & montrant la place où étoient jadis ſes dents. Cette vue me toucha la conſcience, & me rappela que c'étoit à moi qu'il devoit leur perte. Joſeph, dis-je, ap-

proche ici. Allons, viens donc, quand je te l'ordonne.

Joſeph s'avança droit vers moi, ſes mains derrière le dos, moitié gré, moitié force.

Je lui paſſai bruſquement mon bras autour du cou. — Will, ton canif, tout-à-l'heure. — Coquin, où eſt ton canif?

Oh, Monſieur! s'écria mon gros joufflu, faiſant des efforts pour dégager ſa tête de-deſſous mon bras, tandis que mon autre main lui emmuſeloit ſes épaiſſes mâchoires, comme ſi j'avois voulu lui arracher les dents. (*)

Je te les payerai bien, mon ami. Ne te débats donc pas ainſi. Allons donc, Will, le canif.

Oh, Monſieur, s'écria Joſeph, en redoublant ſes efforts; & alors Will ſort ſa ſerpette; car le coquin ſe mêle du jardinage à la campagne. Monſieur, voilà tout ce que j'ai ſur moi.

Cela eſt excellent pour partager une gencive. — Quel diable es-tu? Pourquoi donc tous ces efforts?

Mr. & Mde. Smith, qui craignirent

(*) Il n'y a que la folle joie d'un libertin convaleſcent, qui puiſſe faire paſſer cette farce même à M. Lovelace.

apparemment que je n'euſſe des deſſeins ſur le goſier de Joſeph; parce qu'il étoit leur fidelle champion; raiſon qui me fit en effet faire plus d'attention à lui, s'avancèrent vers moi avec des figures tragi-comiques, & je le laiſſai aller.

Je voulois ſeulement, leur dis-je, ôter deux ou trois dents de ce garçon, pour les placer dans les mâchoires de mon laquais. — Je les aurois payé ce qu'elles valent. — Vraiment, Joſeph, laiſſe-toi faire. Voilà tout ce que je voulois. Joſeph ſecoua ſes oreilles, & de ſes deux mains il vous démêle de haut en bas ſon épaiſſe chevelure, en me regardant fixement, ſans ſavoir s'il devoit rire ou ſe fâcher. Mais après deux ou trois inſtans de cette attitude, & de ce regard étonné, il s'avança juſqu'à l'autre bout de la boutique, en s'écouant la tête en s'en allant, & toujours peignant ſa chevelure. Il alla ſe placer à côté de ſon maître, en le regardant, & lui diſant entre ſes dents que j'avois les bras horriblement forts, & que j'avois manqué de l'étrangler. Enſuite croiſant les bras, & agitant ſa crinière hériſſée, il ajouta que j'étois bien heureux d'être gentilhomme, ſans quoi il ne me paſſeroit pas un pareil affront.

Je demandai enſuite où étoit leur boite à tabac. La bonne femme me la montra du doigt : j'en pris plein la coquille, & ſans vouloir qu'on le pesât, j'en remplis ma tabatière. — Et vos gants, Mde. Smith, où ſont-ils ? Elle me les montra. J'en choiſis quatre paires, & je dis à Joſeph, qui me regardoit encore d'un air à ſe faire remarquer, d'en ouvrir les doigts.

Dans le moment une fille, qui étoit reſtée à la porte à regarder cette ſcène, entra & demanda du tabac ; je me mis en devoir de la ſervir. La pauvre fille étoit horriblement laide ; & je le lui dis, ſans quoi, ajoutai-je, nous aurions traité enſemble. Elle me répondit en colère : que nulle femme n'étoit laide à ſes propres yeux, & jeta ſon gros ſol ſur la table, je le mis dans ma poche.

Auſſitôt tournant mes yeux vers la porte, j'ai vu une fort jolie dame, ſuivie d'un laquais, & avançant la tête en demandant : qu'y a-t-il donc là, bonnes gens ? aux ſpectateurs attroupés. J'ai quitté mon comptoir, & j'ai couru à elle, & comme elle vouloit ſe retirer, je lui ai pris la main, & l'ai attirée dans la boutique, en la priant de me donner

ſa pratique : je ne faiſois, lui dis-je, que commencer mon commerce.

Que vendez-vous, Monſieur, dit-elle en ſouriant ; mais un peu ſurpriſe ? des rubans de fil, des rubans de ſoie, lacets de ſoie, des épingles, des aiguilles : car je ſuis mercier ; de la poudre, des mouches, des ſavonnettes, des bas, des jarretières, du tabac de pluſieurs ſortes, des pelottes, — n'eſt-il pas vrai, bonne femme Smith ?

En même-temps j'entraînois doucement la jeune dame juſqu'au comptoir, en m'y replaçant moi-même avec l'air le plus empreſſé & le plus obligeant.

J'ai de beaux gants, Madame, d'excellentes ſavonnettes, du tabac rapé, du ſcot, de l'Eſpagne, & pluſieurs autres ſortes.

Allons, dit-elle, d'un air fort gai, je veux achalander un jeune marchand, & lui acheter quelque choſe. André, approchez, (à ſon laquais,) n'avez-vous pas beſoin de gants ? dites, n'en avez-vous pas beſoin ?

J'étalai un paquet de gants, que m'indiqua Mde. Smith, & je m'avançai vers le domeſtique pour les lui choiſir moi-même. — Ce n'eſt pas la peine de les ouvrir ; lui dis-je, tes doigts, mon ami,

ſont auſſi roides que des baguettes de tambour. — Allons, pouſſes, va, tu es un drôle bien gauche. Je m'étonne qu'une auſſi jolie dame veuille ſe faire ſuivre par un lourdeau comme toi.

Le drôle n'avoit pas la force de rire; & Joſeph étoit tant aiſe, eſpérant apparemment que j'allois emprunter quelques dents à André pour le tenir en reſpect. Et le bon homme & la bonne femme Smith, ainſi que tous les aſſiſtans, n'étant plus l'objet de ma plaiſanterie, parurent s'amuſer fort de ma bonne humeur.

Le drôle dit que les gants étoient trop petits.

Pouſſe donc fort; lui dis-je; au diable le ſot; quoi, tu n'as pas la force d'un chat.

Il pouſſa & déchira le gant.

Will, dis-je alors, où eſt ta ſerpette? Sur mon ame, mon ami, je me ſens une forte envie de te rogner tes maudites pattes; mais voyons, en voici une paire plus larges. Eſſaie-les, quand tu ſeras rentré à la maiſon; & que la bonne amie de ton cœur, ſi tu en as une, raccommode l'autre paire, emportes-les toutes deux.

Sa maîtreſſe rit de ma farce, & ſon

laquais aussi, & Mde. Smith & Joseph; Jean lui-même rit aussi, quoiqu'à sa mine contrainte, on vit bien qu'il n'étoit qu'à demi-content de moi.

Madame, dis-je, en me replaçant derrière le comptoir, & m'inclinant dessus, j'espère que vous m'acheterez quelque chose pour votre usage. Personne ne vous servira mieux, & ne vous vendra meilleur marché.

Allons, dit-elle, donnez-moi six sols de tabac d'Espagne.

On me montra où il étoit, & je la servis : & lorsqu'elle voulut me payer, je lui dis que je ne prenois rien à l'ouverture de mon commerce.

Si j'avois régalé son laquais, me dit-elle, elle ne souffriroit pas que je fisse de même avec elle.

Hé bien, de tout mon cœur, lui dis-je; il ne convient pas à des marchands de faire les impertinens, n'est-il pas vrai, Mde. Smith ?

Je mis ses six sols dans ma poche; & m'emparant de sa main, je lui fis remarquer la foule qui s'étoit attroupée auprès de la porte, & la priai de vouloir bien se retirer dans l'arrière-boutique avec moi.

Elle dégagea ses mains de la mienne;

& ne voulant pas reſter plus long-temps, je lui fis une belle révérence, avec un compliment engageant, & la remerciai, en lui diſant, que j'eſpérois avoir ſa pratique une autre fois. Elle s'en alla en riant; André la ſuivit, après m'avoir fait une profonde révérence.

Je commençois à être un peu déconcerté par la foule du peuple qui groſſiſſoit de plus en plus, & je dis à Will de faire approcher ma chaiſe de la porte.

En vérité, Mde. Smith, lui dis-je d'un air fort grave, je ſuis ſincèrement fâché que Miſs Harlowe ſoit ſortie. Vous ne voulez donc pas me dire où elle eſt allée?

D'honneur, Monſieur, je ne le pourrois pas.

C'eſt-à-dire, que vous ne le voulez pas. — Elle n'a pu deviner que je viendrois. Je ne ſuis arrivé que d'hier au ſoir à la ville. J'ai été fort malade. Elle m'a à demi briſé le cœur par ſa cruauté. Vous ſavez mon hiſtoire, je n'en doute point. Dites-lui qu'il faut que je quitte la ville demain matin; mais j'enverrai mon laquais, ſavoir ſi elle veut m'accorder une demi-heure d'entretien: car auſſitôt que je ſortirai de ma chambre, ce ſera pour gagner Douvres & m'embarquer pour la France, ſi je ne reçois pas un con-

tre'ordre d'elle qui ſeule diſpoſe de ma deſtinée.

Et jetant ſur le comptoir une portugaiſe de trente-ſix livres, je pris M. Smith par la main & lui dis, que j'étois bien fâché de n'avoir pas plus de temps pour mieux faire connoiſſance enſemble ; & diſant adieu à l'honnête Joſeph, qui fit une grimace quand je paſſai près de lui, comme s'il eut cru ſes dents encore en danger, je pris congé de Mde. Smith, à qui je recommandai ſa belle locataire ; je fredonnai un air, & la chaiſe étant venue, je m'élançai dedans. Tout le peuple, qui environnoit la porte, parut fort content de moi. Un quidam dit tout haut : voilà un gentilhomme bien aimable & bien gai, j'en ſuis sûr ; & je me fis conduire à l'auberge que j'avois indiquée.

A mon arrivée, j'ordonnai à Will d'aller changer d'habit : de déguiſer ſa figure en mettant une perruque noire, & tenant ſa bouche fermée, & d'aller roder autour de la maiſon de Smith, pour s'informer des démarches de ma belle. (b)

Je ſais que tu trouveras de l'impudence dans ce récit ; mais je l'ai fait exprès pour te donner occaſion de t'emporter

contre moi, & de m'appeler cœur endurci, ou de tout autre nom que tu voudras. Conſidère néanmoins: premièrement, que je ſortois d'une maladie dangereuſe, & que j'étois fort joyeux de me trouver en vie; enſuite que je me voyois trompé par l'abſence imprévue de ma charmante; ſi déconcerté par ce contretemps, & ſi piqué du bruſque accueil de Jean, que je n'avois pas d'autre moyen pour éviter d'être de fort mauvaiſe humeur contre tout ce qui s'offroit à moi. Et puis quelle joie d'être convaincu, par ſon abſence, & en apprenant qu'elle étoit ſorti dès ſix heures du matin, qu'il étoit impoſſible qu'elle fût auſſi mal que tu me l'avois repréſentée; & cette idée exaltoit encore mes eſprits. D'ailleurs je ſais que le beau ſexe aime les gens gais & plaiſans. La chère perſonne a toujours pris plaiſir elle-même à mon enjouement naturel, & elle ſe faiſoit un amuſement de mes folles imaginations. Si Jean & ſa femme lui avoient appris, à ſon retour, que j'euſſe fait le rôle d'un ſot dans leur boutique, ſon mépris pour moi n'auroit fait qu'augmenter.

Enfin j'étois perſuadé que les gens de cette maiſon avoient une terrible idée de moi; qu'ils me regardoient, ſans doute, comme

comme un ſauvage, comme un furieux qui ne reſpiroit que le ſang, & qui ne connoiſſoit pas la pitié; un *mangeur de femmes*, auquel ils s'attendoient peut-être à voir les griffes d'un lion, & les mouſtaches d'un tigre. En bonne politique, je devois leur faire connoître la douceur, & l'innocente gaieté de mon caractère, pour me faire deux amis de Jean & de Joſeph, en les familiariſant tout-d'un-coup avec moi. (¶) Car il étoit évident que la bonne femme ne les eût pas fait deſcendre dans la boutique, ſi l'on ne m'eût pas regardé comme un homme dangereux. (§) A préſent qu'ils ſont faits à mon humeur, que Jean & moi, nous avons eu enſemble une poignée de main, & que Mde. Smith a vu de ſes propres yeux que j'ai le viſage, les mains & le regard d'un homme, que je marche droit, que je parle, que je ris & que je badine comme un autre; (¶) à préſent que Joſeph eſt perſuadé que je peux parler de lui arracher les dents de la mâchoire, ſans lui faire pour cela aucun mal; (§) je ſuis sûr qu'à ma première viſite je les trouverai faciles & ſouples; plus qu'André n'a trouvé ſes gants, & qu'ils me verront avec auſſi peu d'embarras que ſi nous nous connoiſſions depuis un an.

Lorſque je ſuis retourné chez la Sinclair, j'ai recommencé à la maudire, elle & toutes ſes nymphes. J'ai eu un accès de fureur au ſouvenir de l'horrible empriſonnement. J'ai reproché au vieux ſerpent d'avoir ruiné la plus ſublime vertu qui fût au monde, de m'avoir perdu de réputation, & d'être cauſe que je ne ſuis pas marié & heureux, par l'amour de la plus excellente perſonne de ſon ſexe. Elle s'eſt efforcée de m'appaiſer, & dans cette vue l'infâme n'a pas eu honte de me propoſer ce qu'elle appelle un nouveau viſage, puiſque je ne voulois plus voir ma Sally, qui en périſſoit de chagrin.

(¶) Où eſt-il, ce nouveau viſage? Voyons-la : quoique je ſente que je ne verrai plus avec plaiſir d'autre viſage que celui de Miſs Harlowe.

Elle ne veut pas deſcendre, m'a-t-elle répondu. Elle ne veut pas encore être aux ordres de perſonne. Elle ne fait que d'entrer dans le filet ; & elle mérite bien qu'on aille la trouver, je puis vous en répondre, & qu'on lui faſſe la cour.

Oui-dà, dis-je; cela s'annonce bien. Conduiſez-moi à ſon appartement dans l'inſtant : & je ſuis monté avec elle. On ouvre. Qu'apperçois-je ? Ce petit démon

de Sally ! Malédiction, me ſuis-je écrié, eſt-ce là votre nouveau viſage ?

O mon cher, mon cher M. Lovelace ! s'eſt-elle écriée : je ne peux que me réjouir de tout ce qui vous ramène vers moi. N'importe comment ! — Et la petite furie s'eſt jetée à mon cou, où elle reſtoit pendue comme une chatte. Allons, dit-elle, que me donnerez-vous, & je vais faire l'honnête un quart-d'heure, & contrefaire au naturel votre Clariſſe ?

Je ſuis reſté auſſi ſtupide qu'un Belford. Je ne pouvois ſouffrir une pareille inſulte faite à la chère perſonne : car je ſuis au bout du compte d'un naturel tendre & généreux, quoique tu en puiſſes dire, & je l'ai maudite de tout mon cœur, pour avoir ainſi profané le nom de ma charmante dans ſa bouche impure. Mais le petit démon n'étoit pas aiſé à déconcerter, & elle s'eſt miſe à pleurer, à ſanglotter, à prier, ſupplier & ſe répandre en exclamations, à s'évanouir, de façon que je n'ai jamais vu ma belle ſi bien contrefaite. En vérité, j'étois prêt à m'y méprendre : car je m'imaginois en effet la voir devant mes yeux.

Oh ce ſexe ! ce ſexe artificieux ! il n'y a pas moyen de le connoître à fond. D'abord, il eſt vrai, leur déſeſpoir &

leur chagrin peuvent être réels ; mais laiſſez paſſer l'ouragan, & bientôt il s'appaiſera & finira par de tendres murmures, qui vous chatouillent l'oreille, comme les notes d'une viole bien organiſée.

Sally eſt une preuve que l'art ſaura généralement ſi bien remplacer la nature, que vous aurez peine à diſtinguer la différence. Miſs Clariſſe Harlowe eſt la ſeule femme au monde que je crois qui puiſſe dire, dans le langage de Job, ſon auteur favori ; (car je ſuis en état de citer un texte auſſi bien qu'elle,) *il n'en eſt pas de même avec moi.* — Laiſſe-moi, laiſſe-moi ! me ſuis-je écrié, jamais je ne verrai avec plaiſir d'autre viſage que celui de Miſs Harlowe. (§)

Toutes les nymphes n'ont pas laiſſé de me tourmenter beaucoup par leurs queſtions. Elles m'ont dit que tu les a vues très-rarement ; que, ſi tu as paru chez elles, c'étoit pour y prendre un air de gravité inſupportable ; qu'à peine y es-tu demeuré quatre minutes ; que tu ne ſais plus que louer Miſs Harlowe, & déplorer ſa cruelle ſituation : en un mot, que tu les mépriſes ; qu'il ne ſort de ta bouche que des ſentences ; & qu'elles ne doutent point que tu ne ſois bientôt un

homme perdu; c'eſt-à-dire, marié. Une jolie peinture de toi, comme tu vois!

(¶) Tu es en beau chemin, & tu n'as rien de plus à faire qu'à continuer de le ſuivre. Et alors quelle tâche tu auras à parcourir, ſi tu reviens ſur tes pas! Ces ſorcières feront comme les coſaques du Czar, (à la bataille de Pultowa, je crois,) qui étoient placés avec leurs fuſils bandés & amorcés derrière les troupes réglées, pour les foudroyer, s'ils n'alloient pas toujours en avant à la victoire; & tu ſeras alors miſérablement mépriſé de toutes les créatures dont tu as fait des filles perdues. Et dans ce cas, mon pauvre ami, que le nombre de tes ennemis ſera formidable! (§)

Je me propoſe de régler mes mouvemens ſur les informations de Will; car je veux voir, & je verrai abſolument cette chère perſonne. Cependant j'ai promis à Milord d'être chez lui dans deux ou trois jours au plus tard. Sa tendreſſe eſt horriblement augmentée pour moi, depuis ma maladie. Je compte que l'eſpérance que j'ai laiſſée à Smith, de mon départ de Londres, y ramènera bientôt cette belle, s'il eſt vrai qu'elle en ſoit ſortie. (¶) En attendant j'ai cru devoir t'écrire ce récit pour te diſtraire au mi-

lieu des offices importans & ſérieux que tu remplis auprès des mourans, & comme ton laquais ne fait qu'aller & venir, peut-être recevras-tu demain une autre de mes lettres, avec les circonſtances de l'entrevue qui fait l'objet de tous les vœux de mon ame. (§)

LETTRE VIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi 22 Août, à ſept heures du matin.

IL faut que je t'écrive pour tâcher de me diſtraire. Je ne connois plus de ſommeil, de ſommeil paiſible & rafraîchiſſant.

Je viens de me réveiller dans l'effroi d'un maudit ſonge. Comment un homme ſe laiſſe-t-il ainſi affecter par des ſonges ?

Il m'a ſemblé que je jouiſſois d'une entrevue avec l'idole de mon cœur. Je n'ai trouvé dans elle que bonté, condeſcendance & diſpoſition à pardonner. Elle s'eſt laiſſé vaincre, en ma faveur, par les interceſſions réunies de Milord M...., de Miladi Lawrance, de Miladi Sadleir,

& de mes deux couſines Montaigu, que je voyois près d'elle en longs habits de deuil; Milord avoit lui-même un grand manteau noir traînant derrière ſes talons. Ils m'ont dit qu'ils avoient pris cet habillement lugubre pour exprimer leur chagrin de mes outrages, & pour toucher ma Clariſſe, & l'engager à me pardonner.

J'étois à genoux, mon épée à la main, offrant de la remettre dans le fourreau, ou de l'enfoncer dans mon cœur, ſuivant l'ordre que ſa bouche prononceroit.

Au même moment, j'ai cru voir ſon couſin Morden, qui s'élançoit dans la chambre par la fenêtre, l'épée nue & criant : meurs, Lovelace, meurs à l'inſtant, & tombe dans les enfers, ſi tu balances à réparer, par le mariage, les torts que tu as faits à Miſs Harlowe.

Je me levois pour répondre à cette inſulte, lorſque Milord s'eſt jeté entre Morden & moi, avec ſon grand manteau noir, dont il m'a couvert entièrement. Auſſitôt Miſs Harlowe m'a pris dans ſes bras, enveloppé comme j'étois du manteau; & de cette voix harmonieuſe, qui a fait tant de fois le charme de mon oreille, elle s'eſt écriée : ah ! grâce, grâce, pour mon cher Lovelace ! Et vous, Lovelace, grâce auſſi pour un ſi cher

couſin! N'augmentez pas mes malheurs, par le meurtre de l'une ou de l'autre de ces deux perſonnes ſi chères!

Dans le raviſſement d'une ſi douce médiation, je me ſuis cru prêt à ſerrer ma charmante de mes deux bras; lorſque tout-à-coup le plat-fond de la chambre s'eſt ouvert, & m'a fait voir la figure la plus angélique dont on ait jamais eu l'idée, qui me ſembloit deſcendre dans un nuage; le nuage en s'ouvrant a découvert au-deſſus, une voûte d'or & d'azur, & un groupe nombreux d'anges & d'archanges, tout brillans de leur parure & de leur propre éclat. J'ai entendu, diſtinctement entendu pluſieurs voix qui, s'adreſſant à elle, répétoient : venez à nous, venez, venez à nous; & ce chœur d'eſprits céleſtes ayant entouré ma charmante, je l'ai vu monter avec eux vers les regions céleſtes; le nuage qui s'eſt fermé auſſitôt, l'a dérobée à ma vue, elle & ſon brillant cortége. Je me ſuis trouvé entre les mains une robe de femme, d'un fond bleu, toute parſemée d'étoiles d'argent, que j'ai reconnu pour celle de Miſs Harlowe, & par laquelle je m'étois efforcé de la retenir : c'eſt tout ce qui m'eſt reſté de mon adorable Clariſſe. Enſuite, ce que je ne me rappelle pas ſans hor-

reur, le plancher fondant ſous moi, comme le plafond s'étoit ouvert pour elle, je ſuis tombé dans un trou plus effroyable que celui d'Elden, & je me ſuis ſenti tombant d'abîme en abîme, ſans appercevoir aucun fond; je me ſuis réveillé dans les agitations de ma terreur, avec un trouble, un déſordre auſſi grands que ſi mon ſonge eût été une réalité.

Me pardonneras-tu de t'entretenir d'une miſérable viſion? Tu en concluras du moins que la nuit, comme le jour, ma Clariſſe m'eſt toujours préſente.

Mais j'entends Will, qui m'apporte quelque nouvelle.

Il m'apprend que Miſs Harlowe revint chez elle hier au ſoir, entre onze heures & minuit. Il eſt sûr qu'elle y eſt encore; mais dans un état de grande foibleſſe. Je m'habille, je vole vers elle. Mais pour ne pas augmenter ſon indiſpoſition par aucun éclat ni tumulte, j'aurai toute la douceur, toute la tendreſſe d'une colombe. "Si je l'aime, ah! vous en êtes „ témoins, vous, habitans du ciel! Vous „ ſavez ſi elle m'eſt chère! ah! plus chère „ que n'eſt la clarté du jour à celui qui „ eſt menacé de perdre la lumière! plus

„ chère que n'eſt la vie à celui qui craint
„ de mourir. „ (*)

La chaiſe eſt prête, je vole vers ma bien-aimée.

LETTRE IX.

M. LOVELACE au même.

Mardi, avant midi

MAUDITE étoile! J'ai perdu encore une fois mes peines. Il étoit environ huit heures, lorſque je ſuis arrivé chez Smith. La femme étoit déjà dans ſon comptoir.

Bon jour, vieille connoiſſance, lui ai-je dit en l'abordant. Je ſais que mon amour eſt dans ſa chambre. Qu'on l'avertiſſe que je ſuis ici, que j'attends la permiſſion de monter, & que je ne me payerai pas d'un refus. Dites-lui que je n'approcherai d'elle qu'avec le plus profond reſpect, & devant les témoins qu'il lui plaira de choiſir; & que je ne toucherai pas ſeulement la frange de ſa robe ſans ſa permiſſion.

(*) Quatre vers d'un poëte anglois.

En vérité, Monſieur, vous vous abuſez. Madame n'eſt point au logis, ni même près d'ici.

C'eſt ce que je veux voir, ai-je répliqué. Will, (en lui parlant à l'oreille,) tâche de ſavoir ſi elle n'eſt pas dans le voiſinage; mais ſans perdre de vue cette maiſon, de peur qu'elle ne ſorte pendant mes recherches. Will a ſuivi mes ordres. Je ſuis monté, ſans autre compliment, en homme connu, & ſuivi ſeulement de la femme. J'ai viſité chaque chambre, à l'exception de celle qui étoit hier fermée, & que j'ai retrouvée dans le même etat. J'ai appelé Miſs Harlowe du ton le plus tendre; mais un profond ſilence m'a convaincu qu'elle n'étoit pas chez elle. Cependant la certitude de mes intelligences ne me permettoit pas de douter qu'elle ne fût dans la maiſon.

Je ſuis monté au ſecond étage. J'ai fait le tour de la première chambre. Point de Miſs Harlowe.

Et qui loge ici? ai-je demandé, en m'arrêtant à la porte voiſine.

C'eſt Mde. Lowick, Monſieur; une dame veuve.

Quoi? la chère Madame Lowick! me ſuis-je écrié. Je connois ſon excellent caractère, par le témoignage de mon cher

ami M. Belford. Il faut abſolument que je la voïe. Ah, Mde. Lowick, faites-moi la grâce d'ouvrir.

Sa porte s'eſt ouverte. Votre ſerviteur, Madame. Ayez la bonté d'excuſer. Vous ſavez mon hiſtoire. Vous n'avez pu refuſer votre admiration à la plus accomplie de toutes les femmes. Chère Mde. Lowick, ne m'apprendrez-vous pas ce qu'elle eſt devenue ?

Hélas ! Monſieur, elle partit hier dans la ſeule vue de vous éviter.

Comment a-t-elle pu ſavoir que je devois être à Londres ?

Elle a craint votre arrivée, lorſqu'elle a ſu que vous commenciez à vous porter mieux. Ah ! Monſieur ! quelle pitié qu'un homme, tel que vous paroiſſez, ſoit capable de reconnoître ſi mal les bontés de Dieu pour lui ?

Vous êtes une excellente femme, Mde. Lowick. Mon ami, M. Belford, ne m'a pas trompé ; & Miſs Harlowe eſt un ange.

Oui, Monſieur ; Miſs Harlowe a toutes les perfections des anges ; & vraiſemblablement elle en augmentera bientôt le nombre.

La plaiſanterie, Belford, n'auroit point été de ſaiſon, avec une femme de ce caractère. Daignez me dire, ma digne

Mde.

Mde. Lowick, où je puis eſpérer de voir cette chère perſonne. Le ciel m'eſt témoin que je ne veux ni l'offenſer, ni lui cauſer le moindre effroi; je ne lui demande qu'un demi-quart-d'heure d'entretien, & après l'avoir obtenu, je ne la troublerai de ma vie, ſi ſa volonté m'en fait une loi.

Monſieur, m'a dit la veuve, votre vue lui cauſeroit la mort. Je ne vous déguiſerai pas la vérité : elle revint hier au ſoir, quoique dans un état qui ne lui auroit pas dû permettre de quitter ſon lit de tout le jour. Elle revint, pour mourir ici, nous dit-elle; & perſuadée que, s'il lui étoit impoſſible d'éviter votre viſite, elle mourroit en votre préſence.

Cependant, être ſortie ſi matin! Quelle apparence, ma chère veuve?....

Je puis vous aſſurer, Monſieur, que dans la crainte de votre retour, elle n'a pas pris deux heures de repos. Ses alarmes lui ont donné de la force; elle en ſouffrira lorſqu'elles ſeront paſſées. Mais ne ſe trouvant point capable de recevoir votre viſite, elle a pris des porteurs ce matin, & nous ignorons où elle s'eſt retirée. Je crois que ſon deſſein étoit de ſe faire conduire ſur le bord de la rivière, pour y prendre un bateau; car elle ne

peut ſoutenir le mouvement du caroſſe ; elle s'en trouva hier fort mal.

Avant d'aller plus loin, ai-je repris, s'il eſt vrai qu'elle ſoit ſortie ce matin, vous ne ſauriez trouver mauvais que je viſite tous les appartemens de cette maiſon, parce qu'on m'a garanti qu'elle y eſt actuellement.

Soyez sûr, Monſieur, qu'elle n'y eſt pas. Vous êtes libre de vous ſatisfaire ; mais nous l'avons conduite à ſa chaiſe, Mde. Smith & moi. Sa foibleſſe nous obligeoit de la ſoutenir. Elle nous a dit : Où puis-je aller, Mde. Lowick ? où dois-je me réfugier, Mde. Smith ? Cruel, cruel perſécuteur ! Dites-lui, s'il revient, que je lui ai donné ce nom. — Que le ciel lui accorde la paix qu'il me refuſe !

Chère créature ! me ſuis-je écrié. J'ai baiſſé les yeux & j'ai tiré mon mouchoir.

La veuve a pleuré. Je ſouhaiterois, a-t-elle dit en ſoupirant, de n'avoir jamais connu une dame ſi parfaite & ſi infortunée. Je l'aime comme ma propre fille.

Mde. Smith a pleuré.

J'ai perdu alors toute eſpérance de la voir aujourd'hui. J'étois également chagrin d'avoir manqué l'occaſion, & d'apprendre qu'elle ſe portât ſi mal. Plût au

ciel, ai-je dit, qu'elle me donnât le pouvoir de réparer mes injuſtices! J'ai été un miſérable! un ingrat pour elle. Je n'ai pas beſoin de vous dire, Mde. Lowick, combien je l'ai outragée, & tout ce qu'elle ſouffre de ſes cruels parens. C'eſt cela, Mde. Lowick, qui lui déchire le cœur. Sa famille eſt la plus implacable famille qu'il y ait ſur la terre : & cette chère perſonne, en refuſant de me voir & de ſe réconcilier avec moi, fait un peu trop connoître qu'elle eſt du même ſang.

O! Monſieur, a répondu la veuve, pas un mot de ce reproche ne convient à l'infortunée Miſs Harlowe. Jamais je n'ai vu tant de douceur dans une femme, une piété ſi édifiante, un naturel ſi diſpoſé à l'oubli des offenſes. Elle s'accuſe ſans ceſſe, ſans ceſſe elle excuſe ſes parens. Pour vous, Monſieur, elle vous pardonne; elle vous ſouhaite toutes ſortes de biens, & plus de bonheur que vous ne voulez lui en laiſſer. Pourquoi, Monſieur, pourquoi ne voulez-vous pas la laiſſer mourir en paix? C'eſt tout ce qu'elle déſire. Vous ne paroiſſez pas un homme inſenſible. Comment pouvez-vous obſéder ainſi & perſécuter une jeune perſonne que ſes parens ont délaiſſée?

Mde. Lowick s'eſt remiſe à pleurer

Mde. Smith a pleuré auſſi. Ma chaiſe m'eſt devenue incommode, & j'ai changé de place pluſieurs fois. Et ce que m'a dit encore Mde. Lowick, ce qu'elle m'a montré, a augmenté mon trouble.

Malgré l'état de foibleſſe, où cette pauvre dame étoit hier au ſoir, voici, m'a dit la veuve, voici quelques paſſages qu'elle a tranſcrits cette nuit dans ſon livre de prières, pour s'en faire un ſujet de méditation. Ils ſe rapportent à votre acharnement à la perſécuter. Elle m'a permis d'en tirer une copie; & je prends la liberté de vous les lire: ſi j'en pouvois eſpérer quelque effet.

Ah! donnez, que je les liſe moi-même, Mde. Lowick.

(¶) Le titre ſentoit l'eſprit des Harlowes, & étoit intolérable pour une femme qui veut pardonner. J'ai voulu qu'elle me laiſsât cet écrit; elle y a conſenti, à condition que je le montrerois à M. Belford. Ainſi, M. Belford, vous pourrez, ſi vous en avez envie, le lire ici.

Sur les perſécutions de l'ennemi de mon ame.

Lundi, 21 Août.

Délivre-moi, Seigneur, de l'homme méchant. Préſerve-moi de l'homme vio-

lent qui médite le mal dans ſon cœur.

Il a aiguiſé ſa langue comme le dard du ſerpent. Le poiſon des vipères eſt ſous ſes lèvres.

Garantis-moi, Seigneur, des mains du pervers. Préſerve-moi de l'homme violent, qui a réſolu ma perte.

Il a caché un piége pour me ſurprendre. Il a tendu un filet ſur le bord du chemin. Il a dreſſé ſes embûches ſur la route où je marchois.

Garantis-moi des piéges qu'il a tendus pour moi, & des lacs dangereux de cet artiſan d'iniquité.

L'ennemi a perſécuté mon ame. Il a frappé mortellement ma vie, ſans eſpoir de me relever. Il m'a plongé dans un ſéjour de ténèbres auſſi ſombre que le ſéjour des morts oubliés.

Le courage de mon ame eſt abattu ſous ſes coups; mon cœur eſt dans la détreſſe & l'abandon.

Ne détourne pas ta face de moi, dans le jour de mon affliction.

Car mes jours ſe ſont évanouis comme une fumée, & mes os ſont calcinés comme la pouſſière de la terre.

Mon cœur eſt flétri comme l'herbe fanée; j'oublie de prendre ma nourriture.

A force de gémir & de pleurer, mes os ſont attachés à ma peau.

Je ſuis comme le pélican du déſert; comme le hibou ſolitaire des forêts.

Je veille ſeule comme un paſſereau ſolitaire ſur le toît de la maiſon.

J'ai mangé des cendres au lieu de pain, & j'ai mêlé mes larmes dans ma boiſſon.

Sous le poids de ton indignation & de ton courroux : car tu m'as elevé, & tu m'as enſuite précipité contre la terre.

Mes jours reſſemblent à un ombre qui s'enfuit, & je ſuis deſſéché comme le gazon flétri.

N'accomplis pas, ô Seigneur, les déſirs du méchant! ne favoriſe pas ſes projets, de peur qu'il ne triomphe dans ſes ſuccès. (b)

En vérité, Mde. Lowick, ai-je repris après la lecture de cette méditation, comme elle l'appeloit. Il me ſemble que je ſuis traité avec un peu de rigueur, ſi c'eſt à moi que Miſs Harlowe en veut dans tous ces paſſages. Comment peut-elle me nommer *l'ennemi de ſon ame*, lorſque j'adore également ſon ame & ſa perſonne? Elle me traite d'homme violent, de méchant homme. J'avoue que j'ai mérité ces deux noms; mais j'apporte

à ſes pieds mon repentir, & je ne lui demande que le pouvoir de réparer mes offenſes.

Par les pièges, les filets, les embûches, elle entend ſans doute le mariage. Mais eſt-ce donc un crime à moi de vouloir l'épouſer ? Quelle autre femme en auroit cette idée, & préféreroit de vivre dans un déſert, comme le pélican ; ou ſur un toît comme le paſſereau ſolitaire, au plaiſir de ſe voir accompagnée de quelque oiſeau vif & gai, dont le ramage ſe feroit entendre jour & nuit autour d'elle.

Elle dit qu'elle a *mangé des cendres au lieu de pain* ; fâcheuſe mépriſe aſſurément ! & *qu'elle a mêlé ſes larmes avec ſa boiſſon.* C'eſt avoir le vin fort tendre, dirois-je de toute autre que Miſs Harlowe, qui feroit le même aveu.

(¶) Elle finit par prier le ciel *de ne pas accomplir les déſirs du méchant* ; c'eſt moi, pauvre malheureux, qu'elle a en vue, je ſuppoſe ! *que mes projets ne ſoient pas remplis, de crainte que je ne faſſe un triomphe de mes ſuccès.* Je triompherois ſans doute & avec raiſon, ſi j'avois l'honneur & le bonheur d'obtenir une ſi ſublime épouſe. Et ſi ce but honorable eſt le terme de mes déſirs, je ne

vois pas pourquoi on me traiteroit de méchant, & pourquoi on ne me permettroit pas d'eſpérer l'accompliſſement de mes projets, & le triomphe de mes ſuccès. (§)

Mais ici, Mde. Lowick, comme ce paſſereau ſolitaire ſur le toît de la maiſon n'eſt pas obſervé ſans quelque vue, permettez que je vous demande, ſi la chère perſonne ne ſeroit pas actuellement cachée dans quelque lucarne du grenier de Mde. Smith? Dites-le moi naturellement. Qu'en eſt-il, Mde. Lowick? qu'en eſt-il, Mde. Smith?

Elles ont recommencé toutes deux à m'aſſurer qu'elle étoit ſortie, & qu'elles ignoroient où elle étoit allée.

Tu vois, cher ami, que je me ſuis efforcé de réſiſter au chagrin que je reſſentois, des propos de ces deux femmes, & de cette collection de paſſages qu'on avoit rangés en bataille contre moi. J'ai ajouté, dans la même vue, quantité d'autres réflexions folles & bizarres; & c'eſt le ſeul fruit que j'en ai tiré. Mais la veuve n'a pas lâché priſe. Elle s'eſt attachée à moi, & elle m'a donné, je t'aſſure, de l'embarras de reſte, par le tour ſérieux & touchant de ſes reproches; Mde. Smith l'a ſecondée par quelques

mots; & les deux plats viſages, Jean & Joſeph, n'étant pas là pour m'offrir un ſujet de diverſion, il ne m'a pas été poſſible de faire tourner cette converſation en badinage. A la fin elles ont réuni toutes deux leurs efforts, pour me faire renoncer au deſſein de voir Miſs Harlowe. Mais je n'ai pas été traitable ſur ce point. Au contraire, j'ai preſſé Mde. Smith de me louer une de ſes chambres, juſqu'à ce que cette ſatisfaction me fût accordée; & ne fût-ce que pour trois jours, pour deux, pour un ſeul; j'ai offert de payer l'année de loyer, & de rendre l'appartement après l'entrevue. Mais elle s'en eſt excuſée; & toutes deux m'ont aſſuré que juſqu'à mon départ, Miſs Harlowe ne rentreroit point dans le ſien, dût-elle s'abſenter l'eſpace d'un mois.

Ce langage m'a plû, parce qu'il m'a fait juger qu'elle n'étoit pas ſi mal qu'on avoit voulu me le perſuader; mais je me ſuis bien gardé de les aviſer de leur inadvertance: c'eût été les mettre en garde contre celles qui pouvoient encore leur échapper. En un mot, je leur ai déclaré que je voulois la voir, que je la verrois; mais avec tout le reſpect, avec toute la vénération dont un cœur étoit capable,

& que méritoient toutes ſes perfections ; que depuis le lever juſqu'au coucher du ſoleil, je ferois la viſite de toutes les égliſes de Londres & de Weſtminſter, & que juſqu'à l'heureux moment après lequel je ſoupirois, elles me verroient roder autour de la maiſon, comme un *revenant* qui ne leur laiſſeroit pas de repos. Je leur ai dit d'en prévenir Miſs Harlowe ; & c'eſt avec cet adieu que je les ai quittées.

Je ſuis rentré dans ma chaiſe, & je me ſuis fait porter à Lincoln's-Jnn, où j'ai attendu long-temps que la chapelle fût ouverte. J'y ſuis entré. J'ai aſſiſté à toutes les prières, dans l'eſpérance de voir entrer ma Clariſſe ; mais eſpérance inutile ! Avec quelle ardeur j'ai prié mon bon ange, ou le ſien, de me l'amener ! Réellement, je brûle plus que jamais de revoir cette femme adorable, & de me proſterner devant elle ; oui, ſi je l'avois apperçue dans l'égliſe, je ne doute pas qu'au milieu de l'office, à la vue d'un millier de ſpectateurs, je ne me fuſſe jeté à ſes pieds, en pouſſant des cris pour implorer ſa bonté ; acte de chriſtianiſme, Belford, & digne par conſéquent du lieu !

Après l'office, je ſuis retourné chez

Smith, dans l'eſpoir de la ſurprendre ; mais il n'y a plus de pareil bonheur pour ton ami. J'ai paſſé dans l'arrière-boutique deux heures entières à ma montre, & j'ai eſſuyé de nouveaux ſermens de la part des deux femmes. Jean m'a paru plus civil ; ſenſible apparemment au ton ſérieux dont j'ai déclaré mes honorables vues pour la jeune dame. Ils ont tous trois ſouhaité de voir la paix faite entre nous. Mais on n'a pas ceſſé de me repréſenter qu'elle ne reviendroit pas de ſa maladie, & que ſon cœur étoit bleſſé à mort. C'eſt toi, je m'imagine, qui leur inſpire ces idées & ce rôle.

Pendant que j'étois dans cette maiſon, un exprès a apporté une lettre. Les femmes ont apporté tous leurs ſoins à me la cacher ; d'où j'ai conclu qu'elle étoit pour Miſs Harlowe. Cependant j'ai demandé la permiſſion de jeter les yeux ſur le cachet & ſur l'adreſſe, en promettant de la rendre ſans l'ouvrir. J'ai reconnu la main & les armes ; elle étoit de ſa ſœur. (*) J'eſpérois, ai-je dit aux deux femmes, qu'elle contiendroit d'heureuſes nouvelles. Ils ont joint leurs vœux ſincères aux miens.

(*) Voyez Lettre XX de ce volume.

Je leur ai remis la lettre, & je les ai quittées ; mais je les reverrai bientôt : car je me flatte que mes civilités & le témoignage qu'elles m'auront rendu, me feront obtenir la grâce que j'ambitionne uniquement.

J'allois laiſſer ma lettre ouverte, pour t'informer du ſuccès de ma première viſite ; mais ton laquais, qui vient m'offrir ſes ſervices, me détermine à la faire partir. Je t'en promets inceſſamment une autre ; à condition néanmoins que tu me donneras des nouvelles du pauvre Belton, pour lequel je fais tous les vœux de l'amitié.

LETTRE X.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mardi, 22 Août.

JE ſuis depuis trois jours dans une agitation ſi continuelle, à la vue du pauvre mourant, dont j'attends d'heure en heure la fin, & du ſpectacle choquant de ſon agonie, que je n'ai eu que le temps & la force de jeter ſans ordre ces triſtes ſcènes

ſcènes ſur le papier, dans la vue de les raſſembler avec plus de ſuite pour notre inſtruction à tous, lorſque l'envie d'écrire me reviendroit.

Cette envie me revient; l'indignation la réveille à la lecture de tes dernières lettres, qui me donnent ſujet de te faire un reproche très-ſérieux. Tu as violé ta parole; & ſi les effets de cette infidélité ſont tels que je les appréhende, il eſt certain que j'aurai là-deſſus d'autres explications avec toi.

Si tu veux qu'on te croie ſincère dans le déſir de toucher l'infortunée Miſs Harlowe en ta faveur, ta ridicule conduite chez ſes hôtes, quand elle en ſera inſtruite, eſt vraiment un admirable moyen de la ramener à toi! Qu'en penſes-tu toi-même? Ce procédé la confirmera ſans doute dans l'opinion, que le tombeau eſt préférable pour elle à un mari qui n'eſt pas plus capable de réflexions que de remords, ſurtout au ſortir d'une maladie auſſi ſérieuſe que la tienne.

Mon inquiétude eſt extrême pour la ſituation de cette pauvre dame dans l'abandon. Elle étoit ſamedi dernier dans un abattement ſi exceſſif, qu'elle ne

put me recevoir pour prendre ſes ordres avant mon départ. Etre chaſſé de ſon logement, lorſqu'elle eſt dans un état à ne pas quitter ſon lit; c'eſt un traitement ſi cruel qu'il ne peut venir que du même cœur qui s'eſt rendu coupable de tant d'autres barbaries envers un pareil ange! Ne conviendras-tu pas toi-même avec un peu de réflexion, qu'il y a plus que de la cruauté à t'être fait un amuſement, ſans aucune vue qui puiſſe répondre à tes propres eſpérances & contre tes propres intérêts, de chaſſer de place en place une malheureuſe fille qui, portant déjà comme une biche innocente la flèche mortelle dans ſon ſein, ne cherche qu'un aſyle contre toi dans les ombres de la mort.

Mais je t'abandonne à ta conſcience. Je veux te faire la peinture d'une ſcène qui aura peut-être plus de force pour te rappeler à toi-même, parce que tu dois en être un jour le principal acteur, & que c'eſt aujourd'hui le tour d'un de tes meilleurs amis que j'ai vu pendant quatre jours dans un état dont l'horreur m'eſt toujours préſente, ſans compter que, ſortant du même danger, il eſt impoſſible qu'il n'ait pas excité quelques momens ton attention : car au fond, malgré les

emportemens de ta folle gaieté, malgré toutes tes extravagances, il faut, Lovelace, que cette infaillible vérité demeure gravée dans ta mémoire; que la vie à laquelle nous ſommes ſi fortement attachés, mérite à peine le nom de vie; que c'eſt une ſimple courſe où la reſpiration manque bientôt; & qu'à la fin de la plus longue &, ſi tu veux, de la plus heureuſe, *ton ſort ſera de mourir comme Belton.*

Tu as ſu par Tourville l'arrangement que nous avons mis dans les affaires temporelles du pauvre malheureux. Nous étions fort éloignés de croire ſa fin ſi proche. Cependant lorſque j'arrivai à ſa maiſon ſamedi au ſoir, je le trouvai extrêmement mal; il venoit de quitter ſon lit pour ſe mettre dans un fauteuil, ſoutenu d'un côté par ſa garde, & de l'autre par Mowbray, le plus dur & le moins compâtiſſant perſonnage qui ſoit jamais entré dans la chambre d'un malade; tandis que ſes domeſtiques s'efforçoient de rendre plus commode & plus doux le lit où il devoit rentrer. La mauvaiſe humeur ſe joignoit à la maladie, ſans autre cauſe que ſon lit de plume qu'il trouvoit trop dur.

Il avoit déſiré de me voir avec tant

d'impatience, que tout le monde ſe réjouiſſant de mon arrivée, j'entendis Mowbray qui lui diſoit, en m'entendant monter : conſole-toi, Belton, tu verras enfin notre honnête ami Belford.

Où eſt-il, où eſt-il? s'écria le pauvre ami! J'entends ſa voix, répondit Mowbray; c'eſt lui que j'entends monter l'eſcalier. — Dans le tranſport de ſa joie, il auroit voulu ſe lever pour me recevoir; mais ſa foibleſſe le retint ſur ſa chaiſe. Après s'être un peu remis, il me nomma ſon meilleur ami, ſon ami de cœur; mais ſe mettant à verſer un ruiſſeau de larmes, ô Belford, me dit-il, cher Belford, voyez l'état où je ſuis! réduit ſi bas & dans un eſpace ſi court! Me reconnoiſſez-vous ? reconnoiſſez-vous votre pauvre ami Belton?

Je ne vous trouve pas ſi changé, mon cher Belton; mais je m'apperçois que vous vous imaginez l'être. Vous êtes foible, très-foible, & j'en ſuis affligé.

Foible! hélas! oui, mon très-cher Belford! plus foible encore, s'il eſt poſſible, d'eſprit que de corps, (il s'eſt remis à pleurer,) ſans quoi m'avilirois-je à cette foibleſſe indigne d'un homme? moi qui n'ai jamais connu la crainte, me voir forcé de pleurer comme une femmelette!

J'ai honte de moi-même ; mais ne me regarde pas avec mépris, cher Belford ; je t'en ſupplie, ne me mépriſe pas.

J'ai toujours eſtimé, & j'eſtimerai toujours l'homme que les peines d'autrui attendriſſoient juſqu'aux larmes : avec cette diſpoſition de cœur on ne peut être inſenſible à ſes propres maux. En lui tenant ce diſcours, je ne pouvois m'empêcher moi-même de marquer viſiblement mon émotion, en voyant la ſienne.

C'eſt à préſent, Belford, interrompit le brutal Mowbray, que je te trouve tout-à-fait inſupportable. Notre pauvre ami eſt déjà d'un point trop bas, & tu ne fais que le ravaler de plus en plus. Cette manière de flatter ſa foibleſſe, & de joindre tes larmes aux ſiennes, ne convient point à la circonſtance ; je ſuis sûr qu'elle eſt hors de ſaiſon. Lovelace te diroit la même choſe, s'il étoit ici.

Tu es une impénétrable créature, lui répondis-je du même ton, & très-peu propre à figurer dans une ſcène, dont tu ne ſeras capable de ſentir les terreurs que lorſque tu les éprouveras toi-même. Alors, ſi tu as le temps de les ſentir, j'engage ma vie contre la tienne que tu marqueras autant de foibleſſe que ceux à qui tu as la dureté d'en reprocher.

(¶) Et me tournant vers le pauvre malade : les larmes, mon cher Belton, ne ſont point indignes de l'homme ; elles décèlent au contraire une ame humaine & ſenſible ; elles ſoulagent le cœur ſurchargé qui, ſans cet épanchement, ſe briſeroit de douleur.

Donnez des paroles à la douleur, (dit Shakeſpeare.) — Le chagrin qui reſte muet, refoule ſur le cœur ſurchargé, & le force à ſe rompre.

Je ſais, mon cher Belton, que tu prenois plaiſir à ces citations tirées des poëtes ; mais tu dois être maintenant bien inſenſible à leurs beautés. Néanmoins n'écoute point ce ſauvage Mowbray qui ne réfléchit jamais. Les larmes, a dit Juvenal, ſont la prérogative de l'homme.

Cette citation, mon cher Belford, eſt au moins faite à propos. Il eſt de ton amitié de me fortifier contre le reproche que Mowbray ne ceſſe de me faire de cette foibleſſe de femme comme il l'appelle depuis qu'il eſt avec moi. Et quoique je puſſe penſer, dans la pleine ſanté dont il jouit, il m'a convaincu par cette dureté, que les amis de bouteille ne ſentent rien dès qu'ils ſortent de cette étroite ſphère.

Fort bien, fort bien; continuez avec votre belle méthode. J'ai autant d'amitié que vous pour Belton, & je le jure, je n'en crois pas moins que flatter la foibleſſe d'un ami, c'eſt l'augmenter. (§) J'ai vu plus d'un malfaiteur, ajouta le farouche animal pour ſoutenir ſa miſérable thèſe, aller au gibet avec plus de fermeté que vous n'en marquez tous deux. — Le pauvre Belton répondit pour lui-même : (¶) oui, dit-il, Mowbray; mais ces malheureux n'étoient pas affoiblis par d'auſſi longues infirmités que les miennes. Mais tu fus toujours un homme dur, & tu l'es encore. — Mais n'être capable dans ces momens que de reproches qui affligent un ami; & ſavoir que je ne peux les ſoutenir long-temps, & auſſi quel ſera mon ſort, ſi....; là s'interrompant lui-même, & ſe tournant vers moi : (§) compte, cher Belford, que les marques de ta pitié ſont un baume que tu verſes dans mes plaies. Laiſſons à Mowbray l'honneur de voir d'un œil indifférent les ſouffrances d'un ami, & de rire de nous deux.

L'endurci Mowbray prit le parti de ſe retirer avec l'air d'un Lovelace, plus ſtupide ſeulement, bâillant, étendant les bras au lieu de frédonner, comme tu

as fait chez Smith. — J'aidai le malade à ſe remettre dans ſon lit. Il étoit réellement ſi foible que, n'ayant pu ſupporter cette fatigue, il s'évanouit entre mes bras, & je le croyois tout-à-fait paſſé; mais étant revenu à lui-même, & le médecin lui ordonnant le repos, j'allai joindre au jardin le brave Mowbray, qui prit plus de plaiſir à parler des folies de Lovelace plein de vie, que du repentir de Belton mourant.

Je revis le malade le ſoir avant que de me retirer, ce que je fis de fort bonne heure, pour éviter la compagnie de Mowbray dont j'étois las : car ſa froide inſenſibilité me le rendoit inſupportable. Il eſt ſi horrible qu'après avoir vécu avec un homme dans une étroite.... comment l'appellerai-je ? oh! il ne prouve pas que ce fût de l'amitié, après avoir fait profeſſion de l'aimer juſqu'à ne pouvoir ſe paſſer de ſa compagnie, juſqu'à faire de longs voyages pour en jouir, & juſqu'à tirer l'épée pour ſoutenir ſa querelle, ſans en examiner la juſtice, on puiſſe le voir réduit au plus triſte état d'eſprit & de corps, & ſe ſentir moins de penchant à plaindre ſa misère qu'à la tourner en raillerie & en reproche, parce qu'on le croit plus ſenſible à ſes peines qu'un

criminel qu'on mène à l'exécution, lequel doit peut-être ſon inſenſibilité paſſagère à l'ivrognerie, & dont une longue maladie n'a pas amolli le cœur ! Je me rappelai à cette occaſion ce que la divine Miſs Harlowe me diſoit un jour en parlant d'amitié, & des devoirs que m'impoſe la mienne pour vous : Comptez, M. Belford, me dit-elle, que tôt ou tard vous ſerez convaincu que ce que vous appelez *amitié*, n'en eſt que l'ombre, le ſimulacre, & que nul ſentiment n'eſt digne de ce nom ſacré, que celui qui a la vertu pour *baſe*.

Dimanche matin je fus appelé ſur les ſix heures à la prière du pauvre Belton, & je le trouvai dans une affreuſe agonie. O Belford, Belford, me dit-il d'un air égaré, comme s'il eût cru voir un ſpectre, approchez de moi; & tendant les deux bras : cher, cher Belford, approchez-donc. Ah, ſauvez-moi ! enſuite, ſaiſiſſant mon bras de ſes deux mains, & levant la tête vers moi avec une étrange agitation dans les yeux : ſauvez-moi, cher Belford, ſauvez-moi ! ajouta-t-il.

Je paſſai mon autre bras autour de lui: vous ſauver, mon cher Belton ! vous ſauver ? eh de quoi ? Il n'y a rien ici qui

puiſſe vous nuire. De quoi voulez-vous que je vous ſauve ?

En revenant de ſa terreur, il s'eſt laiſſé tomber ſur ſon oreiller. Oh, ſauvez-moi de moi-même, reprit-il ; ſauvez-moi de mes propres réflexions ! Cher Belford ! quelle affreuſe néceſſité que celle de mourir ſans avoir à ſe rappeler une ſeule penſée conſolante ! Que ne donnerois-je pas pour une ſeule de mes années paſſées ! pour une ſeule année ! avec le ſentiment que j'ai aujourd'hui des choſes du monde !

J'eſſayai de le conſoler du mieux que je pus ; mais au lit de la mort les libertins ſont de mauvais conſolateurs les uns pour les autres ; — il m'interrompit : O mon cher Belford, me dit-il, on m'a raconté que l'excellente Miſs Harlowe vous avoit converti, & j'ai entendu vous railler à cette occaſion ; puiſſe-t-on m'avoir dit la vérité ! vous êtes un homme ſenſé ; puiſſe-t-on m'avoir fait un récit vrai ! C'eſt aujourd'hui votre temps. Vous êtes dans la pleine force de l'eſprit & du corps. Mais, hélas ! votre pauvre Belton a gardé ſes vices, juſqu'à ce qu'ils l'aient abandonné : voyez-en les miſérables effets dans la foibleſſe & l'abattement de ſon ame. Quand Mowbray ſeroit préſent, & prêt à rire de moi, je recon-

noîtrois que c'eſt là la cauſe de mon déſeſpoir. (¶) La juſtice de Dieu empêche ſa miſéricorde d'agir pour ma conſolation: car, hélas! j'ai été, oh! j'ai été un grand pécheur. J'ai mépriſé les offres de ſa grâce, tant qu'à la fin il me l'a retirée. (§)

J'employai tous les argumens que je pus imaginer pour ſa conſolation. Ce que je lui dis, tranquilliſa ſon eſprit pendant le reſte du jour; (¶) & dans un intervalle de calme, ſa mémoire put encore lui rappeler ces vers de Dryden, qu'il répéta, en me ſerrant la main, & me regardant fixément.

"Ah! que je craigniſſe moins de perdre
„ cette exiſtence qui, comme un floc-
„ con de neige, s'écoule & ſe fond
„ dans ma lâche main, qui la preſſe
„ pour la retenir! „ (§)

L'après-midi il me demanda de vos nouvelles, & quelle conduite vous teniez avec Miſs Harlowe. Je lui appris votre maladie, & combien vous aviez paru peu touché. Mowbray parut ſe réjouir de votre impénétrable dureté de cœur. Lovelace, nous dit-il, eſt une lame de bonne trempe, & d'acier juſqu'au dos. Il te donna d'autres louanges groſſières; mais ſincères, telles que tu peux les attendre d'un abandonné, & telles qu'un

abandonné peut ſouhaiter de les mériter.

Mais ſi le ciel t'avoit fait entendre ce que le pauvre mourant a dit à cette occaſion, peut-être aurois-tu fait trêve à tes extravagances pour une heure ou deux.

(¶) Quand le pauvre Lovelace, dit-il, ſera étendu ſur ſon lit de mort, comme je ſuis maintenant, & que ſon ame preſſentira l'impoſſibilité d'en revenir, (il n'a pas eu ce preſſentiment dans ſa dernière maladie : s'il avoit cru mourir, il ne ſe ſeroit pas comporté avec tant de légèreté ;) lorſqu'il repaſſera dans ſon ſouvenir tout le cours d'une vie employée à perdre tant d'innocentes créatures ſans défenſe ; ſurtout ſa conduite avec Miſs Harlowe, il verra ce qu'il penſera alors de lui-même & de ſes actions paſſées. Quand ſon eſprit ſera abattu, que toute ſa force ſera changée en foibleſſe ; qu'il ne pourra faire un pas ni un mouvement ſans l'aſſiſtance d'autrui ; qu'il n'entrera pas un ſeul rayon d'eſpoir dans ſon ame environnée de ténèbres ; que ſa conſcience s'élèvera contre lui, & parlera plus fortement que mille témoins ; qu'il ſera tourmenté de douleurs & de peines ; laſſé à-la-fois des reſtes d'une vie déplorable qu'il traîne encore, & craignant

que

que quelques heures de plus n'amènent un changement plus funeſte, & ne comblent pour jamais ſon malheur, & un malheur qui doit durer au-delà des temps, & s'étendre autant que l'éternité. Ah! Belford, quelle idée il aura en ce moment de ces jouiſſances vaines & paſſagères des ſens qui occupent aujourd'hui toute ſon attention? Dis-lui, cher Belford, dis-lui combien il eſt heureux, (s'il peut ſentir ſon bonheur,) combien il eſt heureux, en comparaiſon de ſon pauvre ami mourant, d'avoir échappé à ſa dernière maladie, & que le ciel lui prête encore des jours, pour leſquels je donnerois, moi, mille mondes, ſi j'avois mille mondes a donner!

J'approuvai ſes réflexions comme, étant bien conformes à ſa ſituation actuelle, & j'en tirai des inductions conſolantes pour une ame qui ſe montroit auſſi touchée d'un vrai repentir.

Il reprit & continua ſur le ton d'un homme pénétré de ſes fautes.

J'ai mené une fort mauvaiſe vie, & nous en avons tous fait autant. Nous avons fait ſans ſcrupule tout le mal que nous avons pu, ſoit par violence, ſoit par fraude. Nous avons tendu des piéges aux cœurs innocens, & notre épée, tou-

jours prête à verſer le ſang, n'a jamais refuſé d'étendre, ſuivant les occaſions qui s'offroient, nos outrages contre les perſonnes que nous avions offenſées dans les objets les plus chers de leur affection. Cependant je crois ſincèrement dans mon cœur que j'ai moins à répondre que Lovelace ou Mowbray. Car moi, en m'aſſociant à cette maudite ſéductrice, dont tu m'as délivré, & qui pendant je ne ſais combien d'années, a fait retomber ſur ma tête une partie des maux que j'avois attirés ſur celle des autres, & me retirant pour vivre avec elle comme avec une épouſe, je n'ai pas été complice de la moitié des ſcélérateſſes que j'ai bien peur que mes camarades, Tourville & Mowbray, & vous-même, Belford, n'ayez commiſes. Quant à l'ingrate Thomaſſine, j'eſpère que j'ai trouvé en elle ma punition. Mais, malgré cela, ne crois-tu pas qu'une pareille action, — une pareille action! & encore, cette action!... (& il récapitula pluſieurs méchancetés, auxquelles nous avons tous eu part, entraînés par une fauſſe bravoure, & par la chaleur de l'âge & du vin,) ne crois-tu pas que ces infâmes procédés, (permets que je leur donne maintenant leur véritable nom,) joint à la négligence volon-

taire, (négligence dont nous faiſions gloire,) de tout principe, de tout devoir que la raiſon & l'éducation nous faiſoient ſentir nous être impoſés par notre titre d'hommes & de chrétiens, ne ſoient pas ſuffiſantes pour plonger mon ame dans le déſeſpoir? Oh! oui, oui, il y en a bien aſſez pour déſeſpérer! & de me flatter aujourd'hui d'obtenir miſéricorde; & compter ſur ce bienfaiſant attribut de l'Etre-Suprême, lorſque celui de ſa ſouveraine Juſtice également infini me le défend. Dis, comment puis-je l'eſpérer, moi, qui ai mépriſé tous les avertiſſemens, & qui n'ai pas ſu profiter des avantages que j'aurois pu recueillir de la longue langueur qui m'a miné par degrés; moi, qui ai toujours abandonné mon ſort au haſard du dernier moment, eſpérant toujours me rétablir contre toutes les apparences, & remettant le repentir de jour en jour juſqu'au dernier, où cette grâce m'eſt refuſée : car, hélas! mon cher Belford, je ne peux en ce moment ni me repentir, ni prier comme je le voudrois; mon cœur eſt endurci, & je ne puis faire autre choſe que me déſeſpérer. (§)

Il en auroit voulu dire davantage; mais accablé de ſon mal & de ſa dou-

leur, il a penché la tête ſur ſon ſein agité, pour cacher à Mowbray, qui rentroit dans la chambre, des larmes qu'il ne pouvoit retenir. Fâcheuſe ſituation, par ma foi, fâcheuſe ſituation! a dit le conſolant Mowbray du ton flegmatique que tu lui connois; & s'aſſeyant comme moi près du lit, il eſt demeuré en ſilence, les jambes étendues, les yeux à demi-fermés, la lèvre d'en bas répliée ſur l'autre, & le menton *pommelé*, pour emprunter un de tes termes deſcriptifs, ſans qu'on pût diſtinguer ſi c'étoit aſſoupiſſement de crapule ou de méditation profonde. Je n'ai pas laiſſé de lui dire: il me ſemble, Mowbray, qu'il ne manque rien à cette leçon. Quelque déſagréable qu'elle ſoit elle eſt forte! Nous nous verrons quelque jour dans le même cas; & qui ſait ſi ce temps eſt bien éloigné? Il s'eſt mis à bâiller en étendant les bras, & revenant à lui, il s'eſt relevé comme en ſurſaut, ſe tordant & ſe ſecouant, comme dans l'excès d'une douleur ſubite. Quelle heure eſt-il, a-t-il demandé? il a tiré ſa montre, il a bâillé encore une fois; enſuite ſe levant ſans me répondre, il a pris à grands pas lents le chemin de la porte, & je l'ai entendu qui diſoit à quelque domeſtique qu'il a rencontré ſur

l'eſcalier : apporte-moi une raſade du meilleur vin ; ton pauvre maître & ce maudit Belford cauſeroient des vapeurs à l'homme le plus robuſte.

(¶) Après cela, Mowbray eſt allé ſe diſtraire dans la bibliotéhque de notre ami, qui, comme tu ſais, eſt principalement compoſée de livres claſſiques & dramatiques. Il eſt tombé par haſard ſur un paſſage de l'Œdipe de Lée, qu'il a cru infiniment propre à la circonſtance, & il eſt rentré plein des notions du courage qu'il croyoit que ce paſſage pouvoit inſpirer à un mourant, & il l'a lu à Belton. Le paſſage eſt beau & poétique; le voici :

Quand le ſoleil ſe couche, les ombres qui en plein midi paroiſſoient courtes & légères, s'allongent & prennent une noire horreur. Ainſi, lorſque nous croyons voir la mort ſuſpendue ſur nos têtes, nos terreurs croiſſent & grandiſſent ſans meſure. Dans le cri de la chouette, du corbeau, de l'inſecte glapiſſant des foyers, il nous ſemble entendre le cri de la mort. Le plus mépriſable reptile de la nature épouvante l'homme, le roi de l'univers ! Juſqu'aux échos, reſtes vains d'une voix, deviennent des ſpectres

bégayans qui nous appellent à notre tombeau. Chaque atome de la penſée s'enfle à la hauteur d'une montagne énorme, & nous, victimes de rêves fantaſtiques, nous friſſonnons hors d'haleine & couverts d'une ſueur froide ſous le poids de notre propre imagination.

Il s'attendoit à nos éloges pour avoir découvert ce paſſage ; mais Belton détournant de lui ſa tête : Ah, Mowbray, dit-il, ce ne ſont pas là les réflexions d'un mourant ! Si tu ſens un jour ce que je ſens à cette heure, tu ſeras convaincu que les maux, qui ſeront alors devant tes yeux & dans ton ame, ſont quelque choſe de plus que les effets de l'imagination.

Il m'a fait appeler deux fois le dimanche au ſoir. Car le pauvre ami, quand ſes réflexions ſur le paſſé l'accablent trop, redoute de ſe voir ſeul avec ſes deux gardes, & ſes yeux, me diſent-elles, ſont toujours errans & me cherchent dans la chambre. Où eſt M. Belford, s'écrie-t-il ? mais je le fatigue... n'importe ! conjurez-le de monter auprès de moi. — Non, demeurez ; — allez-y. — Tels étoient les ordres contraires qu'il leur donnoit à chaque inſtant, & elles venoient

me chercher. Mais, hélas! que pouvoit faire Belford pour lui? Belford, qui n'avoit été que trop ſouvent le compagnon de ſes déréglemens, qui a autant beſoin que lui de la miſéricorde du ciel, & qui ne peut ſe la promettre à lui-même, quoiqu'il n'ait point d'autre conſolation, d'autres ſecours à offrir à ſon ami. Quels malheureux nous ſommes; quels rôles nous jouerons dans ces momens terribles! (§) Si le glorieux exemple de Miſs Harlowe, & les terreurs de ce malheureux ami n'avoient pas la force de me toucher, je me croirois auſſi abandonné à la perdition que je crains que tu ne le ſois, ſi tu ne tires aucun fruit de ces deux exemples.

(¶) Parmi les motifs de conſolation ſur leſquels j'appuyois, lorſque j'ai été appelé la dernière fois dimanche au ſoir, je lui diſois qu'il ne devoit pas s'abandonner entièrement au déſeſpoir; que la plupart des terreurs qu'il éprouvoit, lui étoient communes avec les hommes les plus vertueux, dans l'effrayante incertitude de ce qui devoit ſuivre cette vie. C'eſt une obſervation bien vraie, lui dis-je, qu'a faite un poëte religieux, qui étoit un parfait chrétien: "que la mort „ne pouvoit ſe donner un cortége plus

„ terrible, qu'en ſe plaçant entre la ma-
„ ladie & les douleurs d'un côté, & des
„ ténèbres profondes de l'autre. „ (*)

Hier, lundi, vers les huit heures du matin, je le trouvai un peu plus calme. Il me demanda quel étoit l'auteur des deux vers que je lui avois cités la veille, & il me les fit répéter. *Un terrible cortége en effet*, reprit-il, & il me témoigna alors qu'il n'avoit nulle eſpérance d'en revenir, & combien la penſée de mourir le rempliſſoit de terreur, & il en tira de funeſtes conſéquences pour ſon état futur. — Il y a dans la nature, lui dis-je, une ſi forte averſion pour la mort, qu'il ne faut pas vous imaginer, mon cher Belton, que vous ſoyez le ſeul qui la craigniez, & qui éprouviez cet effroi qui remplit à ſon approche toute ame capable de réfléchir; mais vous devez, autant qu'il eſt poſſible, ſéparer les craintes de la nature, dont nul homme n'eſt exempt dans un inſtant auſſi ſérieux, des autres appréhenſions que vous cauſe l'idée de n'y être pas aſſez préparé. M. Pomfret, dans *ſa vue de la mort*, que je rencontrai hier au ſoir dans votre cabinet, & que

(*) M. Norris de Bemerton.

je mis dans ma poche, dit : (& je cherchai le paſſage.)

" Mourir n'eſt point ce que craint „ l'homme raiſonnable : car, dès que „ nous ſommes nés, il eſt certain que „ nous devons rentrer dans la pouſſière, „ c'eſt le dernier terme du déclin de nos „ années ; mais où devons-nous aller „ après la mort ? Où ? Voilà ce que nous „ voudrions ſavoir, & ce que l'entende„ment humain ne peut nous montrer ; „ voilà ce qui nous fait trembler. „

Vous voyez, lui dis-je, que M. Pomfret avoit les craintes que vous pouvez avoir de cet état ténébreux, & ce vertueux théologien que je vous citois hier au ſoir, & qui n'avoit guère à ſe reprocher que les foibleſſes inſéparables de la fragilité humaine, & dont les *mélanges* me tombèrent ſous la main parmi les livres de mon oncle, lorſque je l'aſſiſtois dans ſes derniers momens, dit auſſi :

" C'eſt un terme inévitable, ô mon „ ame ! mais c'eſt un changement bien „ étrange, un terrible & myſtérieux chan„ gement, lorſque tu quitteras cette mai„ ſon d'argile, pour aller dans je ne ſais „ quel lieu inconnu des mortels ! Quand „ le temps deviendra l'éternité, & que tu „ ſeras.... quoi ?... tu ne peux le dire,

„ & que tu vivras.... tu ne peux dire
„ comment. Etat inconcevable ! il n'eſt
„ pas étonnant que nous te redoutions,
„ que nous friſſonnions à l'idée de la mort,
„ à la vue des morts ! Tu es enveloppé
„ de nuages impénétrables, comme ſi la
„ ſeule connoiſſance de ce que tu es étoit
„ repouſſée par une invincible antipathie
„ de la penſée. „

C'eſt après ces vers que ſuivent les deux que je vous citai, " que la mort „ ne pouvoit inventer pour elle un plus „ terrible cortége qu'en ſe plaçant d'un „ côté entre la maladie & les douleurs, „ & de vaſtes & profondes ténèbres de „ l'autre. „

Hélas ! mon cher Belford, en conclut le pauvre malade dans ſon état de réflexions profondes, ce paſſage eſt bien propre à me convaincre que les mortels les plus parfaits ſont de bien chétives créatures. Quel doit donc être l'état d'un pécheur comme moi qui, par une mauvaiſe vie, ai encore ajouté à la force de ces terreurs naturelles ! ſi la mort eſt une choſe ſi révoltante pour la nature humaine, que les gens de bien friſſonnent à ſon approche, que doit-elle être pour un miſérable qui n'a vécu que la vie des ſens & des paſſions, & qui n'a jamais

réfléchi ſur le terme que je vois maintenant devant mes yeux. Que pouvois-je dire à une conſéquence auſſi juſte? La miſéricorde, l'infinie miſéricorde du ciel, étoit toute ma reſſource, qu'il combattoit ſans ceſſe, en lui oppoſant la juſtice divine, & il me réduiſoit en quelque ſorte au ſilence. Que n'aurois-je pas donné pour me rappeler de lui une ſeule bonne action, une ſeule action méritoire & d'une bonté commune, que j'euſſe pu offrir à ſa penſée, pour combattre ſes craintes?

Je crois bien, Lovelace, que je te fatigue, & beaucoup plus par le ſujet de ma lettre que par ſa longueur. Mais réellement je penſe que depuis ton rétabliſſement tes eſprits ont tellement repris leur vigueur pour le mal & l'offenſe, que je dois ſaiſir tous les ſujets mélancoliques qui ſe préſentent, & m'y appeſantir pour amortir ton feu, & te ramener au niveau de la foibleſſe humaine. Tu dois d'ailleurs être naturellement curieux de tous les détails qui concernent un homme pour lequel tu as toujours montré une affection diſtinguée. Je vais donc pourſuivre mon récit : ſi tu n'as pas de goût pour cette lecture à préſent, mets ma lettre de côté, ſi tu veux, juſqu'à ce que tu te trouves dans la même poſition;

& que le même état t'assiége des mêmes réflexions; alors prends ma lettre & compare.

Ne pouvant résister à sa prière, j'ai passé la nuit à côté de lui, & le pauvre malheureux! il est impossible de te dire combien il se croyoit tranquille & en sûreté dans ma compagnie, pendant la première partie de la nuit. Un homme qui se noye, s'attachera à une paille, dit le proverbe, & je n'étois rien de plus pour lui, puisque je ne pouvois lui procurer aucun secours réel. Il se réveilloit souvent dans l'effroi; une fois entr'autres, il m'a appelé: cher Belford, a-t-il crié, où êtes-vous? Ah vous voilà! donnez-moi votre main, mon ami, & la pressant & y appliquant ses lèvres livides & demi-froides, que vous êtes bon! tout m'effraye quand vous êtes absent; mais la présence d'un ami, d'un ami compatissant, ah! qu'elle est consolante!

Mais vers les quatre heures du matin il m'effraya beaucoup. Il s'éveilla en poussant trois gémissemens terribles; il s'efforça de parler; mais il n'en eut pas la force dans le moment, & lorsqu'il put retrouver la voix: mon ami, mon ami, répéta

répété cinq ou ſix fois l'une après l'autre, ſauve-moi, ſauve-moi, ſauve-moi! ah je me meurs, je me meurs! ah!.... Je jetai mes bras autour de lui & le ſoulevai ſur ſon oreiller, tandis qu'il cherchoit à s'y renfoncer, comme s'il eût voulu ſe cacher de quelque objet menaçant, & me jetant des regards égarés: où ſuis-je, dit-il? en revenant un peu à lui, ne l'avez-vous pas vu? tournant ſa tête à droite & à gauche, & l'horreur peinte dans tous ſes traits, ne l'avez-vous pas vu? Qui vu? qui, mon cher Belton?

Oh! replace-moi ſur mon lit, dit-il, que je ne meure pas ſur le plancher. Poſez-moi doucement & reſtez près de moi. Ne me quittez-pas. Tout ſera bientôt fini.

Eh! mon cher Belton, vous y êtes dans votre lit; vous n'en êtes pas ſorti; vous n'avez pas été ſur le plancher; c'eſt l'effet d'un violent délire; vous êtes foible, faute d'avoir pris aucun rafraîchiſſement: (car il avoit réfuſé pluſieurs fois de rien accepter,) laiſſez-moi vous perſuader de prendre un peu de ce cordial. Je vais vous quitter, ſi vous n'avez pas pour moi cette complaiſance. Il ſe hâta de me complaire; mais il dit qu'il auroit juré que *Tom Metcalfe* en perſonne étoit entré dans la chambre, & qu'il l'avoit ſaiſi à

la gorge & entraîné de ſon lit ſur le plancher, en lui reprochant les outrages qu'il avoit faits à ſa ſœur & à lui-même, dans le duel qui lui cauſa cette fiévre, dont il eſt mort.

Tu connois cette hiſtoire, Lovelace, tu la connois trop pour que j'aye beſoin de te la rappeler. Le ciel ait pitié de nous! mais dans ces terribles momens tous les maux que nous avons faits, s'élèvent & reparoiſſent devant notre imagination épouvantée. Si cela eſt, par quelles ſcènes affreuſes il me faudra paſſer, moi, & toi encore plus, ſi, comme le dit un poëte célèbre, il reſte alors quelque ſentiment!

Le médecin lui a ordonné ce matin une potion, qui a fait un ſi bon effet, qu'il s'eſt aſſoupi & qu'il a dormi pluſieurs heures de ſuite d'un ſommeil plus tranquille qu'il n'avoit fait depuis deux jours, quoiqu'on lui eût donné des narcotiques auparavant. Mais il eſt viſible de plus en plus que la nature chez lui eſt preſque entièrement épuiſée. (§)

Mowbray, fatigué de cette maiſon de deuil, ſe détermine à t'aller joindre à Londres ce matin. Il a été bien charmé d'apprendre que ta ſanté t'avoit permis

de faire le voyage : apparemment pour avoir un prétexte de nous quitter.

Il vient de prendre congé de notre pauvre ami ; un congé qui ſera probablement de longue durée : car je ne m'attends pas que notre ami puiſſe vivre juſqu'à demain de ſoir. Je crois que le pauvre Belton n'auroit pas été fâché de le voir partir à mon arrivée, & dans le fond c'eſt un choquant perſonnage, qui jouit d'une ſanté trop vigoureuſe pour être capable d'entrer dans les ſouffrances d'un malade. Il n'eſt pas aiſé à ſon ame, pour employer une de tes expreſſions, *d'aiguiſer* des organes de cette force & de cette épaiſſeur. Sa conſtitution & celle de l'ami dépravé qu'il va joindre, vous promettent à tous deux une vie aſſez longue, du moins ſi l'épée ou l'échaffaud n'en abrégent pas le cours.

Je dois te répéter, Lovelace, que je ne puis être que fort alarmé pour l'objet infortuné de tes cruelles perſécutions, & que je ne penſe point que tu ayes rempli avec moi ta parole d'honneur. J'avois prévu, qu'auſſitôt que tu ſerois rétabli, tu entreprendrois de la voir. Je

l'en avois avertie, ſous prétexte de la préparer à cette viſite, & je n'avois rien épargné pour l'engager à te recevoir; mais il eſt évident qu'elle n'a pas été capable de ſoutenir un pareil choc. Elle m'a répété conſtamment, que pour le monde entier elle n'y conſentiroit pas, ne lui demandât-on qu'un quart-d'heure. Si j'avois pu la fléchir, je ſuis perſuadé que tu n'aurois pu te défendre de la plus vive émotion à la vue de l'aimable ſquelette : (car, avec ſa figure & ſes traits, elle ne ceſſera jamais d'être aimable,) que tu as ſu faire en ſi peu de temps de la plus charmante femme qui ſoit ſortie des mains de la nature ; & cela dans la pleine fleur de ſa jeuneſſe & de ſa beauté.

(ℸ) Mowbray ſe charge de te porter ma lettre qui, dit-il, lui vaudra un meilleur accueil de toi. Quand j'aurois dû l'envoyer ſans être cachetée, les caractères que nous employons ſeroient de l'hebreu pour cet épais butor. J'exige que tu me la renvoyes, je t'en donnerai une copie quand tu me la demanderas; mais je veux garder l'original avec moi, comme un antidote contre la contagion de ta ſociété, qui autrement pourroit peut-être dans la ſuite venir à bout d'affoiblir les

impreſſions de cette ſcène, que je déſire avoir toujours préſente. Le ciel veuille nous changer tous deux ! (ſ)

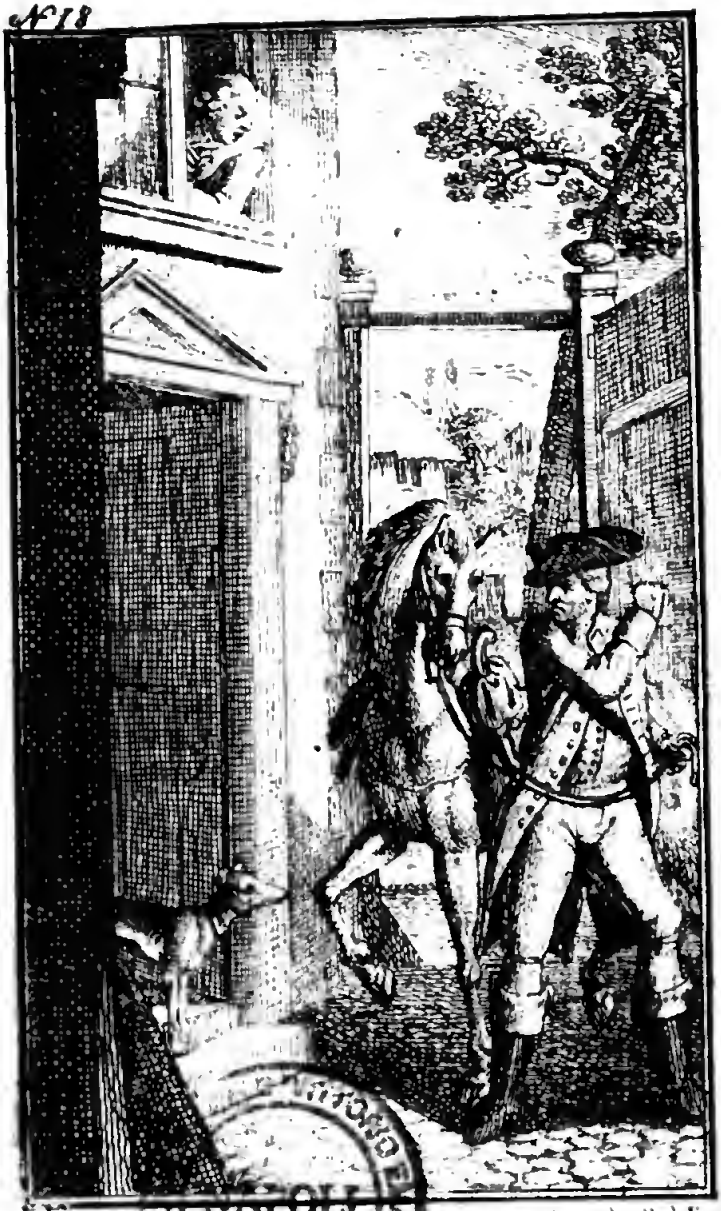
(¶) LETTRE XI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi matin, à 11 *heures.*

JE ne crois pas que perſonne au monde ait deux domeſtiques pareils aux miens; parce que je les traite avec bonté, que je ne me donne pas les tons d'un maître avec mes inférieurs; que je ne les aſſaſſine, ni ne les maudis de paroles & de regards, comme Mowbray; que je ne leur briſe pas les dents, comme Lovelace; mais que je leur dis : je t'en prie, Henri, fais cela. Je t'en prie, Jonathan, ayes ſoin de cela; les coquins ſuivent leur tête, & ne font nulle attention à ce que je dis, à moins que mes ordres n'ayent le bonheur de ſe rencontrer avec leurs propres arrangemens. Voilà ce maraut d'Henri, qui auroit pu m'apporter de bonne heure ta lettre d'hier, & qui n'eſt arrivé avec elle que paſſé onze heures du

ſoir; ivre apparemment, & concluant dans ſa tête que j'étois couché, parce qu'on lui avoit dit que j'avois paſſé la dernière nuit blanche, il ne me l'a pas apportée; voilà du moins ſon prétexte. Il a dormi graſſe matinée lui-même, & au moment où je venois de cacheter ma lettre, il eſt entré avec la tienne, qu'il avoit oubliée, ſecouant l'oreille, & ayant l'air de ne pas croire lui-même aux excuſes qu'il ſe préparoit à me donner. Je l'ai queſtionné, j'ai voulu entendre ſes pitoyables raiſons, & quoique je penſe qu'il ne convienne jamais à un galant homme de traiter avec inſolence des gens que leur état met à ſes pieds, je n'ai pu cette fois m'empêcher de le traiter à la *Lovelace* & à la *Mowbray*; & de bon cœur. Mowbray, qui étoit prêt à partir pour aller vous joindre, ſe voyant retardé par votre lettre, à laquelle je voulois faire quelques lignes de réponſe, impatient de quitter la compagnie de Belton mourant pour celle du trop gai Lovelace, a aſſailli mon drôle tout éperdu & l'a régalé d'un ſupplément de juremens & d'imprécations plus gros que n'en pourroit contenir mon agenda. Je n'ai rien fait pour ôter l'ours de deſſus ce vil dogue, qui ne méritoit pas dans cette occaſion la protection



que tout maître doit à un bon ſerviteur.

Il n'a pas encore fini ſa litanie. Il eſt là qui ſe promène en bottes dans la cour, tandis que le pauvre diable apprête ſon cheval, & ne peut pas ſe débarraſſer de lui; il vous le pourſuit & le traite ſans miſéricorde, & je vais encore augmenter ſon impatience, vu qu'il eſt juſtement ſous la fenêtre où je ſuis à écrire, & qu'il diſtrait ſans ceſſe ma plume, qui veut vous dire combien il étourdit mes oreilles auſſi-bien que celles de mon valet de ſes " allons donc, Monſieur; le diable vous „ emporte, Monſieur; ſi vous étiez à „ moi, coquin que vous êtes... faudra-t-il „ que j'attende ici que midi vienne, & „ que l'ardeur du ſoleil me rôtiſſe la peau „ comme un parchemin, par la négli- „ gence d'un maraut de votre eſpèce. — „ Vous mentez, Monſieur, je vous dis „ que vous êtes un menteur. „ (J'entends la voix du malheureux qui s'excuſe humblement, quoique je ne diſtingue pas ce qu'il répond.) — " J'aurois grande envie „ d'envelopper de mon fouet votre chien „ de goſier altéré. — Je veux être con- „ fondu ſi je ne te faiſois voler en l'air „ la peau du dos, ſi tu m'appartenois, „ & ſi je ne m'en faiſois pas faire une „ paire de gands de peau de chien, que

„ je ferois porter à tes pareils, pour leur „ entretenir la mémoire de tes négligen- „ ces dans le ſervice de ton maître. „

Le pauvre cheval en ſouffre, j'en ſuis sûr ; car j'entends : *hé bien*, *reſte-là* ; que le diable. . . . crie le valet, en y joignant une gourmade apparemment, qu'il mériteroit mieux lui-même : car les valets, quand ils le peuvent, ſont des Mowbray & de Lovelaces pour les pauvres animaux, & comme il n'oſe pas répondre à Mowbray, il s'en venge ſur le malheureux cheval.

Enfin mon drôle eſt échappé : car j'entends claquer les fers du cheval, — qui doit, je crois, être mieux étrillé qu'à l'ordinaire, dans la moitié moins de temps ; & le ſilence de Mowbray me fait connoître que je puis maintenant continuer de t'écrire. Je commencerai par te dire que, quelque peu de cas que je faſſe des ſonges, je voudrois que le tien demeurât gravé au fond de ton cœur ; & j'y donnerois facilement une interprétation qui te choqueroit peut-être. Oſe me la demander.

Mowbray me crie encore du bout de la cour, qu'il fait un jour chaud en diable, & qu'il va être rôti en montant à cheval dans le fort de la chaleur, & le pauvre

Belton languit de me voir : ainſi je n'ajouterai qu'un mot. Ce ſera pour te dire combien je déſire que tu laiſſes là toute idée de viſiter cette malheureuſe dame, ſi tu ne l'as pas fait avant de recevoir ma lettre.

Un bel acte d'amitié, auquel je t'exhorte, ſeroit de venir voir pour la dernière fois ton ami mourant ; de venir partager mon inquiétude pour lui, & contempler dans ſon exemple quel ſera tôt ou tard ton ſort, le mien, celui de Mowbray, de Tourville & de tous nos aſſociés. Qu'eſt-ce que dix, quinze, vingt-cinq ou trente ans peut-être, qui nous reſtent à vivre, & au bout deſquels nous ſerons tous rentrés dans la pouſſière dont nous ſommes ſortis? (S)

LETTRE XII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi matin, 23 Août

O tranſports ! ton ami, cher Belford, eſt plein de vie, de joye & d'eſpérance. Il peut ſe flatter encore d'être heureux. J'ai reçu de ma chère & bien aimée Miſs Harlowe une lettre qui eſt, je ſuppoſe, l'effet des avis de ſa ſœur, dont je te parlois dans ma dernière. Je pars ſur le champ pour Berckshire. Je vais la faire lire à Milord, & recevoir les félicitations de toute ma famille.

Hier au ſoir je me rendis chez Smith, comme je me l'étois propoſé ; mais la chère perſonne n'étoit pas revenue à dix heures. J'allai prendre Tourville, qui vint paſſer une partie de la nuit avec moi, & que je fis chanter pour charmer ma migraine. Je me mis au lit à deux heures dans un état aſſez calme. Mes ſonges ont été légers, agréables & fort différens de ce rêve effrayant, dont je t'ai fait le récit. Ce matin à huit heures, lorſque je m'habillois pour être prêt à l'arrivée de Will,

que j'avois envoyé aux informations, un porteur de chaiſe m'a remis cette lettre.

A M. LOVELACE.

Mardi au ſoir, à 11 *heures*, 22 *Août.*

MONSIEUR,

J'AI d'heureuſes nouvelles à vous communiquer. Je me diſpoſe à partir ſans délai pour la maiſon de mon père. On me fait eſpérer qu'il recevra ſa pauvre pénitente avec toute la bonté paternelle qui lui eſt propre. Imaginez quelle eſt ma joie d'être aſſurée d'obtenir une parfaite réconciliation, par l'entremiſe d'un cher ami que j'ai toujours aimé & honoré. Je ſuis ſi occupée de mes préparatifs pour un voyage ſi joyeux & ſi déſiré, qu'ayant quelques affaires de la dernière importance à régler avant mon départ, je ne puis donner un moment à d'autres ſoins. Ainſi, Monſieur, ne me cauſez pas de trouble ou d'interruption, je vous le demande en grâce. Un temps viendra où vous pourrez peut-être me voir chez mon père, du moins ſi vous n'y mettez point d'obſtacles par votre faute. Je vous promets une plus longue lettre, lorſque j'y

ſerai arrivée, & qu'on m'aura fait la grâce de m'y recevoir.

Juſqu'à cet heureux jour, je ſuis votre très-humble, &c.

CL. HARLOWE.

Je me ſuis hâté de répondre à ma divine Clariſſe, pour l'aſſurer, avec la plus tendre reconnoiſſance, que j'allois quitter Londres, attendre à Berks le ſuccès de l'heureuſe réconciliation, & me rendre digne des charmantes eſpérances dont elle m'avoit rempli. Je lui ai donné mille bénédictions. Je lui ai proteſté que toute l'étude de ma vie ſeroit de mériter cet excès de bonté, & que ſon père & ſes parens n'exigeroient rien à quoi je ne fuſſe prêt de me ſoumettre, pour arriver à cette réconciliation ſi déſirée. J'ai donné ma lettre au porteur, ſans prendre le temps d'en tirer une copie, & j'ai fait mettre auſſitôt les ſix chevaux au caroſſe de Milord, & je vole plein de joie au château de M....

Apprends-moi ſeulement comment ſe porte Belton. J'attends une lettre de toi ſur la route; ſi le pauvre diable peut ſe paſſer de ton ſecours, vole à Londres, je t'en conjure, pour offrir tes ſervices à cette fille vraiment divine. Hâte-toi, dis-je!

dis-je, je te le conſeille, ſi tu ne veux pas être expoſé à ne la pas revoir de pluſieurs mois en qualité du moins de *Miſs Harlowe*. Ne manque pas non plus, s'il eſt poſſible, de m'écrire avant ſon départ, pour confirmer mon bonheur & pour m'expliquer ce généreux changement. Mais qu'ai-je beſoin d'explication? Ma chère Clariſſe ne peut recevoir de conſolation, ſans déſirer que d'autres la partagent. Quelle nobleſſe! elle n'a pas voulu me voir dans ſes diſgraces; mais le ſoleil de la proſpérité ne recommence pas plutôt à luire, qu'elle me pardonne.

Je ſais à la médiation de qui je dois ce bonheur, c'eſt à celle du Colonel Morden. Elle m'a toujours dit qu'elle avoit pour lui du reſpect & de la tendreſſe; & je n'ignore pas qu'il en a plus pour elle que pour tous ſes parens du même nom.

Je ſerai convaincu à préſent qu'il y a quelque réalité dans les ſonges. Le nuage qui s'eſt ouvert c'eſt la réconciliation en perſpective. La figure brillante qui eſt venue enlever ma charmante vers un autre ciel, environnée de chérubins d'or & d'azur, marque la charmante petite famille qui ſera le fruit de notre heureuſe union. Les invitations trois fois répétées

par le chœur d'anges, ſont celles de tous les Harlowes qui auront ceſſé enfin d'être implacables : cependant c'eſt une race avec laquelle mon ame répugne à ſe mêler.

Mais que ſignifie ma chûte au travers du plancher, dans un horrible abîme, où je deſcendois pendant qu'elle montoit ? Oh, le voici, c'eſt une alluſion à mon dégoût pour le mariage qui me paroît un gouffre, un abîme ſans fond, & tout ce que tu voudras. Si je ne m'étois pas éveillé dans un ridicule mouvement de frayeur, je ſerois tombé au fond du trou, dans quelque belle rivière, où je me ſerois lavé, purifié de toutes mes ordures paſſées, & la même figure brillante m'attendoit ſur une rive parſemée de fleurs, d'où elle m'auroit conduit entre les bras de ma charmante & nous nous ſerions élevés enſemble, triomphans & faiſant les chérubins juſqu'à la fin de notre carrière.

Mais quelle explication donner à cette mante lugubre, à ces robes noires de Milord qu'elle m'a jeté ſur le viſage ? Et que penſer de celles de ces dames ? Oh, Belford, je les explique auſſi. Elles marquent uniquement que Milord aura la bonté de ſe laiſſer mourir, & de m'aban-

donner tout ce qu'il poſsède. Ainſi, honnête Milord M.... que le ciel faſſe paix à vos cendres ! Miladi Sadleir & Miladi Lawrance ne ſurvivront pas long-temps & me laiſſeront des legs conſidérables.

Que ferons-nous de Miſs Charlotte & de ſa ſœur ? Oh, leurs habits noirs marquent le deuil qu'elles prendront, comme il convient, pour leur oncle & pour leurs tantes. Rien de plus juſte.

A l'égard de Morden qui ſe précipite vers moi par une fenêtre, en criant : „ meurs, Lovelace, ſi tu ne répares pas „ l'outrage que tu as fait à ma parente „ ; c'eſt-à-dire ſeulement qu'il auroit voulu ſe couper la gorge avec moi, ſi je n'avois pas été diſpoſé à rendre juſtice à ſa couſine. Tout ce qui me déplaît, c'eſt cette partie de mon ſonge ; car en ſonge même, je n'aime point les menaces ni l'air de contrainte dans ce qui flatteroit le plus mon penchant. Mais qu'en dis-tu, mon ſonge prophétique n'eſt-il pas bien expliqué ?

Chère & charmante Clariſſe ! quelle ſcène que cette entrevue avec ſon père, ſa mère & ſes oncles ! quels tranſports ! Combien de plaiſir cet heureux jour d'une réconciliation ſi long-temps deſirée ne va-t-il pas faire goûter à ſon cœur tendre

& reſpectueux ! Je t'aſſure que je me réjouis moi-même de lui voir tant de reſpect pour eux. C'eſt une conviction pour moi qu'elle n'en aura pas moins pour ſon mari, puiſque l'amour du devoir eſt un & univerſel, lorſqu'il eſt fondé ſur des principes. Tu vois, à préſent, Belford; je n'ai pas été ſi blâmable que tu l'as penſé. Si je ne l'avois pas jetée dans un ſi grand nombre d'embarras, elle n'auroit pu recevoir ni cauſer toute la joie dans laquelle ils vont nager tous enſemble. Ainſi voilà un grand bien, un bien durable qui va naître d'un mal paſſager. Je ſavois qu'ils l'aimoient trop, elle qui fait l'ornement & la gloire de leur famille, pour que cette querelle durât long-temps.

Que ne donnerois-je pas pour lire la lettre d'Arabelle ? Elle a toujours été ſi mortifiée de ſe voir eclipſée par ſa ſœur, qu'elle n'aura pu s'empêcher de mêler un peu de fiel à l'heureuſe annonce de cette réconciliation, & ſon invitation doit être dans un ſtyle de glace. Je brûle auſſi de recevoir la lettre que la chère Clariſſe me promet, lorſqu'elle ſera rentrée chez ſon père. Elle me rendra compte apparemment de l'accueil qu'elle y aura reçu.

Cependant il me ſemble qu'en me com-

muniquant le ſujet de ſa joie, ſon ſtyle eſt un peu grave, il me plaît & me chagrine à la fois; mais comme il eſt évident qu'elle m'aime encore, & qu'elle eſpère de me revoir bientôt chez ſon père, elle n'a pu, ſans un peu de ſérieux & ſans quelque embarras, (la chère petite friponne, je la vois rougir) avouer ſon amour après les petits excès auxquels je me ſuis emporté: & lorſqu'en finiſſant, *je ſuis*, dit-elle, *juſqu'à cet heureux jour, votre, &c. Clariſſe Harlowe*; n'eſt-ce pas dire, ce ſera votre faute après cela, ſi je ne ſuis pas *Clariſſe Lovelace?*

O mon cher amour! ma généreuſe, mon adorable Clariſſe! que cette divine facilité à pardonner nous fait d'honneur à tous deux! à moi, pour t'en avoir donné l'occaſion; à toi, pour la faire tourner ſi glorieuſement à l'avantage de l'un & de l'autre.

(¶) Et ſi tu veux, ma chère bien-aimée, tolérer avec indulgence les imperfections de ton adorateur, & ne pas faire avec lui la femme acariâtre, s'il m'arrivoit, pendant le temps où le changement & la nouveauté auront pour moi un charme invincible, d'être entraîné à quelque écart par l'amour de l'intrigue & des ruſes que mon cœur ſe plaît à former & à ſuivre;

ſi tu veux fermer les yeux ſur les folies de ma jeuneſſe, (c'eſt un temps qui ſera bientôt paſſé) toutes mes erreurs ne ſerviront qu'à augmenter ma tendreſſe pour toi, juſqu'à ce que le temps vienne (& ce temps n'eſt pas éloigné) où je m'élèverai au-deſſus des ſens, & alors mon ame, attirée par le charme de ta douce ſociété, mépriſera mes anciennes folies; & ce qui me paroit aujourd'hui dans l'éloignement un pénible devoir, deviendra inſenſiblement mon choix & mon plaiſir, & tu verras tout mon bonheur ſe concentrer en toi. (§)

Mowbray arrive avec tes lettres. Je quitte mon agréable ſujet pour en faire ſuccéder un qui me plaira moins, j'en ſuis sûr. Le dur Mowbray s'eſt engagé à me tenir compagnie dans mon voyage, & je lui promets de diſſiper la rouille & le noir qu'il a contractés près du pauvre malade. Il me dit qu'après avoir reſpiré l'air entre les gémiſſemens de Belton & les ſermons de Belford, il ſera trois jours ſans revenir à ſon état naturel. Il te reproche d'augmenter la foibleſſe du pauvre moribond, au lieu de l'encourager à ſupporter ſa deſtinée.

Je ſuis fâché que la fermeté lui manque à ce terme inévitable, mais ſa maladie a duré long-temps, & l'eſprit s'en reſſent comme le corps, comme il te l'a ſi énergiquement obſervé lui-même.

LETTRE XIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi au ſoir.

J'AI lu ta lamentable lettre, pauvre Belton! que d'heures vives & joyeuſes nous avons paſſées enſemble! c'étoit un caractère ſi gai, ſi réſolu. Qui ſe ſeroit attendu à le voir finir par ces foibleſſes & ces terreurs! Mais pourquoi ne lui remets-tu pas l'eſprit ſur cette rencontre entre lui & ce poltron de Metcalfe? Il s'eſt toujours conduit en homme d'honneur, & comme j'aurois fait dans les mêmes circonſtances. (¶) Répète-lui ce que je dis là, & qu'il n'a pas été en ſon pouvoir d'empêcher ni de prévoir ce qui eſt arrivé.

Il eſt certaines gens qui ſeront plus ſenſibles à une légère égratignure d'épingle, que ne le ſeroient d'autres à un large

coup d'épée. Et qui peut empêcher la ſenſibilité de ces individus ſi délicats ? — Metcalfe s'aviſe de ſentir pour ſa ſœur ce que ſa ſœur ne ſent pas elle-même ! Ha ! ſi elle eût demandé la protection & le reſſentiment de ſon frère, c'eût été, ſuivant la phraſe de Milord, une toute autre affaire. Mais elle-même trouvoit que ſon frère étoit un faquin & un ſot de venir ſe mêler de ſes affaires, ſans en être requis. Tout ce qu'elle déſiroit, c'étoit d'être ſecrètement & décemment pourvue, & que rien ne lui manquât pendant le temps de ſes couches : & elle vouloit tenter le haſard de captiver Belton, & de l'amener à compoſer avec ſa conſcience, & à réparer le paſſé par un mariage, quand le petit étranger ſeroit entré dans le monde. Elle connoiſſoit ce qu'étoit Belton, un garçon des plus faciles & du meilleur naturel. Et vraiment, ſi elle avoit pu réuſſir à le déterminer, peut-être eût-ce été le bonheur de tous deux : il ne ſeroit pas tombé du moins dans les mains de ſon odieuſe Thomaſſine. Mais il faut que ſon imbécille de frère vienne faire là l'officieux & le ſot. Et c'eſt ſon intervention qui de rien a fait une affaire grave. Et quelles en ont été les ſuites ? Metcalfe lui envoie un défi ; Belton le joint, il le

déſarme, il lui donne la vie. Mais l'autre plus ſenſible de la peau que ſenſé de la tête pour une égratignure qu'il a reçue, s'effraie. Il eſt d'abord ſaiſi d'une peur, enſuite de la fiévre, & il meurt. Voilà toute l'hiſtoire. Qu'eſt-ce que Belton pouvoit faire à cela? — Mais je vois qu'une maladie, une longue & ennuyeuſe maladie fait des épouvantails de tout pour un cœur affoibli & languiſſant; & en ce ſens, l'à-propos de Mowbray étoit juſte dans la citation de ces vers de Nath. Lée que tu as tranſcrits dans ta lettre. (§)

La mort par elle-même n'épouvante point un homme raiſonnable : c'eſt une idée fauſſe, quoique tu en puiſſes dire toi & ton auteur; il n'y a d'autre preuve que tes graves réflexions ſur la répugnance naturelle qui ſe trouve entre la vie & la mort. Pour moi, je l'avouerai ingénument, qu'à tout prendre, ce monde me plait ſi fort, (quoique je n'aye pas toujours eu lieu de me louer de lui) & que j'ai tant de goût pour les plaiſirs de mon âge, pour mes eſpérances de fortune, & tout nouvellement pour la charmante eſpérance que vient de me donner ma chère, trois fois chère & à jamais chère Clariſſe, que ſi j'étois sûr que l'avenir ne m'apportât aucun événement fâcheux,

j'aurois beaucoup de regret, (ou même beaucoup d'effroi, ſi tu veux) de quitter la vie & tous ces biens avec elle : & cependant, au premier appel de l'honneur, il n'eſt point d'homme qui redoute moins la mort que moi. Mais je n'ai ni la volonté ni le loiſir de peſer tes lourds argumens, qu'en gros & comme tu dirois au quintal.

S'il faut te renvoyer tes lettres, ſonge à me les rendre dans quelque temps, c'eſt-à-dire, quand je ſerai marié, ou quand le pauvre Belton ſera à demi oublié, ou que le temps l'aura placé au rang des amis perdus depuis long-temps, & dont le ſouvenir cauſe plus de plaiſir que de peine. Alors je pourrai faire une lecture ſérieuſe de tes lettres, & approfondir ce ſujet autant que tu voudras.

Après mon mariage, ai-je dit ? De quel ſont bizarre ce mot étonne mon oreille ! Il faut m'armer de patience, & reſter privé de la vue de ma déeſſe, juſqu'à ce qu'elle ſoit chez ſon père. Cependant, comme tu m'aſſures qu'il ne lui reſte que l'ombre de la beauté, j'aurois pris un plaiſir extrême à la voir à préſent, & tous les jours qui s'écouleront encore juſqu'à l'heureux jour, pour avoir la ſatisfaction d'obſerver par quels charmans degrés, le repos de cœur & d'eſprit, la joie de ſe

voir réconciliée avec ſes parens, & celle de nos heureuſes noces, vont effacer un paſſé rempli d'orages, & la rétablir dans tout ſon éclat.

(¶) LETTRE XIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

ALLONS; à préſent que j'ai le cœur un peu tranquille, je veux bien condeſcendre à te dire un mot de ma penſée ſur quelques autres paſſages de tes lettres.

Je vois que je t'ai obligation, d'avoir fait éviter ma viſite à la chère créature. Les choſes ſont maintenant en ſi bon train, que je ſuis forcé de te pardonner. Autrement tu n'en aurois pas été quitte à ce prix pour ce nouveau trait de déloyauté envers ton chef.

Tu vas continuellement chantant tes louanges, par eſprit de contradiction, pourrois-je dire, & pour ne rien faire comme les autres : tu te blâmes, mais adroitement & avec le ſoin d'adoucir le reproche pour des qualités que tu voudrois en même-temps qu'on crût dignes

d'éloges, & qui paſſent généralement pour l'être.

Par exemple, dans la conduite dont tu te vantes avec tes domeſtiques, tu voudrois paſſer pour un héros d'humanité; & cela au dépends de Mowbray & de moi, que tu repréſentes comme des deſpotes impérieux au milieu de nos ſerviteurs. Mais tu es toujours malheureux dans tes tentatives de ce genre, & nous qui te connoiſſons, tu ne nous feras jamais prendre pour vertu en toi ce qui n'eſt que l'effet naturel de ton flegme & de ta bizarre conſtitution.

Ne ſais-tu pas, qu'il eſt des hommes qui ont dans leurs manières une dignité naturelle, & qui ſont plus reſpectés avec un ſeul regard que tu ne le ſerois, toi, avec ton ſtyle familier, ou Mowbray avec ſon ton emporté?

Apprends que je ſuis fait pour le rôle d'un prince; car je ſais récompenſer & punir à propos & avec meſure; auſſi ſuis-je auſſi bien ſervi qu'homme le ſoit.

L'art de gouverner la claſſe des valets conſiſte plus dans la dignité des regards que dans les paroles, & tu me fais pitié quand je te vois faire conſiſter l'humanité envers tes gens, à te conduire avec eux d'une manière bonne tout au plus pour

les

les maîtres qui ne ſont pas en état de leur payer leurs gages; ou qui leur ont livré des ſecrets, qui divulgués, les mettroient à la merci de ces miſérables.

Moi, qui n'ai jamais rien fait que je rougiſſe d'avouer, qui me pique d'une franchiſe que jamais homme n'a eue, qui ai le courage de donner à une baſſeſſe ſon vrai nom, quand je ſerois moi-même le coupable, qui, par ma promptitude à me blâmer moi-même, préviens tous les reproches des autres, & qui ne ſuis pas aſſez hypocrite pour ſouhaiter que le monde me croye autre ou meilleur que je ne ſuis; — il m'appartient à moi de faire rentrer d'un coup-d'œil un valet dans ſon devoir, ſi j'en ai le talent; & je n'en garderai jamais un, qui ne ſaura pas m'entendre ſur un ſigne ou un clin-d'œil; qui ne ſera pas tout tranſporté de joie quand je ris, & glacé de terreur quand je fronce le ſourcil. Si pourtant je m'emporte un peu trop loin, j'ai toujours ſoin de récompenſer mes domeſtiques de leur patience à ſupporter mon humeur. Mais pour me pouſſer à cette extrémité, il faut qu'un valet ſoit horriblement imbécille dans des devoirs qui ſont à ſa portée, ou qu'il ſe donne les airs d'être plus ſage que ſon maître, en me diſant qu'il a jugé

que le moyen de me ſervir mieux, étoit d'agir contre mes ordres.

Quelque jour je veux joûter avec toi, à qui ſe conduit mieux avec ſes domeſtiques. Et je te convaincrai que ce que tu voudrois décorer du nom d'humanité, ſi on l'employoit indiſtinctément avec tous les caractères, expoſeroit perpétuellement aux inconvéniens dont tu te plains, & avec juſtice. Le ſeul homme qui ſoit propre à faire un bon maître, eſt celui qui ſait auſſi bien commander leur attention par un regard, que s'il *prioit* comme toi un domeſtique de faire ſon devoir, ou que s'il parloit *d'écorcher*, *d'aſſommer* comme Mowbray. Car le valet qui, accoutumé à ton ſtyle rampant, ſera toujours le maître de ſon maître; & celui qui mérite d'être traité à la Mowbray, n'eſt bon pour ſervir perſonne, & je ne voudrois pas d'un pareil drôle pour étriller mon cheval.

J'entrerai d'autant plus volontiers en lice avec toi ſur ce point, que j'ai la préſomption de penſer que nous n'avons pas, dans aucun de nos poëtes dramatiques, du moins que je me rappelle en ce moment, un caractère de valet de l'un ou de l'autre ſexe, qui ſoit deſſiné avec vérité. Les uns ont un eſprit ſi déplacé;

s autres ſont ſi ſots, & quelquefois le
ême caractère réunit ces deux abſurdités
la fois. De ſales ombres tirées de la
e du peuple, pour faire briller leurs
aîtres & leurs maîtreſſes ; & quelque-
ois, ce qui eſt une abſurdité plus cho-
uante, le poëte leur prodigue ſi bien
on eſprit, qu'il ne lui en reſte plus pour
es principaux perſonnages. — De vrais
briquets propres à faire jaillir quelques
étincelles ; ou, pour varier le métaphore,
de vraies pierres à aiguiſer l'eſprit, qui
reſteroit enfoui ſans eux. — Ou bien des
machines dans le goût de celles des an-
ciens poëtes, (pour ne rien dire du mo-
nologue encore moins naturel,) qui
viennent au ſecours d'une triſte pièce,
qui ſont là pour amener un éclairciſſe-
ment néceſſaire, & épargner au poëte
l'embarras de méditer plus profondément
pour trouver de meilleurs moyens de filer
& de dénouer ſon intrigue.

Une choſe dont je ſuis perſuadé, quel-
que jugement qu'on porte de la méthode
que je pratique avec mes domeſtiques ;
c'eſt que tu retireras du fruit de ma théo-
rie, quand nous viendrons à controverſer
ſur ce point. Je te convaincrai que les
élémens dramatiques & naturels d'un bon
ſerviteur, doivent être la fidélité, le ſens

commun, une prompte obéiſſance, & un reſpectueux ſilence; que dans ſon état, l'eſprit ſeroit impertinence, excepté avec ſes pareils; qu'il ne doit jamais s'ingérer de donner ſon avis: que s'il ſe hazarde à faire quelques remontrances contre un ordre déraiſonnable, ou qui lui paroît tel, il doit le faire avec un humble reſpect, & bien choiſir ſon temps. Mais la plupart des pièces que j'ai vues, où les valets ſont introduits comme des caractères eſſentiels à la pièce, & pour y faire un rôle étendu ou important, (ce qui eſt déjà à mon avis, un défaut,) donnent de ſi abſurdes leçons à la galerie de la livrée, que je ne ſuis point du tout ſurpris que nous ayons ſi peu de bons domeſtiques, parmi ceux qui ſuivent leurs maîtres ou maîtreſſes au ſpectacle. Et alors quelle déplorable figure fait un poëte qui décèle ainſi au public ſon défaut de génie, en s'abaiſſant au beſoin de fortifier les applaudiſſemens des clameurs confuſes de la livrée.

Mais je veux réſerver ce ſujet pour un temps plus convenable; je veux dire, attendre le temps heureux où mes nôces avec ma Clariſſe m'obligeront de groſſir mon train, & par conſéquent

'examiner de plus près les qualités de ıes gens.

❀

Quoique j'aie la plus haute opinion poſ-ible de la généroſité de ma chère Miſs Harlowe, je jure que je ne peux expliquer cet agréable changement, qui s'eſt fait dans ſon caractère, que d'une ſeule manière! ſur mon honneur, ſur ma vie, Belford, je ſuis réellement perſuadé, en raſſemblant toutes les circonſtances, que la chère créature ſe trouve, à ſa grande ſurpriſe, dans l'état où je la ſouhaitois ſi ardemment; & que c'eſt là le motif qui l'a fait à la fin pencher à ma faveur, afin de pouvoir ſe montrer plus décemment dans ſon nouvel état, quand elle ſera dans la maiſon de ſon père.

Si ma conjecture eſt juſte, voilà ſes évanouiſſemens, ſes foibleſſes expliquées à merveille; & il n'eſt pas ſurprenant que cette chère perſonne, ſi novice dans ces ſortes de cas, n'ait pas ſu pendant un certain temps, à quoi attribuer ſes fréquentes indiſpoſitions. Si elle en eſt là, oh comme je me moquerai de toi! &, (quand je ſerai sûr de ſa perſonne) de la chère novice elle-même, en voyant tous ſes mortels chagrins aboutir à un bel enfant;

que j'aimerai plus que tous les petits chérubins & ſéraphins qui pourroient naître après lui; en vînt-il un auſſi grand nombre que j'en ai vu dans mon ſonge, qui m'en a fait voir autant qu'en pouvoit tenir, & bien preſſés, un vaſte eſpace de firmament.

Je n'ouvrirai qu'en tremblant ta prochaine lettre, dans la crainte qu'elle ne m'apporte la nouvelle de la mort du pauvre Belton. Cependant, puiſqu'enfin il n'y a point de reſſource. — Mais que pourrois-je dire ? — ſinon qu'il ſeroit à déſirer que le malheureux fût mieux préparé ? — Mais ne crois pas non plus que ton lourd ſermon m'affecte autant que tu pourrois t'en flatter.

J'enfermerai ici tes papiers. Tranſcris-les pour moi, ou renvoie-les moi. Il y a certaines réflexions auxquelles un mortel ne doit pas éviter de donner un peu d'attention dans un temps fait pour elle: & & tu parois t'être fortement appeſanti ſur ce ſujet révoltant. — Mais je veux finir ici, pour ne pas devenir trop ſérieux.

✱

Ton laquais eſt venu il y a environ une heure me demander mes ordres. J'eſpère

nc que tu auras cette lettre demain grand matin : & ſi tu peux me donner elques nouvelles, n'y manque pas. Je endrai encore une ou deux heures de plus ur les attendre. Cependant, il faut que ſois rendu chez Milord demain au ſoir, t-ce à minuit.

Ton domeſtique me dit que notre pau- e ami eſt dans le même état où Mowbray laiſſé.

Croirois-tu que ce faquin de Mowbray t comme fâché de voir que je ſois ſi ès d'être heureux avec Miſs Harlowe! — vraiment, Belford, je ne ſais trop e penſer pour moi-même, à préſent que fruit eſt à la portée de ma main. — ais qu'importe. En dépit de tout ce qui ut arriver, je veux tenir à ma parole; car ſens que je ne peux vivre ſans elle. (S)

(¶) LETTRE XV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi, à 3 heures.

JE vais reprendre mon récit où je l'ai laiſſé dans ma dernière. Auſſitôt que je vis Mowbrai à cheval, je retournai auprès du pauvre Belton. Je le trouvai dans une de ces affreuſſes angoiſſes qui ſuivent ordinairement ſon réveil.

Le docteur ne tarda pas à venir; & je fus très-affecté de la ſcène qui ſe paſſa entre lui & ſon malade.

Le pauvre mourant débuta par lui demander d'un ton d'impatience & de mélancolie profonde, ſi rien, rien au monde ne pouvoit le ſauver?

Le docteur ſecouant la tête lui répondit qu'il le craignoit beaucoup. — Je ne *peux* mourir, reprit le pauvre Belton; je ne peux me faire à l'idée de mourir. Je demande abſolument à vivre quelque temps. Si l'on pouvoit ſeulement me délivrer de ces horribles douleurs que je ſens à l'eſtomac & à la tête. Ne pouvez-vous donc rien me donner pour me faire

rer encore une ſemaine, une ſeule
naine, dans un état ſupportable; afin
e je puiſſe retrouver un peu de force,
mourir en homme,... s'il faut abſolu-
:nt que je meure?
Mais, docteur, je ſuis encore jeune;
ns la fleur de l'âge: — un médecin a
:n des reſſources avec un jeune ſujet.
: pouvez-vous rien, abſolument rien
ur moi, docteur?
Hélas, Monſieur, répondit le médecin,
y a long-temps que vous êtes en lan-
:ur. Je crains, je crains bien que la
:decine n'ait aucun ſecours à vous
:ir.
Cette réponſe lui a fait perdre patience.
qu'eſt-ce donc que votre art, Mon-
ır? — Depuis douze mois entiers que
ſuis entre vos mains une machine
ſive, ſur laquelle ſe ſont exercés à
r gré vos gens de la faculté. Je crois
iment, que ſi je n'avois pas tant avalé
vos méchantes drogues, je ne ſerois
aujourd'hui où j'en ſuis. — Et qui
ble pourroit reſpecter des médecins,
ıt tout l'art ſe réduit à nous amuſer
belles eſpérances, tandis qu'ils ne
t qu'aider à notre deſtruction? Et qui
ſavent rien? Non pas un de vous ne
rien que par conjectures.

Monſieur, continua-t-il, (d'un ton violent, & d'une voix plus forte, & avec plus de liaiſon dans les idées, qu'il n'en avoit montré pluſieurs heures auparavant,) ſi vous m'abandonnez, je vous abandonne auſſi, moi. — La ſeule partie honnête & certaine de l'art de guérir, c'eſt la chirurgie. Un bon chirurgien vaut mille de vos médecins. Je me ſuis vu plus d'une fois dans les mains des chirurgiens, & j'ai toujours eu lieu de faire fond ſur leur habileté. — Mais votre art, Monſieur, qu'eſt-ce que c'eſt? des opiats, & puis des opiats; des potions & puis des potions, lourdes comme le plomb; des lavages, & ſans ceſſe des lavages, juſqu'à ce que vous ſoyez venus à bout de détruire d'abord l'appétit, & enſuite la conſtitution, lorſqu'on vous appeloit pour la réparer.

J'avois autrefois un camarade, — (mon cher Belford, tu as connu l'honnête Blomer.) — Il auroit fait un des jolis médecins de l'Angleterre, s'il avoit pu ſe modérer ſur deux excès, le vin & les femmes. Il avoit coutume de me dire qu'il n'y avoit rien de plus dans l'art des médecins qu'une vaine charlatanerie, bonne pour filouter l'argent du public. Et que le plus habile en conjectures étoit

plus habile médecin. Et j'étois accoumé auſſi à le croire. Cependant par un amour pour la vie & pour une crainte trée de la mort, dès que nous ſommes s de mal, nous n'avons rien de plus ɛſſé que de vous appeler! Et vous, e faites-vous autre choſe, en venant us viſiter, que de nourrir nos maladies, de pygmées qu'elles étoient en faire s géans. — A la fin quand vous êtes las honteux d'écrire d'inutiles ordonnan-s, & que l'eſtomac ruiné par vos dro-es empoiſonnées ne peut plus ſupporter alimens naturels, vous venez en ram-ıt avec un viſage grave, dire au patient ın ton doucereux : *hélas! j'ai bien ır que la médecine ne puiſſe plus rien ur lui!* — je le crois bien, quand votre decine a conduit juſqu'aux bords du nbeau le pauvre malheureux qui avoit cé ſa confiance dans vos maudits la-ges, & dans ces trompeuſes eſpérances ıt vous le berciez.

Le docteur étoit tout décontenancé ; e contenta de répondre : s'il étoit en re pouvoir de changer l'homme mortel être immortel, & que nous refuſaſ-ıs de le faire, tout ce que dit Mon-ır, pourroit être fondé.

Je fis des reproches au malade : &

cependant je cherchai à l'excuſer auprès de ſon médecin. Mourir, cher docteur, lorſque, comme mon pauvre ami, nous déſirons tant de vivre, c'eſt une triſte choſe. Nous ſommes portés à trop eſpérer, ſans conſidérer que les ſemences de mort ſont cachées dans notre ſein à l'inſtant même où nous naiſſons; elles croiſſent avec nous, juſqu'à ce qu'à la fin, comme les herbes malfaiſantes, elles ayent étouffé la tendre fleur de la vie qui décline à proportion qu'elles grandiſſent. Nous devons donc commencer de bonne heure à étudier la force de notre conſtitution, afin de déraciner par la tempérance, les ronces ſtériles que le ſol aime à produire; ou du moins de les réprimer à meſure qu'elles s'élèvent. Il ne faut pas, quand la fleur ou la plante eſt flétrie dans la racine, & que l'herbe nuiſible eſt dans ſa pleine vigueur, s'attendre que l'art médical puiſſe rétablir l'une ou détruire l'autre, qui, comme je l'ai dit, s'y eſt en quelque ſorte incorporée dès ſa naiſſance.

Je ſais, mon bel ami, que tu vas dire: voilà vraiment de jolies phraſes; mais l'allégorie n'en eſt pas moins juſte, & tu ne m'as pas encore entièrement guéri du ſtyle métaphorique.

C'eſt

C'eſt la vérité, Monſieur, dit le doc-
ur, & votre métaphore eſt bien propre
éclaircir la choſe. Je ſuis bien fâché
ne pouvoir rien pour ſauver Monſieur.
ais je ne peux que lui recommander la
tience, & une diſpoſition d'ame plus
nforme à ſon état.

Fort bien, Monſieur, répliqua le pau-
: malade avec colère, chagrin contre
docteur, mais encore plus tourmenté
l'idée de la mort; vous allez peut-être
:ommander qu'on faſſe venir l'homme
i ſuit immédiatement le médecin,
and celui-ci eſt à bout; & ſans doute
us m'enverrez votre frère pour prier
nes côtés, & demander pour moi ces
tus que vous me ſouhaitez.

Il paroît que ce médecin a un frère
:léſiaſtique dans le voiſinage.

Je fus ſincèrement affecté de voir cet
nête homme ſi maltraité, & j'en fis
roche à Belton, après qu'il fut ſorti.
is ſon impatience continua: on ne lui
uſeroit peut-être pas, dit-il, la liberté
dire ſa penſée à un homme qui avoit
u de lui tant de guinées pour ne faire
un bien, ou pour aggraver le mal,
qui n'avoit jamais eu la délicateſſe de
uſer ſes honoraires, quoiqu'il sût bien,

pendant tout le temps de ſes viſites, qu'elles ne lui étoient d'aucun ſecours.

Il paroît que le docteur, quoique riche, eſt noté pour un homme avide d'honoraires. Le pauvre Belton continua de déclamer ſur le même ton contre le ſalaire exorbitant des médecins anglais ; ſi on le compare à celui dont ſe contentent les médecins les plus célèbres des pays étrangers. Mais le pauvre malheureux ! il reſſemble aux Turcs qui jugent leur général par les ſuccès. Il étoit hors de lui à l'idée qu'il falloit mourir. Il auroit baiſé les pieds du docteur, & lui auroit donné trois fois davantage, s'il avoit pu en tirer quelques eſpérances d'en revenir.

Néanmoins il faut convenir que ces Meſſieurs de la faculté, (ſans parler de leurs principes de corps & de leur homicide reſpect pour le plus ignorant confrère, s'il eſt le plus ancien, ou le plus en vogue,) devroient être plus modérés ſur l'article des honoraires, ou ſe donner plus de peines pour les mériter : en général, ils entrent dans la chambre d'un malade, lui tâtent le pouls, font quelques queſtions à la garde, examinent la langue du patient, & peut-être ſon urine ; enſuite s'aſſeyent, prennent un air pédanteſque, & écrivent leur ordon-

ce. L'honoraire doré trouve toujours
main ouverte, & ils s'enfuient
me ſi la peſte étoit dans la chambre
nalade. Ils courent ainſi de malade
malade, s'ils ſont bien en vogue,
imant à proportion des viſites qu'ils
iſſent dans une matinée, & du peu
:emps que chacune leur coûte. Ils
:rent chez eux pour dîner & déchar-
leurs poches ; puis ils reſortent pour
remplir de nouveau. C'eſt ainſi qu'en
-peu de temps ils amaſſent de groſſes
unes. Car, comme diſoit Ratcliffe à
première nouvelle qu'il reçut d'une
te conſidérable qu'il venoit d'eſſuyer:
'eſt l'affaire de monter une centaine
'eſcaliers pour la réparer. „
a ſœur de Belton lui avoit déjà pro-
é plus d'une fois de faire venir un
iſtre ; mais il diſoit toujours qu'il ne
ivoit ſouffrir cette idée, & qu'il étoit
tain de mourir une heure ou deux
ès ſon arrivée. Il vouloit encore,
itre toute probabilité, s'obſtiner dans
poir d'en réchapper, & il demandoit
vent à ſa ſœur, ſi elle n'avoit pas vu
malades auſſi déſeſpérés qu'il pouvoit
re, qui abandonnés de tout le monde,
étoient revenus comme par miracle.
il eſt vrai, lui répondit-elle, en ſé-

couant la tête ; mais s'étant une fois aviſée d'ajouter que c'étoit dans des maladies aigues, & qui avoient une criſe : il la traita de fille *logée à la petite eſpérance, bonne pour conſoler Job ;* & lui enjoignit de ſe taire ſi elle n'avoit rien de mieux à dire, & qui convînt mieux à l'oreille d'un malade. Cependant le pauvre malheureux n'a pas lui-même plus d'eſpérance que les autres ; on le voit aſſez à ſon découragement & à ſes angoiſſes ; il lui en eſt ſurvenu un accès des plus terribles, quelque temps après que le médecin fut ſorti.

Mercredi, à 9 heures du ſoir.

Le pauvre miſérable a été dans les convulſions, dans les convulſions les plus affreuſes pendant plus d'une heure... O Dieu ! Lovelace, quelle horrible choſe que la mort ! Oh oui, bien horrible ! — Je voudrois que tu euſſes été là ! Ce n'eſt pas ſeulement la vue d'un ami ſouffrant qui nous affecte ; mais comme la mort eſt notre commun partage, nous voyons dans ſon agonie le tableau de l'état où nous ſerons un jour nous-mêmes. Il me ſemble qu'on m'a jeté ſur le corps un baquet d'eau glacée, ou que j'ai été ſaiſi

n violent friſſon de fiévre. — J'ai été
é de ſortir; & j'écris ſans trop ſavoir
que j'écris. — Que je voudrois que
fuſſes ici!

✦

'étois ſorti, ne pouvant reſter plus
g-temps; mais je ne ſuis pas plus
nquille ſeul, & il faut que je retourne
rès de lui.

✱

A 11 *heures.*

Le pauvre Belton! — Il s'en va rapi-
nent. — Cependant il s'eſt bien apperçu
e j'étois rentré. — Il n'a que trop de
nnoiſſance, le pauvre malheureux!
a, me dit-il, quelque choſe à me
éler qui lui pèſe ſur la conſcience,
qui eſt la plus méchante action de ſa
; plus méchante, dit-il, que toutes
les que nous connoiſſons de lui. —
faut qu'elle ſoit bien méchante, en
et. Il a ordonné à tout le monde de
tir; mais à l'inſtant même il a été ſaiſi
ne autre convulſion, avant qu'il eût
me rien dire. Elle dure encore, & je
i laiſſé luttant entre la vie & la mort;
ais je vais rentrer.

A une heure après-minuit.

Tout va bientôt finir pour lui ! Pauvre, pauvre ami ! Il eſt ſorti de ſa bouche quelques mots ſur ce qu'il vouloit révéler; mais ſans liaiſon, & interrompu par la toux & les ſecouſſes des convulſions.

C'eſt quelque choſe de grave ; le ciel ait pitié de lui ! autant que j'ai pu le recueillir de ces demi-mots. — Hélas, Lovelace ! je crains, je crains qu'il ne ſoit entré *trop tôt* en poſſeſſion de l'héritage de ſon oncle.

Si un homme étoit pour toujours vivre, on pourroit lui pardonner davantage quelque tentation de faire des baſſeſſes, pour ſe procurer plutôt une aiſance, une opulence qui alors ſeroit éternelle. Mais s'abandonner à une lâche noirceur, pour l'intérêt de dix, vingt ou trente miſérables années de vie ! — Cela vaut-il un crime ? ſans compter les tourmens du remords pendant tout ce temps ; & lorſqu'il eſt arrivée au terme, ces accablantes réflexions ſur le paſſé ! au moment où toutes les illuſions s'évanouiſſent, où le néant de tout ſe manifeſte ! où tout ce qui le charmoit, lui devient le plus odieux. Sans pouvoir ſe repoſer ſeulement ſur une ſeule penſée, (comme l'a

été vingt fois notre pauvre ami,) qui porte avec elle le reproche & l'anſſe ! — Entendre le pauvre malheuux ſouhaiter de n'être jamais né ! l'endre implorer le néant après la mort! Dieu ! quelle horreur!

D'après ce que j'ai pu ſaiſir de ſes ionoſyllabes, je tremble pour ſon ſort. 'oint de pardon, point de grâce pour noi, répète-t-il! je n'en peux eſpérer.

J'eſpère moi faire un ſérieux uſage de cette leçon. Ris de moi, ſi tu veux; mais jamais dorénavant, jamais je ne me permettrai les libertés que j'ai priſes, & toutes les fois que j'en ſerai tenté, je ſongerai à l'agonie de Belton mourant, & à ce que pourroit être la mienne.

Jeudi, à 3 heures du maiin.

Il eſt maintenant à ſon dernier ſoupir. — Le râle dans la gorge ! des convulſions preſqu'à chaque minute. Dans quelle horreur eſt tout ſon être! Ses yeux ſont obſcurs comme une glace ternie; ils ne roulent plus dans l'égarement ! ils ſont immobiles & fixes; ſon viſage eſt en contraction & défiguré, ſes joues pendantes, ſes ſourcils droits & hériſſés, ſon front ſillonné de rides, & ſa face

paroît avoir le double de ſa longueur ! Non ce n'eſt pas là le viſage de Belton, de ton Belton, de mon Belton, que nous voyions avec tant de plaiſir à table au milieu de nos joyeux feſtins, où nous comparions enſemble nos aventures, & ces tours de libertinage qui pourront un jour être produits contre nous, & nous faire pouſſer des gémiſſemens, tels que ceux que je l'entendois pouſſer, il n'y a que quelques heures ; c'eſt-à-dire, lorſqu'il lui reſtoit encore la force de gémir, — Mais maintenant ſa voix ne s'entend plus ; ce n'eſt plus qu'un murmure ſourd, concentré & qui expire ; ſes yeux mêmes n'expriment plus rien : & cependant, choſe étrange ! comment ſe fait-il que ſon lit tremble & s'agite ſous lui, comme le berceau d'un enfant ?

A 4 heures.

" Hélas ! il eſt parti ! ce gémiſſement, „ ce douloureux gémiſſement a été le „ dernier adieu de l'ame en ſe ſéparant „ de ſon corps ! L'ame luttant encore „ dans ſes liens, a dit un long adieu à „ ſa chère demeure. Elle s'eſt enfuit ; „ hélas ! en quel lieu ? „ (*)

(*) Vers Anglais.

)e ce moment tout eſt fini pour lui!
ıvre, pauvre Belton! Tu ſais à pré-
t ſi la grandeur de tes crimes excé-
t celle des miſéricordes du ciel! A
ſent la tâche & les ſoins de tous ceux
t'entouroient ſont finis. — A préſent
amis, pauvre Belton, ont vu le
nier de tes maux dans cette vie! Tu
affranchi de ces inſupportables tour-
ns de corps & d'eſprit! Puiſſent tes
ffrances & ton repentir ſuffire à ex-
r tes offenſes! Puiſſes-tu être heureux
ıdant l'éternité! On nous dit que
ɔu ne déſire point la mort de l'ame
pécheur: & il eſt certain que ton
ɔentir a été profond! J'eſpère que
yant pas été retranché des vivans
l'épée de l'amitié outragée que tu
ɔis provoquée plus d'une fois. (La
ıs terrible des morts après le ſuicide,
ce qu'elle ne laiſſe pas le temps de
repentir,) c'eſt un gage de la divine
ſéricorde que ta pénitence a été ac-
ɔtée, & que ta longue maladie &
ffreuſe agonie qui l'a terminée ſeront
ſeule punition.

Je voudrois bien, ah! je voudrois bien
e nous euſſions pu appercevoir un
ɔon de conſolation, pénétrer la triſte
it de ſon ame avant qu'il nous quittât.

– Mais tous ſes momens, hélas! juſqu'à ſon dernier ſoupir, n'ont été qu'horreur & confuſion! Et toute ma crainte vient de ce que pendant les quatre derniers jours de ſa vie, il n'a jamais pu ſe perſuader qu'il mourroit, quoiqu'il déclinât viſiblement depuis quelques mois. Rempli de cette préſomptueuſe idée, il étoit trop peu diſpoſé à ſe préparer ſérieuſement pour un voyage, qu'il eſpéroit bien n'être pas obligé d'entreprendre ſitôt; & lorſqu'il a commencé à craindre de ne pouvoir l'éviter, ſon impatience, ſes terreurs & ſes appréhenſions ont trop peu montré de cette confiance & de cette réſignation qui laiſſent aux amis du mourant, comme au mourant lui-même, les idées & les réflexions les plus conſolantes. Mais il nous faut abandonner le pauvre Belton à cette miſéricorde dont nous avons tant beſoin tous. Pour moi, (quelque parti que vous preniez, Lovelace, vous & le reſte de la confrairie,) je ſuis réſolu de faire mes efforts pour commencer à me repentir de mes folies, tandis que ma ſanté eſt dans ſa vigueur, que ma raiſon & mes facultés ſont ſaines, & qu'il eſt en mon pouvoir d'offrir quelque eſpèce de réparation la plus complète & la plus égale à l'outrage, qu'il m'eſt poſſible de

faire aux perſonnes que j'ai offenſées ou écartées de la vertu. Faites-vous un faux point-d'honneur d'affecter en apparence, de faire peu de cas de ma réſolution; comme vous n'êtes pas de la claſſe des ſots abandonnés & ſtupides, qui s'efforçent de méconnoître l'exiſtence d'un état futur qui nous épouvante, je ſuis sûr que vous me juſtifierez dans le fond de vos cœurs, ſi vous ne ſuivez pas mon exemple, & un jour viendra où vous ſouhaiterez vous être unis à moi dans la même réſolution, & où vous confeſſerez qu'elle étoit plus raiſonnable que vous ne voulez peut-être l'avouer aujourd'hui.

Jeudi matin, à 7 heures.

On me remet votre lettre; vous me preſſez de vous écrire avant que vous partiez pour Berks. Je vais donc terminer par quelques lignes ſur le ſeul objet de votre lettre que je puiſſe toucher en ce moment. Je veux dire cette lettre de la jeune dame dont vous m'envoyez copie.

Le beſoin de ſommeil, & la triſte ſcène que j'ai toujours préſente devant mes yeux, me rendent entièrement incapable d'expliquer en aucune manière ſon étrange contenu. Votre joie va juſ-

qu'aux tranſports. Vos tranſports ſont juſtes, ſi vos conjectures le ſont ; & je ne voudrois pas vous enlever votre joie ; mais je dois dire que cela me confond d'étonnement.

Sûrement, Lovelace, cette ſurprenante lettre ne peut être une invention de votre main, forgée dans quelque vue ſecrète & pour m'en impoſer. D'ailleurs le ſtyle réſiſte à cette ſuppoſition ; quoique tu ſois d'un autre côté un parfait Protée qui ſais prendre toutes les formes.

Je n'ajouterai que deux mots, pour exiger que tu me renvoyes celle-ci ; & te dire que je ſuis, en faiſant des vœux pour ton bien,

Ton véritable ami, BELFORD. (ß)

(¶) LETTRE XVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi matin, 24 Août.

TON laquais a fait grande diligence, & j'ai reçu ta lettre de ſi bonne heure que j'ai la faculté de pouvoir jeter quelques lignes ſur quelques-uns de ſes paragraphes. J'en ai lu un ou deux paſſages

à

Mowbray, & nous nous réuniſſons tous
ux à convenir que tu es un maître
nſommé dans le *lamentable*.
Pauvre Belton! que tes derniers com-
:s ont été affreux!.... J'eſpère néan-
ins qu'il eſt heureux. Je l'eſpère avec
utant plus de confiance, qu'il paroît
e le ciel a voulu lui faire ſubir une fin
:ruelle pour la faire ſervir d'avertiſſe-
:nt pour toi. Si elle fait ſur ton ame
ffet que tu dis qu'elle y produira,
elle foule de méchancetés elle pré-
ndra! quel bien elle fera! Combien
pauvres malheureuſes ſe réjouiront de
cauſe, (ſi elles en ſont inſtruites,)
elque triſte qu'elle ſoit par elle-même,
i leur procurera une compenſation
s torts qu'il leur auroit fallu ſans cela
vorer en ſilence! Mais, mon ami,
oique la mort de ton oncle l'ait mis
ns l'opulence, es-tu bien sûr que l'ac-
mpliſſement d'un pareil vœu ne te
nera pas de fond en comble?
Tu dis que je peux rire de toi, ſi je
ux. Point du tout, Belford; ce n'eſt
s moi qui trouverai ce ſujet riſible. Et
ſuis ſincèrement affligé de la perte
e nous avons tous faite dans le pauvre
lton. Lorſque je ſerai un peu tran-
ille, & que j'aurai du loiſir pour conſi-

dérer la vanité de tous les objets de ce bon monde, (ſujet qui de temps à autre revient m'importuner malgré moi, même dans mes heures les plus folles,) il eſt aſſez probable que nous pourrons nous entretenir fort ſérieuſement enſemble ſur ces matières; & ſi tu n'as trop les devants ſur moi, dans la carrière du repentir où tu commences à entrer, je veux que nous y marchions de front tous les deux. Si tu as déjà fait du chemin, j'eſpère du moins que tu ne feras pas encore aſſez loin pour que je te perde de vue: car c'eſt un voyage pénible & plein de montagnes. Je pourrai d'abord en partant te voir déjà bien éloigné; mais comme ton individu eſt beaucoup plus lourd & plus épais que le mien, j'eſpère que ſans beaucoup haleter ni ſuer, & gardant ſeulement un bon pas, je ſerai en-état de t'atteindre.

En attendant voilà ta lettre, ſuivant ton déſir. Je ne voudrois pas pour rien au monde la garder dans ma poche à préſent, ni la relire une fois de plus.

Je pars ſans avoir vu ma belle. Je ſuis un ſot de m'être tant preſſé de lui répondre, & de lui promettre de ne pas approcher d'elle, que lorſque j'irai la joindre dans la maiſon de ſon père: car,

mme elle eſt encore chez Smith, & ie je ſuis ſi près d'elle, quel mal pour-it faire une ſeule, une courte viſite ?

J'ai envoyé, il y a deux heures en-iron, Will, ſavoir de ſes nouvelles, & ui préſenter mes reſpectueux hommages.

Combien j'adore cette charmante créa-ure ! Je ſuis prêt à croire mon valet lus heureux que moi; lui qui a eu l'a-antage de monter ſon eſcalier, & de poſer le pied ſur le ſeuil de ſa chambre.

Mowbray & moi, nous verſerons en route une larme de compagnie à la mémoire du pauvre Belton. Je dis en route, car quand nous ſerons au château de Milord, & que je communiquerai à lui & à mes couſines la lettre de la chère perſonne, nous ſerons dans des tranſports de joie qui nous feront oublier toute idée triſte, tout fâcheux ſouvenir. A préſent l'eſpérance de ma famille, pour ma converſion, (un point qu'ils ont tous tant à cœur,) va revivre. C'eſt un article de foi pour eux, qu'une fois marié, le repentir & la mortification ſuivront néceſſairement.

Ni Mowbray, ni moi, n'acceptons ton invitation *verbale* aux funérailles. Nous n'aimons point ces odieuſes cérémonies. Et quant au reſpect qu'on croit montrer

pour la mémoire d'un ami décédé en l'accompagnant au tombeau, pourquoi irions-nous par notre conduite cenſurer ceux qui ont amené la mode de laiſſer cet appareil à des mercenaires qu'ils louent & payent à cet effet.

Adieu! conſole-toi. Tu ne peux plus rien maintenant pour le pauvre Belton, quand tu hurlerois ſur ſa perte d'ici à la fin de tes jours. (§)

LETTRE XVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi, 28 Août.

J'ASSISTAI jeudi l'après-midi à l'ouverture du teſtament du pauvre Belton; où je ſuis nommé ſeul exécuteur, avec un legs de cent guinées, que mon deſſein eſt d'abandonner à ſa malheureuſe ſœur, parce que je ne trouve pas qu'il l'ait aſſez bien traité. Il te laiſſe à toi, à Tourville, à Mowbray & à moi 20 guinées, pour en acheter une bague que nous porterons en mémoire de lui.

Après avoir donné quelques ordres qui

regardoient les funérailles, je partis vers le ſoir; mais je n'arrivai que jeudi fort tard à la ville, & les fatigues que j'avois eſſuyées pendant pluſieurs jours & pluſieurs nuits, me rendant le repos abſolument néceſſaire, & me trouvant dans un excès d'abattement, (que je ne pouvois vaincre, Lovelace,) je me contentai de faire demander des nouvelles de Miſs Harlowe, & de la faire aſſurer de mon reſpect. Mde. Smith, à qui mon laquais parla, me fit dire qu'elle étoit bien aiſe de me ſavoir de retour, parce que la chère dame étoit plus mal que jamais.

Il m'eſt impoſſible d'expliquer ce qu'elle vous écrit, ou de le concilier avec les faits que j'ai à vous communiquer.

J'étois hier, (vendredi,) chez Smith, dès ſept heures du matin. Miſs Harlowe venoit de ſortir, dans une chaiſe à porteurs, pour ſe rendre aux prières de St. Dunſtan. Elle étoit trop mal pour aller les chercher dès ſix heures à l'égliſe de Covent-garden, & Mde. Lowick l'avoit ſoutenue juſqu'à la chaiſe. Elles avoient cherché à la diſſuader de ſortir; mais elle répondit que c'étoit peut-être la dernière fois qu'elle ſeroit en état de le faire. Mde. Lowick étoit allée devant à pied, dans

la crainte qu'elle n'eût beſoin de ſecours à l'égliſe.

Mde. Smith me dit qu'elle avoit été ſi bas mercredi au ſoir, qu'elle avoit demandé les ſecours de la religion. Ils lui furent adminiſtrés par le miniſtre de la paroiſſe, qu'elle pria inſtamment de l'aider dans ſes ſérieux & importans préparatifs. Cet honnête eccléſiaſtique le promit. Il revint en effet le lendemain s'informer de ſa ſanté, & il fut admis auſſitôt. Il paſſa une demi-heure avec elle, & en deſcendant il dit, en détournant le viſage & d'une voix affoiblie par ſon chagrin : Mde. Smith, c'eſt un ange que vous avez chez vous; je la verrai auſſi ſouvent qu'elle le déſirera, ou que je croirai lui faire plaiſir.

Elle attribue l'augmentation de ſa foibleſſe aux fatigues que vous lui avez cauſées, & à une lettre qu'elle a reçue de ſa ſœur, à laquelle il paroît qu'elle a fait réponſe le même jour.

Mde. Smith me dit qu'il étoit venu la veille deux perſonnes, l'une le matin, & l'autre le ſoir, pour s'informer de ſa ſanté, & qu'elles paroiſſoient envoyées par ſa famille; mais qu'elles n'avoient pas demandé à la voir, & que leur principale curioſité étoit tombée ſur les per-

nnes dont elle reçoit des viſites, moi rincipalement, (quelle pouvoit être ur vue ?) ſur ſa manière de vivre, ſa épenſe ; & que l'une des deux s'étoit ontrée fort empreſſée de ſavoir comment lle y pouvoit fournir. Mde. Smith répondit, ſuivant la vérité, qu'elle avoit été obligée de vendre quelques-uns de ſes habits, & qu'elle étoit à la veille d'en vendre d'autres ; ſur quoi l'étranger, qui avoit l'air d'un honnête homme, âgé & de fort bonne mine, dit à Mde. Smith, en levant les mains au ciel : " Grand „ Dieu ! quelle triſte nouvelle pour quel„ qu'un ! Je crois que je ferai mieux de „ n'en pas parler. „ Mde. Smith le pria au contraire de ne rien diſſimuler, de quelque part qu'il fût venu. Il s'écoua la tête, " ſi elle meurt, reprit-il, le „ monde perdra ſa fleur, & la famille, „ dont elle eſt ſortie ne ſera plus qu'une „ famille commune. „ Cette expreſſion de cet honnête homme me plaît. (*)

Vous ne ſerez pas fâché de ſavoir comment elle a paſſé ſon temps pendant que vous l'avez forcée de quitter ſon

(*) C'eſt un homme envoyé par le couſin Morden ; comme on le verra à la dernière lettre de ce volume & lettre IV du Tome XIII.

logement pour vous éviter. Mde. Smith m'a raconté que lundi matin, lorſqu'elle ſortit pour la première fois, elle étoit d'une extrême foibleſſe, & qu'en deſcendant l'eſcalier, pour ſe rendre au caroſſe avec ſa garde, elle pouſſoit de profonds ſoupirs. Elle dit au cocher, qui étoit loué pour tout le jour, de la conduire où il voudroit, pourvu qu'elle y put reſpirer l'air. Il la mena à Hamſtead, & enſuite vers Highgate. Se trouvant extrêmement foible, elle s'y arrêta & fit un léger déjeûner. Enſuite étant rentrée dans ſa voiture, elle ſe promena lentement juſqu'à midi, qu'elle s'arrêta dans une hôtellerie de Muſwell-Hill, pour s'y faire préparer à dîner. Elle y demanda une plume & de l'encre, & pendant deux heures elle ne ceſſa point d'écrire. On lui ſervit quelques mets, dont elle s'efforça de goûter; mais ſon appetit étoit perdu, dit-elle, tout-à-fait perdu. Elle ne put rien prendre, elle reprit ſa plume pendant trois heures entières, après leſquelles ſe trouvant appéſantie, elle s'aſſoupit quelque temps dans un fauteuil. A ſon reveil, elle ordonna au cocher de la reconduire doucement à la ville, chez une amie de Mde. Lowick, où cette vertueuſe veuve lui avoit promis

de ſe trouver. Mais ſe ſentant fort mal, elle prit la réſolution de retourner aſſez tard à ſon logement, quoiqu'elle eût appris de la veuve que vous y aviez paru, & qu'elle eût ſujet d'être choquée de votre conduite. Il lui paroiſſoit, diſoit-elle, impoſſible de vous éviter. Elle craignoit de n'avoir plus que deux heures à vivre; & l'impreſſion que votre vue feroit ſur elle, étoit capable de la faire mourir à vos yeux.

Elle retourna donc chez Smith, qui lui fit lever pluſieurs fois les yeux & les mains d'étonnement par le récit incroyable de vos extravagances. De temps en temps elle s'écrioit: L'étrange & l'odieuſe créature! quel malheureux incorrigible. Rien n'eſt capable de le rendre ſérieux. — Ne pouvant ſoutenir l'idée d'une entrevue avec un homme ſi endurci, elle prit le lendemain ſa chaiſe ordinaire, pour ſe faire porter de grand matin au bord de la Tamiſe. Là elle ſe mit dans un bateau avec ſa garde: car la fatigue du jour précédent ne lui permettoit pas de ſupporter le mouvement d'un caroſſe.

Elle ſe fit conduire à Chelſea, où elle déjeûna; à Brentford-Aight, où elle dina à l'auberge du Cygne. Elle voulut écrire après; mais elle ne trouva ni plume ni

encre paſſables, ni ne put ſe procurer une chambre ſeule. Elle alla à Richmond & revint à Mortlake, où elle aborda pour ſe faire préparer du thé, dans une hôtellerie que le batelier lui avoit vantée. Là elle paſſa environ une heure à écrire. Vers le ſoir elle revint deſcendre aux degrés du temple, où ſes bateliers lui firent venir des porteurs qui la menèrent, comme la veille, chez l'amie de Mde. Lowick. Cette femme, qui l'attendoit encore, lui dit que vous étiez venu la demander deux fois le même jour, & lui remit une lettre de (*) ſa ſœur, dont la lecture parut l'affecter beaucoup. Deux fois elle fut prête à s'évanouir. Elle pleura amèrement, laiſſant échapper quelques expreſſions plus vives qu'on n'en avoit jamais entendu ſortir de ſa bouche contre ſa famille. Elle traita ſes parens de *cruels*; elle ſe plaignit des mauvais offices qu'on ne ceſſoit de lui rendre, & des lâches rapports par leſquels on ſe plaiſoit à la noircir.

Elle étoit dans cette émotion, lorſque Mde. Smith vint l'informer que vous étiez venu une troiſième fois, que vous ne vous étiez retiré qu'à neuf heures &

(*) Voyez Lettre XX de ce volume.

demie ; & que vous aviez promis d'être civil & reſpectueux, en ajoutant que vous étiez abſolument déterminé à la voir. " Il étoit bien triſte, répondit-elle, „ qu'on ne lui permît pas de mourir en „ paix. Son ſort étoit bien rigoureux. „ Elle commençoit à craindre de man- „ quer de patience, & de trouver ſa „ punition plus grande que ſa faute. „ Mais après s'être un peu recueillie, elle s'eſt conſolée par la certitude d'avoir peu de temps à vivre, & par l'eſpérance d'une meilleure vie.

Toutes les circonſtances de ce récit doivent vous faire conclure avec moi, que la lettre qu'elle reçut de Mde. Lowick, & ſur laquelle je me ſouviens que vous aviez reconnu la main de ſa ſœur, ne pouvoit pas être celle qui donna lieu à ce qu'elle vous écrivit le même ſoir, après ſon retour chez Smith. Cependant on ignore qu'elle en ait reçu d'autre. Mais comme on m'aſſure qu'elle venoit réellement de vous écrire, je ſuis ſoulagé du ſoupçon que cette lettre dont vous m'avez envoyé la copie, pouvoit être quelque nouvelle ruſe de votre façon, dont le myſtère échappoit à ma pénétration.

Mercredi matin lorſqu'elle reçut votre

réponſe, on lui entendit répéter pluſieurs fois : on a bien raiſon d'appeler la néceſſité la mère de l'invention ; mais l'infortune eſt la pierre-de-touche de l'intégrité. Je me flatte, dit-elle encore, de n'avoir pas fait une démarche inexcuſable. Enſuite après un moment de ſilence; peut-être, ajouta-t-elle, me ſera-t-il permis à préſent de mourir en paix.

Je l'attendis juſqu'à ſon arrivée. Elle parut ſatisfaite de me voir; mais étant très-foible, elle me dit qu'elle avoit beſoin de s'aſſeoir un moment avant que de monter à ſa chambre. Elle paſſa dans l'arrière-ſalle, & Mde. Lowick la ſoutint juſqu'à la première chaiſe. Je vous vois avec plaiſir, M. Belford, me dit-elle, je ne *fais pas difficulté* de l'avouer, quelqu'interprétation que la malignité puiſſe donner à mes ſentimens.

Cette expreſſion (*) me ſuprit; mais je ne voulus pas l'interrompre.

Ah! Monſieur, reprit-elle, j'ai plus ſouffert que vous ne pouvez vous l'imaginer. Votre ami qui ne m'a pas voulu laiſſer vivre avec honneur, ne veut pas non plus que je meure en paix. Vous voyez

(*) Elle eſt expliquée dans la lettre XXII de ce volume.

en

en quel état je ſuis. Ne me trouvez-vous pas extrêmement changée depuis votre départ? Mais je ſuis bien éloignée de m'en faire un ſujet d'affliction. Cependant ſi j'avois quelque attachement à la vie, je dois dire que votre ami, votre barbare ami, a bien contribué à abréger mes jours.

Sa foibleſſe étoit ſi viſible dans le mouvement de ſa reſpiration, & le ſon de ſa voix, & ſon action étoit ſi touchante, que j'en fus pénétré & forcé de m'éloigner à l'écart. Les deux femmes & la garde tournèrent auſſi la tête en pleurant. Depuis que je vous ai vue, Madame, lui dis-je, j'ai eu devant les yeux une ſcène bien affligeante. Mon pauvre ami Belton n'eſt plus. Il paſſa hier matin dans un autre monde après une ſi terrible agonie, que l'impreſſion qui m'en reſte me trouble encore l'imagination & m'affoiblit l'ame. (Je ne voulois pas qu'elle attribuât les marques de ma douleur à l'abattement où je la voyois, dans la crainte d'amollir ſon courage.)

Elle m'interrompit: un ſpectacle de cette nature, dit-elle, eſt bien plus propre à fortifier l'ame, ſi l'on fait l'uſage que l'on doit de ſon impreſſion. Mais puiſque vous y avez été ſi ſenſible, je

ſouhaiterois que vous en euſſiez fait une vive peinture à votre joyeux ami, dans le ſtyle que vous poſſédez ſi bien. Qui ſait quel effet elle auroit pu produire ſur lui, de la part & dans le cas d'un de ſes aſſociés? — Je l'ai fait, répliquai-je, & je me figure que ce n'eſt pas tout-à-fait ſans fruit.

Sa conduite toute récente dans cette maiſon, reprit-elle, & ſa cruelle obſtination à me pourſuivre, donnent peu d'eſpérance que les objets graves & ſérieux aient jamais de priſe ſur ſon ame.

Notre entretien continua ſur les derniers momens de notre ami, & je lui fis quelques détails de l'impatience & du deſeſpoir du pauvre mourant. Elle m'écouta avec une grande attention, & fit d'excellentes réflexions ſur le danger de remettre au lendemain.

Pendant qu'un ſujet ſi touchant lui faiſoit oublier ſes propres maux, un homme à cheval lui apporta une lettre & un paquet de la part de Miſs Howe. Elle ſe retira dans ſon appartement pour la lire, & tandis que je cauſois avec Mde. Lowick & Mde. Smith, le médecin & M. Goddard qu'on avoit fait avertir de ſon retour, arrivèrent dans l'intervalle. Ils confirmèrent mes craintes, ſur le danger de

ſa ſituation. Ils avoient appris de nouveaux traits de la rigueur implacable de ſa famille, & de vos perſécutions. — Pour tous les tréſors du monde, dit le docteur, je ne voudrois pas être ni ſon inexorable père, ni l'homme qui l'a jetée dans cet affreux état. Le poiſon de la douleur a pris le deſſus. Elle en mourra. Je ne vois aucune reſſource. Mais ſi j'étois l'un ou l'autre de ces deux hommes, je ne ſais en vérité pas comment je pourrois me ſupporter moi-même après ſa mort.

Lorſqu'elle eut appris que nous étions tous trois enſemble, elle nous fit prier de monter. Elle ſe leva pour nous recevoir, & ſe hâtant de ſatisfaire à quelques queſtions générales ſur ſa ſanté, elle nous adreſſa la parole, & nous dit:

(¶) Comme je pourrois bien, dit-elle, ne pas vous revoir réunis tous trois enſemble, laiſſez-moi ſaiſir cette occaſion de vous marquer ma reconnoiſſance à tous. Je vous ai d'inexprimables obligations, à vous Monſieur, & à vous Monſieur, (faiſant une révérence au docteur & à M. Goddard,) pour m'avoir montré plus que de l'amitié, & m'avoir témoigné un intérêt, & donné des ſoins vraiment paternels. L'humanité, j'oſe le dire, n'eſt pas une qualité rare dans votre

profeſſion, qui vous donne le rang & les ſentimens des nobles & des hommes bien nés. Mais jamais créature, dans l'abandon, ne rencontra autant de bienveillance & d'humanité que j'en ai trouvé dans vous deux. Auſſi j'ai toujours remarqué que quand un infortuné ſe repoſe avec confiance ſur la Providence, elle ne manque jamais de ſuſciter un nouvel ami pour remplacer l'infidelle ami qui l'abandonne.

Monſieur, (en me ſaluant) qui ſuivant quelques perſonnes auroit dû être le dernier homme que je devois choiſir pour mon exécuteur teſtamentaire.... eſt néanmoins le ſeul, (tant les choſes ont pris une tournure étrange!) le ſeul que je puiſſe choiſir. Je l'ai donc choiſi pour remplir ce charitable office, & il a eu aſſez de bonté pour l'accepter. Car quoique je puiſſe me vanter d'être riche, je le ſuis plus par mes droits que je ne le ſuis de fait actuellement. Je vous répète donc mes humbles remercîmens à tous trois, & je prie le ciel de vous rendre au centuple à vous & aux vôtres (nous regardant l'un après l'autre) les bontés & ſoins que vous m'avez prodigués, & qu'il ſoit en votre pouvoir, juſqu'à la fin de votre exiſtence, de faire du bien plu-

tôt que d'être obligés d'en recevoir. Ce pouvoir eſt l'attribut de la divinité, Meſſieurs ; j'en ai joui autrefois à un certain degré ; & plus encore de l'eſpérance que j'avois de le voir s'accroître conſidérablement ; quoique j'aie eu depuis la mortification d'éprouver le contraire, & d'avoir obligation preſque à toutes les perſonnes que j'ai vues ou rencontrées. — Mais le tout, dans le principe, par ma faute. Ainſi je dois en ſubir la punition ſans murmurer. — Et j'eſpère que j'y ſuis réſignée. — Pardonnez ces inutiles diſcours. Un cœur reconnoiſſant qui manque de la faculté qu'il voudroit avoir d'exprimer tout ce qu'il ſent, eſt embarraſſé de ſavoir que dicter à la langue, & cependant, ne pouvant contenir l'excès de ſa reconnoiſſance qui déborde, il forcera la langue d'énoncer de vaines & foibles paroles, plutôt que de demeurer dans un ſilence ingrat. Encore une fois donc, je vous remercie tous les trois de vos bontés pour moi : puiſſe le Dieu tout-puiſſant ſuppléer à mon impuiſſance & vous en récompenſer ! (§)

Elle ſe retira enſuite dans ſon cabinet, les yeux pleins de larmes, & nous laiſſa à nous regarder l'un l'autre.

A peine avions-nous eu le temps de

revenir à nous-mêmes, qu'elle rentra d'un air calme & riant: docteur, dit-elle au médecin, (voyant que nous avions été émus) vous voudrez bien me pardonner la peine que je vous cauſe, & vous auſſi M. Goddard, & vous auſſi M. Belford. Car il n'appartient qu'aux ames généreuſes de montrer cette ſenſibilité; & pour les ames ſenſibles, il y a, j'oſe le dire, de la douceur dans cette peine. Mais comme il me reſte quelques préparations à faire, & que je ne voudrois pas entreprendre ce que le temps ne me permettroit pas d'achever, je vous demande en grâce de vous expliquer nettement ſur ma ſituation. Vous connoiſſez mon régime, & vous pouvez compter que je ne ferai rien pour abréger ma vie: dans quel temps me donnez-vous l'eſpérance d'être délivrée de toutes mes peines? — Tous deux parurent héſiter. Ils ſe regardoient l'un l'autre. — Ne craignez pas de me répondre, dit-elle, en leur prenant le bras de chacune de ſes mains, avec ce mélange de liberté & de réſerve que la pudeur virginale mêlée au ſentiment de ſa dignité peut ſeule concilier, & avec un air plein de fermeté & de douceur. Dites-moi combien vous jugez qu'il me reſte de temps à vivre; & croyez-moi, Meſ-

ſieurs, plus il ſera court, plus votre réponſe me paroîtra conſolante.

Etonnante queſtion, répondit le docteur! quel mélange de plaiſir & d'horreur vous faites éprouver à ceux qui ont le bonheur de converſer avec vous, & de voir l'heureuſe diſpoſition d'ame où vous êtes affermie! ce que vous avez ſouffert depuis quelques jours, a fait un tort extrême à votre ſanté; & ſi vous étiez expoſée à de nouvelles peines de cette nature, je ne répondrois pas que vous fuſſiez capable de les ſoutenir.... Il n'acheva point.

Combien de temps, Monſieur, combien? Je me crois menacée encore de quelques petits chagrins. Je l'appréhende du moins; mais il n'y en a qu'un pour lequel je me défie de mes forces. Combien donc, Monſieur.

Il demeura ſans répondre.

Quinze jours, Monſieur?

Il continua de ſe taire.

Dix jours? une ſemaine? dites, Monſieur, combien? (avec un charmant ſourire & d'un air preſſant.)

Puiſqu'il faut m'expliquer, Madame, ſi on ne vous traite pas mieux qu'on n'a fait dernièrement, je crains... Je crains...

Vous craignez, Monſieur? ne craignez point, combien?

Je crains que dans quinze jours ou trois ſemaines, le monde ne perde ſon plus bel ornement.

Encore quinze jours ou trois ſemaines, Monſieur!.... Mais que la volonté du ciel ſoit remplie! j'aurai donc tout le temps d'exécuter ce que je me ſuis propoſé; du moins ſi je conſerve quelque force de corps & d'eſprit. Allons: je ne puis, Monſieur, que vous réitérer mes remercîmens, (en ſe tournant ſucceſſivement vers chacun de nous,) de toutes vos bontés pour moi: & ayant des lettres à écrire je n'abuſerai pas davantage de vos momens. Seulement, docteur, je vous prie d'ordonner encore un peu de ces gouttes qui ſervoient, lui dit-elle, à ranimer ſes eſprits lorſqu'elle ſe trouvoit trop abattue; & lui mettant dans ſa main, qui s'y refuſoit, ſes honoraires: — vous ſavez nos conditions, Monſieur. — Vous M. Goddard, aurez-vous la bonté de revenir ce ſoir ou demain matin, à votre commodité.—(¶) Et vous Monſieur Belford, je ſais que vous ſerez bien aiſe de partir pour aller rendre e dernier dev oir à votre ami. Ainſi, je ous ſouhaite un heureux voyage, & j'eſ-

père vous revoir après. (§) Elle paſſa alors dans ſon cabinet d'un air ſerein & content. Les deux médecins étoient ſortis enſemble. Je rejoignis les femmes de la maiſon, & j'appris d'elles que Mde. Lowick devoit lui apporter aujourd'hui vingt guinées de la vente de quelques nouvelles pièces de ſa garderobe. La veuve me dit qu'ayant pris la liberté de lui faire un reproche de cette facilité à ſe défaire de ſes habits, avec autant de déſavantage, & ſans qu'elle parût preſſée d'argent, elle leur avoit fait une réponſe fort courte & fort touchante. " Après ma mort, dit-
„ elle, aucun de mes parens ne feront
„ uſage de mes robes. J'ai d'ailleurs quan-
„ tité de choſes plus précieuſes à laiſſer.
„ A l'égard du beſoin d'argent, ne ſoyez
„ pas ſurpriſes; — mais ſuppoſez que j'en
„ ai beſoin pour acheter une maiſon. „

Une maiſon, Madame, repliqua Mde. Lowick. Vous êtes tout myſtère, Madame, je ne vous comprends pas.

" Je vais donc m'expliquer, reprit-
„ elle. Ce n'eſt point une femme, c'eſt
„ un homme que j'ai choiſi pour l'exé-
„ cuteur de mon teſtament; & croyez-
„ vous que je veuille lui laiſſer aucun
„ ſoin qui regarde ma perſonne? me com-

„ prenez-vous à préſent, Mde. Lowick, „ dit-elle en ſouriant. „

Mde. Lowick ſe mit à pleurer. — Des larmes! n'avez-vous point de honte? lui dit cette adorable fille, en les eſſuyant de ſon propre mouchoir, & l'honorant d'un baiſer! Pourquoi cette obligeante foibleſſe en faveur d'une étrangère, d'une connoiſſance ſi nouvelle? Chère & bonne Mde. Lowick, ne vous alarmez point d'un objet dont je m'entretiens avec complaiſance, mais allez demain trouver vos amies; & rapportez-moi le prix convenu.

Ainſi, Lovelace, il eſt clair que la maiſon qu'elle veut commander eſt ſon cercueil. Voilà du ſang-froid: voilà de la fermeté! quelle tranquillité d'eſprit dans une perſpective auſſi funeſte! voilà ce qui s'appelle de la grandeur d'ame. Toi, moi, avec notre vaine bravoure, & ce faux courage qui n'eſt réel que pour offenſer, ſerions-nous capables d'une ſi noble intrépidité? Pauvre Belton! quelle différence entre cette conduite & la tienne.

Mde. Lowick m'a dit qu'elle lui avoit parlé d'une lettre qu'elle a reçue pendant mon abſence, du docteur Lewen, ſon miniſtre favori, & d'une réponſe qu'elle s'eſt hâtée de lui faire. Mais elle ignore le ſujet de l'une & de l'autre.

La longueur de cette lettre m'oblige de remettre à demain mon départ pour Epſom. Elle te forcera de reconnoître quelle ſera bientôt la concluſion de tes outrages contre la plus divine de toutes les femmes. Mais je veux différer quelque temps à te l'envoyer, de peur que, ſous prétexte de te plaindre de l'erreur où t'a jeté ſa lettre, tu n'en prennes occaſion de renouveler tes importunes viſites.

J'aurois dû vous dire que Miſs Harlowe a pris ſoin de m'expliquer quel eſt cet unique *ſujet de chagrin* pour lequel elle ſe défie de ſes forces. C'eſt le réſultat qu'elle appréhende d'une viſite que le Colonel Morden eſt dans le deſſein de vous rendre. J'ignore d'où lui vient cet avis.

(¶) LETTRE XVIII.

Le Docteur LEWEN à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Vendredi, 18 *Août.*

TRÈS-CHÈRE & toujours reſpectable jeune dame, la confiance que me donnent votre ancienne eſtime & votre opinion avantageuſe de mon jugement & de ma ſincérité, me fait un devoir de vous adreſſer quelques lignes, ſur la malheureuſe ſituation où vous vous trouvez.

Je ne veux point tourner mes regards vers le paſſé, ni conſidérer les démarches où vous avez été ou entraînée ou pouſſée: je dirai ſeulement qu'à cet égard, je penſe que vous êtes la moins blâmable de toutes les jeunes perſonnes qui jamais ſe ſoient vu paſſer du bonheur dans l'infortune; & jamais je n'ai fait difficulté de l'aſſurer dans un lieu où j'eſpérois que ma libre franchiſe ſeroit mieux accueillie qu'elle ne l'a été, à ma grande mortification.

Le principal motif qui me porte à vous écrire aujourd'hui, eſt de vous exhorter

à

à vous rendre une juſtice que vous devez & à vous & à votre ſexe en pourſuivant la vie (car je ſuis perſuadé que ſa vie eſt en votre pouvoir) du plus débauché & du plus abandonné des hommes, tel que doit être celui qui a été capable d'en agir avec la baſſeſſe dont j'apprends que M. Lovelace s'eſt rendu coupable envers vous. Je ſuis fort mal; & forcé de vous écrire de mon lit : mes idées ne ſont pas nettes, & je ſuis incapable de méthode. Je ne chercherai donc point à en mettre dans ma lettre : je me contenterai de vous donner mon avis en terme généraux. — Et le voici : c'eſt que votre religion, votre devoir, la conſidération de votre famille, ce que vous devez à votre honneur, & même à une ſorte de charité envers votre ſexe, vous obligent à une pourſuite publique & judiciaire contre ce méchant homme.

Permettez-moi d'ajouter une autre raiſon : le devoir de prévenir par là les malheurs qui pourroient ſans cela arriver entre votre frère & M. Lovelace, ou entre ce dernier & votre couſin Morden, qui eſt de retour, à ce que j'apprends, & réſolu de vous faire rendre juſtice.

C'eſt-là une conſidération qui doit toucher votre conſcience, (pardonnez, très-

chère jeune dame, mais je crois remplir ici un devoir de mon miniſtère) & qui doit l'emporter dans votre eſprit ſur les répugnances douloureuſes que doit avoir une dame de votre modeſtie pour comparoître dans une cour de juſtice, une accuſation à la main: c'eſt-là, je le conçois, ce qui cauſe vos dégoûts, & fait votre grande difficulté. Mais je ſais auſſi, Madame, que vous avez aſſez de dignité pour donner de la grâce aux rougeurs de la pudeur & jeter un voile décent ſur le nud de la vérité, lorſque la néceſſité, l'honneur & la juſtice l'exigent de vous. Les libertins & les raviſſeurs trouveroient trop d'encouragement à leur ſcélérateſſe, même de la part de celles qui abhorrent le plus leurs infâmes procédés, ſi la modeſtie outragée par leurs attentats n'oſoit jamais s'en plaindre.

En un mot la réparation du déshonneur fait à votre famille réſide à préſent dans vos mains, & cette réparation n'a que deux alternatives, ou d'épouſer l'offenſeur, ou le dénoncer aux loix. Cruelle alternative, je le ſais, pour une ame auſſi délicate que la vôtre!

J'entends dire que le coupable & tous ſes parens vous ſollicitent pour accepter le mariage: & c'eſt ſans doute la ſeule

expiation qu'il ſoit maintenant en ſon pouvoir de vous offrir. Mais on m'aſſure en même temps que vous aviez rejeté toutes leurs ſollicitations & les ſiennes, avec l'indignation & le mépris que méritent ſes infâmes entrepriſes. Et cependant que vous ne refuſiez pas d'étendre juſqu'à lui ce pardon chrétien qu'il a ſi peu lieu d'attendre de vous, ſans lui impoſer d'autre condition, que celle de ceſſer ſes perſécutions.

Mais, Madame, la pourſuite que je vous conſeille ici, ne laiſſera point votre tranquillité préſente & future dépendre de la volonté & de la complaiſance d'un ſi vil perſécuteur. Je dois croire qu'une ame auſſi noble que la vôtre, un caractère établi ſur des principes auſſi ſages & auſſi éclairés, ne le permettra pas, ſi vous pouvez l'empêcher. Et pouvons-nous *proprement pardonner* aucune eſpèce d'injure, tant qu'il n'eſt point en notre *pouvoir de les punir*? Prétendre pardonner un outrage, tandis que nous gémiſſons ſous les peines & le déshonneur qui en ſont la ſuite, c'eſt ce que bien des gens ne regarderont que comme la grâce trop vantée d'un cœur puſillanime, qui tremble d'entreprendre de les venger? Le remède que je propoſe, je le ſais, eſt dur &

fâcheux : mais eſt-il des peines qu'on puiſſe comparer à l'outrage ? Et comment pourra-t-on ſavoir ou croire qu'une injure nous afflige réellement, ſi l'on n'entend pas notre honorable plainte ?

Je ſuis sûr, que Miſs Clariſſe Harlowe, quelque outragée, quelque opprimée qu'elle puiſſe être, n'en demeure pas moins inébranlable dans ſes ſentimens d'honneur & de vertu. Et quoiqu'elle préférât la mort au malheur de mériter qu'on révoquât en doute ſa modeſtie, elle n'en croira pas moins qu'il n'eſt point de vérités immodeſtes, quand il s'agit de parler pour la cauſe de l'innocence & de la chaſteté. Il y a peu, bien peu de différence, ma chère jeune dame, entre étouffer une vérité légitime, & porter un faux témoignage.

C'eſt une terrible circonſtance, je ſuis forcé de l'avouer, pour une jeune perſonne de votre délicateſſe, de ſe voir ſous l'obligation de faire un récit auſſi révoltant dans un tribunal public : mais elle s'expoſeroit à une imputation plus choquante encore, en gardant une tranquille & muette indifférence ſur un auſſi mortel outrage.

La conſcience, l'honneur, la juſtice & la faveur du ciel ſont pour vous : ſi vous

refuſiez d'obéir à ce qu'elles vous impoſent, bien des gens ſeroient tentés de regarder la pudeur & la modeſtie comme de vains noms.

J'ai été, je l'avoue, conſulté ſur ce ſujet. J'ai donné mon avis, & répondu que vous deviez pourſuivre le ſcélérat. Mais ſans donner mes motifs. Je les ai gardés pour moi, en me réſervant de vous les expoſer, ſans que perſone le ſache, afin que votre détermination, ſi elle eſt telle que je la déſire, paroiſſe toute entière de votre choix.

Je n'ajouterai plus qu'un mot; c'eſt que ſi le malheur qui eſt tombé ſur vous, fût arrivé à ma propre fille, je n'en aurois pas été affecté davantage. J'aime ma fille: mais je vous aime & vous honore: parce que vous aimer, c'eſt aimer la vertu, la raiſon, la prudence, & tout ce qu'il y a de bon & d'eſtimable dans la femme....

Comme je crois toutes ces vertus bleſſées dans l'injure que vous avez eſſuyée, vous croirez ſans peine que vos infortunes ont affligé plus qu'il ne peut vous l'exprimer,

Votre ſincère admirateur & humble ſerviteur,

Le Docteur LEWEN.

P. S. J'apprends dans le moment que votre ſœur doit vous propoſer cette pourſuite judiciaire, & qu'elle y eſt autoriſée. J'oſe humblement préſumer, que ce qui vous a empêché de ne pas vous déterminer d'abord à cette démarche, c'eſt que vous ne ſaviez pas ſi elle auroit l'aveu & l'appui de votre famille. — (§)

LETTRE XIX.

Miſs CLARISSE HARLOWE au Docteur LEWEN.

Samedi, 19 *Août.*

Mon reſpectable & cher MONSIEUR,

JE m'étois figuré, juſqu'au moment où j'ai reçu votre chère lettre, qu'il ne me reſtoit plus ni père, ni oncles, ni frère, ni même un ſeul ami de tant de perſonnes de votre ſexe qui m'honoroient autrefois de leur eſtime. Cependant, je vous connois ſi bien, que n'ayant rien à me reprocher du côté de l'intention, je me trouve blâmable, dans le

doute même ou je pouvois être du jugement que vous portiez de moi, de n'avoir pas cherché à m'éclaircir, & ſi les apparences m'avoient fait tort dans votre eſprit, de n'avoir pas tenté de m'y rétablir.

Mais attribuez, Monſieur, cette négligence à différentes cauſes entre leſquelles je dois compter la honte de comparer le rang où j'étois autrefois dans votre eſtime, avec le degré où je dois être à préſent rabaiſſée dans votre opinion, puiſque mes plus proches parens m'abandonnent; & auſſi ma profonde infortune, qui répandant la défiance dans un cœur humilié, m'a fait craindre de recourir à vous, pour y trouver en quelque ſorte tous les chers amis que j'ai perdus. Enſuite la crainte qu'on ne m'accusât peut-être de vouloir former un parti contre ceux que le devoir & l'inclination m'obligent également de reſpecter? ſi longtemps traînée, d'ailleurs, entre la crainte & l'eſpérance; ſi peu maîtreſſe de moi-même dans un temps; ſi remplie dans un autre de l'appréhenſion de cauſer quelque déſaſtre; ne recevant de vous aucun encouragement qui pût me faire eſpérer un peu de faveur; appréhendant avec

raiſon que ma famille ne vous eût engagé au moins au ſilence. (*)

Toutes ces conſidérations... mais que ſervent ces inutiles réflexions ſur le paſſé! J'étois deſtinée à l'infortune..... pour être bientôt heureuſe, c'eſt mon eſpérance. Ainſi me renfermant dans cette eſpérance, j'écarte tout autre préambule, & je vais répondre quelques lignes à votre obligeante lettre, s'il m'eſt poſſible, en vous écrivant, d'arrêter ſitôt ma plume.

Permettez-moi de vous dire que vos raiſons me paroîtroient abſolument convaincantes, dans tout autre cas que celui de la malheureuſe Clariſſe Harlowe. Il eſt certain auſſi que des créatures qui n'ont pas le courage de ſe donner en ſpectacle aux yeux du public, devroient ſe précautionner doublement contre les fautes qui peuvent les jeter dans la néceſſité de s'expoſer à cette confuſion.

(*) La sèche & froide viſite, qu'on a vu (Tome III Lettre XII.) que l'honnête docteur ſe laiſſa perſuader de rendre à Clariſſe, & qu'elle a la généroſité de ne pas rappeler ici, pouvoit bien l'autoriſer à croire qu'il avoit plutôt penché du côté des parens, par principes ſur l'autorité des pères & mères que du ſien.

Mais par rapport à moi, quand on ſuppoſeroit que l'état de ma ſanté ne fût pas un obſtacle invincible, & quand je pourrois prendre ſur moi de me préſenter dans un tribunal ſous le rôle d'accuſateur contre cet homme, ne ſeroit-il pas à craindre que mes parens ne trouvaſſent plus de difficultés qu'ils ne ſe l'imaginent à la punition qu'ils déſirent lui voir infliger, lorſqu'on viendroit à ſavoir que j'ai conſenti à donner un rendez-vous clandeſtin, en conſéquence duquel j'ai été ſurpriſe & trompée; que, pendant pluſieurs ſemaines je n'ai pu me défendre d'habiter ſous le même toît avec mon raviſſeur, que j'ai ſouffert ſa compagnie ſans me plaindre, & ſans même qu'il m'ait donné aucun ſujet de plainte? Il y auroit peu de faveur à ſe promettre dans une cour de juſtice, pour mille accuſations qui ſeroient peut-être du plus grand poids devant une aſſemblée particulière de gens raiſonnables & ſenſés; telles ſurtout que les infâmes méthodes qui ont été employées pour ma ruine. Outre la confuſion mortelle de devenir le jouet du public & de ſes railleries amères; chaque bouche ne ſeroit-elle pas prête à répondre que je ne devois pas me livrer au pouvoir d'un homme ſi

dangereux ; & que je ne me plains de rien que je n'aie bien mérité ?

Mais en ſuppoſant le ſuccès des pourſuites & la ſentence même de mort prononcée contre lui, peut-on s'imaginer que la famille du coupable n'eût pas aſſez de crédit pour le dérober au ſupplice, ſurtout lorſqu'il eſt queſtion d'un crime qui paſſe pour léger aux yeux des hommes, quoiqu'il ſoit le plus grand & le moins digne de pardon qu'on puiſſe commettre contre une créature qui met ſon honneur au-deſſus de ſa vie ? Et moi ne me couvrirois-je pas de honte, en pourſuivant avec des vues ſanguinaires un homme qui s'eſt hâté de m'offrir toutes les réparations qui dépendent de lui ? — Et s'il obtenoit ſa grâce, n'auroit-il pas la même liberté de faire autant de mal que jamais ?

J'oſe dire, Monſieur, que telle eſt l'audace de l'homme à qui mon malheureux ſort m'a livrée ; telle eſt ſa haine contre tous mes proches, (qui paroîtroit alors juſtifiée par leur ancienne & publique averſion pour lui, & par les efforts qu'ils auroient faits pour lui ôter la vie,) qu'il ne ſeroit pas fâché d'être confronté dans cette occaſion à la barre de la cour, avec mon père, avec mes oncles, avec mes frères, avec moi ; & s'il étoit ab-

ſous ou pardonné, les reſſentimens mutuels n'en deviendroient-ils pas plus violens? Alors mon frère & M. Morden ſeroient-ils plus à couvert?

Que ces conſidérations aggravent ma faute! Dans l'origine, mes motifs n'ont point été blâmables. Mais j'avois oublié cette excellente maxime, que je n'ignorois cependant pas : " qu'il ne faut pas „ commettre un mal dans l'eſpérance d'un „ bien qui en peut réſulter. „

(¶) Pleinement convaincu de la pureté de mon cœur & de la fermeté de mes principes, (car pourquoi ne pourrois-je pas, lorſqu'on me ſomme de parler, me rendre le témoignage que me rend ma conſcience, & cela ſans craindre l'imputation d'un criminel orgueil, puiſque je ne fais que remplir un devoir, & que je ſerois entièrement inexcuſable, ſi je ne pouvois pas dire avec vérité ce que je dis ici.) (§) Il m'a offert le mariage. Il fait éclater un repentir que j'ai de fortes raiſons de croire ſincère; quoique les motifs de la religion n'y aient peut-être aucune part. Pleins de la même conviction, ſes illuſtres parens, plus compatiſſans pour moi que les miens, & déterminés par ſes aveux, qui ne manquent pas de généroſité, ſe ſont réunis pour

me preſſer de lui pardonner & de recevoir ſa main. Quoique je ne puiſſe me rendre à la ſeconde de ces deux demandes, ne m'avez-vous pas appris, Monſieur, par les meilleures règles, & par le plus divin des exemples, à pardonner les injures ?

Celle que j'ai reçue eſt aſſurément des plus cruelles, & les circonſtances qui l'ont accompagnée, ſont d'une noirceur & d'une inhumanité rares. Cependant, grâces au ciel! elle n'a point infecté mon ame; elle n'a point corrompu mes mœurs, ni mes principes, (quoique je n'en doive aucun remercîment au méchant homme.) il ne m'en eſt point reſté d'habitudes vicieuſes. Ma volonté s'eſt conſervée ſans tache. Le mal, (en ne conſidérant que moi, & abſtraction faite de mes parens,) eſt purement perſonnel. Je n'ai ni crédulité, ni foibleſſe, ni défaut de vigilance à me reprocher. J'ai triomphé, avec le ſecours du ciel, des ruſes les plus profondes & les plus infernales. Je ſuis échappé à mon ennemi; j'ai renoncé à lui, j'ai eu la force de mépriſer l'homme que j'aurois été jadis capable d'aimer. La charité n'achevera-t-elle pas mon triomphe? n'aurai-je pas la ſatisfaction d'en jouir? Où ſeroit-il ce triomphe, ſi le coupable

coupable méritoit mon pardon ? Le pauvre malheureux ! Il a fait une perte en me perdant ; j'ai l'orgueil de le croire, parce que je crois connoître mon propre cœur. Et moi, en le perdant, je n'ai rien à regretter.

Mais j'ai de plus, Monſieur, un argument qui me paroît ſuffire ſeul pour répondre à tous ceux de votre amicale & obligeante lettre. Je ſais, mon reſpectable ami, mon guide & mon directeur dans des temps plus heureux, je ſais que vous approuverez les efforts par leſquels je travaille à m'établir dans cette charitable diſpoſition, lorſque je vous aurai déclaré que je me crois fort proche de ce grand & redoutable moment, où le reſſentiment de toutes les injures qui n'intéreſſent point l'ame immortelle, doit être abſorbé dans de plus hautes & plus importantes conſidérations. Voilà ce que j'avois à dire pour moi-même.

A l'égard de mes parens & de mes amis, dont je dois ſouhaiter auſſi la ſatisfaction, Miſs Howe prend ſoin de recueillir toutes les lettres & tous les matériaux qui peuvent ſervir à mettre mon hiſtoire dans ſon véritable jour. Je compte le vertueux Docteur Lewen au premier rang de ces amis dont la ſatisfaction m'eſt

nier jour, comme je continue de vous honorer & de vous reſpecter ! Accordez-moi vos prières, la *continuation* de vos prières : car je ne doute point que vous ne m'y ayez toujours donné une part. Et c'eſt à elles, peut-être, auſſi-bien qu'aux pieux préceptes que vous m'avez inſpirés dès ma plus tendre jeuneſſe, que je dois en partie l'avantage & la force d'avoir ſoutenu l'aſſaut que j'ai eu à combattre ; quoique tout ce que vous avez demandé pour moi, ne m'ait pas été accordé par cette divine ſageſſe qui connoît ce qui convient mieux à ſes foibles créatures.

Mes prières pour vous au ciel lui demandent qu'il lui plaiſe de vous rendre à votre cher troupeau, & après une ſuite d'autant d'années qu'il le jugera néceſſaire pour le bien de vos ouailles, & pour votre propre avantage, qu'il daigne nous réunir dans les régions heureuſes où vous m'avez enſeigné à aſpirer autant par votre exemple que par vos préceptes. (S)

CLARISSE HARLOWE.

LETTRE XX.

Miſs ARABELLE HARLOWE à Miſs CLARISSE.

En réponſe à celle de Clariſſe à ſon oncle Antonin, du 13 Août. (*)

MA SŒUR CLARY,

Vos dernières lettres à mes oncles ſont aſſez connoître que nous avons tous encouru votre diſgrace, en vous écrivant à cœur ouvert. Nous n'y ſavons point de remède, ma ſœur Clary. Vous dédaigneriez auſſi, je le vois, de renouveler une ſeconde fois vos inſtances pour obtenir la bénédiction paternelle, qui paroiſſoit d'abord ſi néceſſaire à votre repos. Vous jugez ſans doute que vous avez rempli votre devoir, en la demandant une fois, & je ſuppoſe que demeurant tranquille & ſatisfaite de cette première démarche, vous laiſſez à vos parens offenſés le repentir de ne s'être pas acquittés de leur

(*) Voyez Lettre LXII, Tome XI.

devoir, en vous l'accordant au premier mot, & de n'avoir pas fait des informations ſur votre compte, comme vous paroiſſez croire qu'ils le doivent. Bel encouragement, en effet, pour courir après une fugitive qui a vécu avec ſon amant auſſi long-temps qu'il a voulu vivre avec elle! Vous regrettez auſſi; (du fond du cœur, ſuivant votre modeſte expreſſion,) de m'avoir écrit. Il n'y a donc, je le vois, aucune apparence que vous recommenciez à nous ſolliciter ſur le même point.

Hé bien, ma ſœur Clary, puiſque telle eſt votre diſpoſition, permettez que ce ſoit moi qui m'adreſſe *humblement* à vous, pour vous faire deux ou trois propoſitions, auxquelles vous voudrez bien nous faire la grâce de répondre.

Il nous eſt revenu de divers endroits que vous avez été traitée avec tant de baſſeſſe par l'infâme avec qui vous avez jugé à propos de prendre la fuite, que, ſi ſon crime étoit prouvé, ſa tête en répondroit. Nous avons cru pouvoir tirer la même concluſion de quelques endroits de vos lettres.

Si les beaux ſentimens qu'elles contiennent, ne ſont pas de vaines phraſes & une pure affectation, & s'il y a quel-

que vérité dans les récits de Mde. Howe & de Mde. Norton, il dépend encore de vous, Clary, de juſtifier votre caractère à nos yeux comme à ceux du public; du moins dans tout ce qui ne regarde pas votre ſcandaleuſe fuite. Le bras de la loi peut atteindre l'infâme, & ſi nous le conduiſions à l'échafaud, quelle juſte vengeance pour notre famille outragée, & pour tant d'innocentes & ſimples créatures qu'il a trompées comme vous! Quel moyen sûr d'en ſauver quantité d'autres de leur ruine!

Prenez donc la peine de m'apprendre ſi vous êtes diſpoſée à comparoître, pour vous faire cette juſtice à vous-même & à nous & au ſexe entier. Si vous ne l'êtes pas, Clary, nous ſaurons ce que nous devons penſer de vous: car, & vous & nous, il eſt impoſſible que nous reſſentions de plus cruels effets du ſcandale de votre chûte. Mais ſi vous entrez dans le plan que je vous propoſe, deux célèbres juriſconſultes, MM. Ackland & Derham, ſe rendront auprès de vous pour prendre les éclairciſſemens néceſſaires, & recevoir de vous les faits de votre hiſtoire, pour commencer de juſtes pourſuites, s'il y a de quoi fonder le ſuccès que tout le monde nous garantit.

S'il faut s'en rapporter à quelques avis de Mde. Howe, il y a peu d'apparence que vous approuviez cette ouverture. Elle nous fait entendre qu'elle vous l'a déjà fait propoſer par ſon éveillée fille, mais inutilement. D'ailleurs on doute qu'actuellement même vous vous conduiſiez avec aſſez de prudence ſur d'autres points, pour être en droit de vous expoſer au flambeau de la juſtice. Si ce ſoupçon eſt juſte, que le ciel ait pitié de vous !

Un mot encore ſur ma propoſition. Le docteur Lewen, votre admirateur, décide nettement que vous devez pourſuivre votre infâme.

Mais ſi vous n'êtes pas de cet avis, j'ai un autre parti à vous propoſer, & cela au nom de toute la famille : c'eſt de ſonger à partir pour la Penſylvanie, & d'y réſider pendant quelques années, juſqu'à ce que votre aventure ſoit oubliée. Alors, ſi la juſtice du ciel vous épargne, ainſi que vos malheureux parens, & qu'ils puiſſent être sûrs que vous menez une vie pénitente & régulière, du moins juſqu'à ce que vous ayez atteint vos vingt & un ans, on pourra alors vous accorder votre terre, ou vous en faire toucher le revenu, à votre choix. C'eſt le temps

que mon père fixe, parce qu'ainſi le veut la coutume, & parce qu'il juge que votre grand-père l'auroit fixé de même; & parce que votre belle conduite, permettez-moi de l'ajouter, a pleinement prouvé que dix-huit ans n'ont pas été pour vous l'âge de diſcrétion. Le pauvre vieillard, (il commençoit à radoter! quoique ce fût un fort bon homme,) s'y eſt malheureuſement trompé. Mais je ne veux pas être trop ſévère.

M. Hartley, qui a ſa ſœur en Penſylvanie, nous promet de l'engager à vous prendre chez elle en penſion, & dit que c'eſt une veuve ſage & raiſonnable, qui a l'eſprit fort cultivé. Si vous aviez une fois paſſé la mer, vos parens ſeroient délivrés d'une multitude de ſoins & de craintes, ſans parler de la honte du ſcandale. C'eſt à mon avis ce que vous devriez déſirer ſur toutes choſes. Monſieur Hartley offre de vous procurer, dans le paſſage, toutes les commodités qui conviennent à votre rang & à votre fortune. Il eſt intéreſſé dans un navire qui doit mettre à la voile dans un mois. Vous ſeriez libre de prendre avec vous votre confidente Hannah, ou qui vous voudriez de vos nouvelles connoiſſances. On

ſuppoſe que ce ſera une perſonne de votre ſexe.

Voilà ce que j'avois à vous communiquer. Si vous m'accordez une réponſe, que le porteur de ma lettre ira prendre mercredi au matin, vous me ferez vraiment une grâce extrême.

ARAB. HARLOWE.

LETTRE XXI.

Miſs CLARISSE à ſa ſœur.

Mardi, 22 Août.

AVEC quelque dureté, mon inſenſible ſœur, qu'il vous plaiſe de m'écrire, comptez que la moindre de vos attentions excitera toujours ma reconnoiſſance. Mais quelque jugement que vous portiez de moi, je ne puis voir MM. Ackland & Derham dans les vues que vous me propoſez. Que le ciel, comme vous dites, ait pitié de moi! car je n'en attends plus de perſonne. Il faut que l'on me regarde comme une malheureuſe qui a bu toute honte. Sans quoi, l'on ne penſeroit pas

à m'envoyer deux hommes pour une commiſſion de cette nature. Si ma mère avoit demandé de moi, ou ſi la modeſtie vous avoit permis à vous-même, de me demander les détails de ma triſte hiſtoire, ou ſi Mde. Norton avoit été chargée de venir les recevoir de ma bouche; il me ſemble que la bienſéance auroit été ménagée. Il me ſemble auſſi qu'il auroit été plus digne du caractère de tout le monde, d'exiger de moi ces informations avant que de me condamner avec tant de rigueur.

Je ſais que votre opinion eſt celle du docteur Lewen. Il a pris la peine de m'en inſtruire par une lettre fort obligeante. Je lui ai fait réponſe, & je me flatte qu'il eſt ſatisfait de mes raiſons. Je pourrois ſouhaiter qu'on jugeât à propos de lui demander à les voir. (*)

A l'égard de votre ſeconde propoſition, qui regarde mon paſſage en Penſylvanie, ſi dans l'eſpace d'un mois il n'arrive rien qui puiſſe délivrer entièrement mes pa-

(*) On ne le demanda pas; & la mort du docteur, qui arriva bientôt après, ayant empêché que la lettre ne fût communiquée à ſa famille, les bons effets qu'elle auroit pu produire alors furent trop tardifs.

rens & ma famille de cette multitude de ſoins, de craintes & de ſcandales dont vous parlez, & ſi je ſuis alors en état de me faire tranſporter à bord d'un vaiſſeau, j'obéirai volontiers aux ordres de mon père & de ma mère, quand je ſerois sûre de mourir dans le paſſage; &, (ſi vous me pardonnez de le dire; car je ne le dis pas par répreſſailles de dureté,) au lieu de ma bonne & obligeante, mais réellement innocente Hannah, vous ſerez libre de mettre auprès de moi votre Betty Barnes, qui vous répondra de toute ma conduite, & j'aurai ſoin qu'elle trouve ſon avantage à m'accompagner.

Je ſuis également ſurpriſe & affligée des nouveaux ſoupçons que mon oncle Antonin & vous me laiſſez entrevoir ſur ma conduite. Sur quoi ſeroient-ils fondés?

Je ne vous dirai point, Miſs Harlowe, combien je ſuis pénétrée de votre rigueur, ni ce que vous me faites ſouffrir par cette cruelle légèreté de ſtyle, parce qu'on prendroit encore ce que je pourroit dire pour de vaines phraſes & de l'affectation, & parce que je ſais qu'on a l'intention, (peut-être dans de bonnes vues,) de me mortifier. Tout ce que j'ajouterai, c'eſt qu'on y réuſſit parfaite-

ment, ſi telle eſt l'intention. Néanmoins, me dépouillant autant qu'il m'eſt poſſible de tout reſſentiment, je prierai le ciel de vous donner pour votre propre avantage, un cœur plus tendre que vous ne paroiſſez l'avoir à préſent; un cœur tendre, j'en ſuis convaincue, eſt un plus grand bien pour celui qui le poſsède, que pour ceux mêmes qui en reſſentent les effets. C'eſt dans ces ſentimens, ma chère Bella, que je me dis, votre affectionnée ſœur,

CL. HARLOWE.

(¶) LETTRE XXII.

Mde. NORTON à Miſs CLARISSE HARLOWE.

En réponſe à la ſienne du jeudi 17 Août. (*)

Mardi, 22 Août.

MA très-chère jeune dame, je vous renvoie vos lettres par l'occaſion qui vous

(*) Voyez Lettre LXIV, Tome XI.

porte

porte la mienne. Il m'eſt impoſſible de vous exprimer à quel point j'en ai été affectée, ainſi que de votre dernière du 17. Oui, ma chère Clariſſe, oh oui, vous êtes traitée bien durement, oh bien durement! Et ſi vous alliez nous être enlevée, quel tréſor de douleur & de punition n'amaſſent-ils pas contr'eux-mêmes dans les cruelles réflexions qu'ils feront ſur la témérité de leurs reproches, & leur impitoyable refus de pardonner!

Mais, je vois à quoi il faut attribuer la lettre de votre oncle Antonin, & une autre encore qui vous affectera bien davantage: Dieu veuille vous aſſiſter, ma chère enfant, lorſqu'elle vous parviendra. Elle eſt écrite par votre ſœur, & renferme des propoſitions qu'on vous fait. (*)

Je ſais qu'on doit vous l'avoir envoyée de hier; & je vous en préviens, afin que vous puiſſiez fortifier votre cœur contre ce qu'elle contient.

Les motifs qui les font tous incliner à cette ſévérité, s'ils étoient bien fondés, ſuffiroient pour autoriſer les plus grandes rigueurs; & comme ils les croient juſtes, eux & vous, vous êtes également à plaindre.

(*) Voyez Lettre XX, de ce volume.

Tout cela vient des informations de ce trop officieux M. Brand, qui leur a appris, ſur le rapport ſans doute de quelque ennemi que vous avez dans votre voiſinage, que vous recevez des viſites, ſouverainement répréhenſibles, d'un homme de principes & de mœurs fort libres, & l'intime ami de M. Lovelace. On dit qu'il eſt ſouvent en tête-à-tête avec vous, & ſouvent deux ou trois fois le jour.

Betty ſe donne de grandes libertés, & tient beaucoup de propos à cette occaſion; & tous vos parens ne ſont que trop diſpoſés à croire que les choſes ne ſont pas comme elles devroient être. Cela me fait ſouhaiter que vous puiſſiez rompre abſolument toute liaiſon avec cet homme, quelque honorables que puiſſent être ſes vues. Betty m'avoit auparavant lâché quelques mots là-deſſus; mais ſi enveloppés, que je ne pus jamais les comprendre, & voilà ce qui m'a fait vous en parler en termes ſi vagues dans ma dernière.

Votre couſin Morden a paſſé quelque temps avec eux. Il eſt vivement affecté de vos infortunes; & comme ils ne veulent pas croire que M. Lovelace conſente à vous épouſer, il eſt déterminé à ſe rendre au château du lord M..., afin de ſavoir de la bouche même de M. Lovelace, ſi

ſon intention eſt de vous rendre juſtice ou non.

Chacun l'a fort careſſé à ſon arrivée : mais on m'a dit qu'il y avoit actuellement quelque froid entr'eux & lui.

J'avois toujours eſpéré que je pourrois parvenir à voir cette lettre de M. Brand, (quelle rage a cet homme de ſe mêler des affaires d'autrui !) mais il paroît qu'on l'a donnée hier à lire à M. Morden, & qu'il l'a emportée avec lui.

Dieu veuille être votre appui, ma chère Miſs ! mais en vérité je ſuis bien inquiète, bien troublée en ſongeant quelle pourra être l'iſſue de tout cela.

Je ſuis, ma bien-aimée jeune dame,

Votre affectionnée & fidelle,

JUDITH NORTON. (S)

(¶) LETTRE XXIII.

Mde. NORTON à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Mardi, 22 Août.

AU moment où je venois de cacheter l'incluſe, j'ai reçu l'honneur d'une viſite particulière de votre tante Hervey, qui a été fort bas, & qui a gardé ſa chambre pluſieurs ſemaines : c'étoit ſa première ſortie.

Elle avoit grande envie de me voir, m'a-t-elle dit, & de pleurer avec moi ſur l'affreuſe deſtinée de ſa chère nièce.

Je vais vous rendre un compte fidelle de notre entretien, & j'eſpère que ce récit pourra ſervir après tout, à vous donner quelque eſpérance & quelque conſolation.

Elle a beaucoup plaint votre bonne mère, qu'elle m'a aſſuré être obligée de jouer un rôle tout-à-fait contraire à ſon inclination, comme elle y a été forcée elle-même, à ce qu'elle avoue, la plupart du temps.

Elle a dit qu'on a bien eu de la peine à

empêcher la pauvre Dame de répondre à votre lettre, qui avoit *déchiré* (c'eſt l'expreſſion de votre tante) le cœur de tout le monde ; & qu'elle avoit lieu de croire que votre mère n'avoit point conſenti que vos deux oncles vous écriviſſent, ni approuvé le contenu de leurs lettres.

Elle eſt sûre qu'ils vous aiment tous tendrement ; mais ils ſe ſont avancés ſi loin, qu'ils ne ſavent plus comment reculer.

Qu'il y auroit déjà de temps que tout ſeroit calme & heureuſement terminé, ſans l'*abominable ligue* dans laquelle votre frère les avoit tous fait entrer, refuſant de partir pour l'Ecoſſe avant qu'il l'eût vue renouvelée, & qu'ils lui euſſent tous ſolemnellement promis qu'on ne feroit en ſon abſence aucune démarche pour la réconciliation que de ſon conſentement ; & que les reſſentimens de votre ſœur les entretenoient dans cet eſprit.

Que perſonne ne pouvoit ſavoir ce qu'ils ſouffroient dans leur ame pour leur inflexible conduite avec vous, depuis que vous aviez commencé à leur écrire d'un ſtyle ſi touchant & ſi humble.

Que cependant ils n'étoient pas portés à croire que vous fuſſiez auſſi mal, ni auſſi ſincèrement repentante, que vous

le diſiez, & encore moins que M. Lovelace fût ſérieux dans ſes offres de mariage.

Elle eſt sûre néanmoins, dit-elle, que tout ſera bientôt concilié; ſurtout par l'arrivée de M. Morden qui eſt plein de chaleur pour vos intérêts.

Elle prioit le ciel que vous vouluſſiez accepter M. Lovelace, tout méchant qu'il a été, ſi ſes offres ſont ſérieuſes aujourd'hui.

Ç'avoit toujours été, dit-elle, un ſujet d'étonnement pour elle, que le vain & ſot orgueil de ſon neveu James, qui vouloit concentrer toute la famille dans ſa ſeule perſonne, pût les porter tous à refuſer une alliance avec une maiſon telle que celle de M. Lovelace.

Elle ne pouvoit diſconvenir que votre évaſion avec lui avoit été la démarche la plus malheureuſe qu'on pût haſarder, pour votre honneur & vos intérêts: qu'il étoit vrai que vous auriez eu une épreuve ſévère à ſubir dans l'aſſemblée du jour ſuivant: mais qu'elle eût été probablement la dernière & que le talent merveilleux que vous avez pour émouvoir & pour perſuader, n'auroit pas manqué de ranger de votre parti quelques amis — voulant déſigner votre mère, votre oncle

Harlowe, votre oncle Hervey, & elle-même.

Mais moi, afin que vous ne vous affligiez pas trop, dans l'état de foibleſſe où vous êtes, du regret de ne vous être pas confiée à l'événement de cette aſſemblée, je vous obſerverai, qu'il ne paroît que trop évident, d'après l'opinion même de votre tante, qu'on n'étoit pas ſi bien décidé à éviter toute voie de contrainte & de violence, puiſque de ſon aveu, votre liberté avoit dépendu du parti que vous auriez pu faire parmi eux, par votre éloquence perſuaſive, & vos plaintes reſpectueuſes.

Elle a avoué, que quelques-uns de vos parens craignoient autant de ſe trouver avec vous, que vous pouviez craindre de vous trouver avec eux. — Mais pourquoi cette crainte, ſi leur deſſein étoit, en dernier lieu, de vous laiſſer à votre liberté ?

Votre tante m'a dit que Mde. Williams (*) avoit été la trouver & lui avoit demandé ſi elle penſoit qu'on prît en mauvaiſe part, qu'elle demandât la permiſſion de ſe rendre auprès de ſa chère

(*) L'ancienne femme de charge du château d'Harlowe.

jeune maîtreſſe & de l'aſſiſter dans ſon infortune. Votre tante l'a renvoyée à votre mère, & elle n'en avoit plus entendu parler depuis.

Sa fille, Miſs Dolly, dit-elle, l'avoit fort preſſée à pluſieurs repriſes de lui accorder la même grâce; elle lui avoit encore renouvelé ſa prière avec les plus grandes inſtances lorſqu'elle reçut votre première lettre.

Votre tante dit, qu'étant alors très-malade, elle en écrivit à votre mère & lui dit qu'elle eſpéroit qu'on ne le trouveroit pas mauvais, ſi elle permettoit à Miſs Dolly d'aller vous joindre : mais que votre ſœur lui avoit répondu, comme au nom de votre mère, qu'à préſent que vous paroiſſiez céder, & ſentir vos fautes, il falloit vous laiſſer entièrement à leur prudence.

Mais Dolly, dit-elle, dépériſſoit de chagrin depuis qu'elle avoit connu la baſſeſſe de M. Lovelace qui lui avoit fait une double peine; d'abord de vos ſouffrances, enſuite parce qu'elle étoit une des perſonnes qui s'étoient réjouies de votre fuite, & qui avoient pris votre parti ſur cette démarche : elle avoit encore la diſgrace & la malveillance de la famille à cette occaſion, ſurtout de la part de

votre frère & de votre ſœur ; enſorte qu'elle alloit bien rarement au château d'Harlowe.

Faites le meilleur uſage que vous pourrez de ces avis, ma très-chère jeune dame, pour votre conſolation.

Je finis en vous diſant que je fais les plus ardentes prières pour votre rétabliſſement & votre réconciliation,

Votre fidelle

JUDITH NORTON. (§)

(¶) LETTRE XXIV.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Mde. NORTON.

Jeudi, 24 Août.

LE récit de votre converſation avec ma tante Hervey m'auroit fait grand plaiſir, s'il fût arrivé il y a quelque temps ; il auroit trouvé alors en moi un eſprit plus ingénieux qu'il ne l'eſt à préſent à tirer des conſolations de l'eſpoir d'un changement heureux qui pourroit récompenſer un jour ma ſoumiſſion & ma patience.

Je n'ai jamais douté de la bonne volonté de ma tante pour moi. Jamais je n'ai douté de ſon affection. Mais nous étonnerons-nous que les princes & les rois trouvent ſi peu d'obſtacles qui arrêtent leurs paſſions les plus violentes, lorſqu'on voit dans une famille une tante, & même une mère qui préfèrent, contre leur propre inclination, d'abandonner l'enfant autrefois chéri d'elles, plutôt que de s'oppoſer à un ambitieux jeune homme, armé de l'autorité d'un père, qui quand il a une fois pris un parti, ne veut plus écouter ni plainte ni remontrance.

Ne me blâmerez-vous point, ſi je dis que le bon ſens & l'indulgence des parens doivent être un peu bleſſés dans le traitement que j'ai ſubi; & ſi je me permets de dire, qu'on a exercé envers moi une bien grande rigueur.... Et cependant je ſuis autoriſé à l'appeler *rigueur* par le jugement de deux excellentes ſœurs, ma mère & ma tante, qui reconnoiſſent, comme vous me le dites de ma tante, qu'elles ont été forcées de ſe joindre contre moi, en violentant leur propre inclination; & cela dans un point qui peut paroître intéreſſer mon bonheur éternel.

Mais il ne faut pas que je continue ſur ce ton. Car cette inclination que ma mère a abandonnée, ne pouvoit-elle pas être l'effet d'une trop aveugle indulgence, que je ne mérite pas ? & cependant je ſuis d'un caractère ſi entêté & ſi pétulant, qu'il faut abſolument que je m'arrache moi-même à ce ſujet.

Tout ce que j'ajouterai encore cette fois, c'eſt que, ſi les bontés dont on a intention de me gratifier, tardoient encore une ſeule ſemaine, elles pourroient bien arriver trop tard. — Trop tard, c'eſt-à-dire, pour m'apporter la conſolation que j'aurois ſouhaité en retirer. Car quelle vaine préparation ai-je donc faite, ſi elle n'a pu encore me mettre au-deſſus.... au-deſſus de quoi ? Pauvre créature qui ſe trompe elle-même; malheureuſe dupe de ſon propre cœur ! qui ne ſe trouve au-deſſus de rien; & qui n'a pas même la force de dompter ſa coupable impatience ! Mais enfin pour finir ſérieuſement ſur un ſujet auquel je n'oſe me livrer, ſi vous en trouvez l'occaſion, que ma tante Hervey, ma chère couſine Miſs Dolly, & l'honnête Mde. Williams ſachent combien je ſuis reconnoiſſante de leur tendre intérêt & de leurs obligeantes intentions; & pour juſtifier le mieux poſſible

leur bonne opinion, puiſque je ſais que la faveur qu'ils m'accordent eſt fondée ſur la perſuaſion où elles ſont que j'ai aimé la vertu, dites-leur que j'ai *continué* de l'aimer juſqu'à ma dernière heure, comme j'eſpère qu'on pourra le dire; & aſſurez-les que jamais je ne m'en ſuis écartée volontairement, quelque malheureuſe que je ſois devenue par une ſeule démarche coupable ; laquelle néanmoins n'a jamais eu pour cauſe des motifs bas ou corrompus.

Je ſuis très-fâchée que mon couſin Morden ait pris la réſolution de voir M. Lovelace.

Les alarmes que je conçois de cette nouvelle, ôtent bien du plaiſir que je ſens en apprenant qu'il m'aime toujours.

La lettre que ma ſœur m'a écrite eſt une lettre bien affligeante. Des duretés ſi inutiles, un ton de raillerie ſi cruel! mais quant à cette partie de ſa lettre, je dois plutôt avoir pitié d'elle que de m'en affecter auſſi vivement.

Je ne ſaurois dire ce que j'ai fait à M. Brand. — Je prie Dieu de lui pardonner à lui & aux perſonnes qui l'ont inſtruit, quelles qu'elles ſoient. Mais ſi ce ſcandale ne provient que des viſites de M. Belford, quelques jours de plus ſerviront

viront de réponſe & de juſtification. En attendant, le paquet que j'ai envoyé à Miſs Howe & que je vous ferai paſſer, vous ſatisfera, j'eſpère, ma chère Mde. Norton, ſur les raiſons que j'ai de ſouffrir les viſites de M. Belford.

La lettre offenſante de ma ſœur, & l'inflexibilité de mes plus chers parens... mais comme les ſujets les plus éloignés ramènent toujours à l'objet qui tient le plus au cœur! — de même que toutes les humeurs vicieuſes du corps ſe ramaſſent autour d'un membre fracturé, ou de la partie malade.

Il faut que je finiſſe: en demandant vos prières, " pour que le ciel m'accorde " la patience & la réſignation; & en vous " aſſurant que je ſuis & que je ne ceſſerai " d'être juſqu'à mon dernier ſoupir, votre " reconnoiſſante & affectionnée, "

CL. HARLOWE. (S)

(¶) LETTRE XXV.

Miſs HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

En réponſe à la ſienne du Vendredi 11 Août. (*)

Iarmouth isle de Wight, 23 *Août.*

MA très-chère amie, j'ai lu les lettres originales & les copies que vous m'avez fait l'amitié de me communiquer; & je vous les renvoie par un exprès. Je ſuis extrêmement affligée du mauvais état de votre ſanté. Mais j'approuve toutes vos précautions & vos meſures dans le choix de M. Belford, pour une fonction, que j'eſpère que ni lui ni perſonne ne ſeront dans le cas de remplir d'ici à bien, bien des années.

J'admire & tout le monde admire cette grandeur d'ame qui vous remplit d'un mépris ſi décidé & ſi conſtant pour le miſérable qui mérite ſi bien d'être mé-

(*) Voyez Lettre LX, Tome XI.

priſé & déteſté; au milieu de ſollicitations & d'inſtances auxquelles nulle autre femme ne ſeroit capable de réſiſter, & dans l'affreux abandon où vous êtes réduite.

Quel doit donc être le contenu de ces lettres de vos proches, que vous ne voulez pas me communiquer! Honte ſur eux! oh comme l'indignation ſoulève mon cœur! mais je n'oſe en dire plus. — Quoique vous-même vous commenciez à penſer qu'ils vous ont traitée bien durement.

Tout le monde ici eſt épris de M. Hickman, & l'horreur qu'on a conçue du caractère de ce déteſtable Lovelace, ſert encore à le faire aimer davantage. On m'a mortellement fatiguée, importunée pour nommer un jour. Cela l'a enhardi: il s'eſt donné des airs; & ſi je ne l'avois contenu, il alloit ſe comporter avec la même inſouciance & la même inſolence, que s'il eût été sûr de moi. Je me ſuis vue forcée de le mortifier juſqu'à quatre fois, depuis que nous ſommes ici.

Je lui ai fait tout récemment ſubir une dure pénitence pour certaines négligences que je ne devois pas lui paſſer. Son intention, a-t-il dit,.... mais c'étoit là une pauvre excuſe, lui répliquai-je:

car s'il y avoit eu de l'intention, il n'auroit jamais reparu en ma préſence. Mais c'étoit une preuve de ſon défaut d'attention & de réflexion; & cela eſt inexcuſable dans un homme qui n'en eſt encore qu'à ſon état d'épreuve.

Il eſpéroit, a-t-il dit, avoir paſſé le temps du noviciat.

Et c'eſt pour cela, Monſieur, que vous vous permettez plus de négligence! c'eſt ajouter à la négligence l'ingratitude, & me faire voir que ce que vous traitez d'accidentel, ce qui auroit encore beſoin d'excuſe, a de l'intention ce qui n'en admet aucune.

Je n'ai pas voulu le voir de deux jours, & il s'eſt montré ſi humble, ſi repentant, que j'ai manqué de m'oublier moi-même, pour le dédommager enſuite: car comme vous l'avez dit une fois, un reſſentiment pouſſé trop loin, finit ſouvent par une réparation trop humble.

Je brûle du déſir de me rapprocher de vous; mais il ne paroît pas que ce ſoit encore de ſitôt: je vous prie, ma chère, donnez-moi de vos nouvelles le plus ſouvent que vous pourrez.

Puiſſe le ciel augmenter vos conſolations & rétablir votre ſanté. C'eſt l'objet

prières de votre fidelle & affectionnée

ANNE HOWE.

P. S. Excuſez-moi de ne vous avoir pas écrit plutôt. J'en ai été empêchée par un petit voyage ſur la côte, auquel j'ai été obligée de me prêter. (§)

(¶) LETTRE XXVI.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Vendredi, 25 Août.

VOUS êtes bien obligeante, ma chère Miſs Howe, de me rendre compte des cauſes de votre ſilence. Je n'en ai point eu d'inquiétude, ne doutant pas qu'au milieu de tant de chers parens qui vous fêtoient, le temps d'écrire ne vous fût enlevé par quelque promenade agréable, telle que celle dont vous me parlez.

J'eſpérois bien que vous aviez renoncé pour cette fois à ces airs & ces trop grandes vivacités, que j'avois pris la liberté de vous reprocher autant de fois

que vous m'en aviez donné ſujet, c'eſt-à-dire, fort ſouvent.

J'ai toujours été fort ſérieuſe avec vous ſur ce point; & tant qu'il s'agit de décider votre bonheur futur & celui d'un honnête homme, je dois y revenir, lorſque vous vous oubliez vous-même, quand même je n'aurois pas plus d'un jour à vivre; & en vérité, je ſuis fort mal.

Je ſuis bien sûre que votre intention, en permettant à M. Hickman de vous accompagner dans votre petite isle, n'a pas été de le montrer ſous l'apparence d'un homme idiot & foible, à ceux de vos proches qui ne le connoiſſoient pas encore. Cependant croyez-vous poſſible pour eux, quelque réſolus, quelque préparés qu'ils puſſent être à le goûter, de s'empêcher de rire de lui, lorſqu'ils le voient ſouffrir patiemment vos biſarres pénitences? Il ne faut pas plus chercher à rendre un homme modeſte petit à ſes propres yeux, qu'à ceux d'autrui. S'il prend de lui ce ſentiment, il concevra une défiance, qui lui donnera un air gauche dans tout ce qu'il pourra dire ou faire; & cela ne fera pas plus d'honneur à votre choix, qu'au ſuffrage qu'il obtient de vos amis & à ſa propre opinion.

J'aime dans un homme une conduite

prévenante, attentive & même un humble reſpect pour la femme qui eſt l'objet de ſes ſoins. C'eſt une marque de ſa politeſſe, qui tend à lui donner d'elle-même la bonne opinion qu'on peut ſuppoſer qu'un mérite modeſte a beſoin qu'on lui inſpire. Mais une femme qui l'exige avec hauteur, ne montre ni ſa politeſſe, ni ſa gratitude, quoiqu'elle faſſe preuve, je l'avoue, de courage. Je vous avois prévenue que je vous parlerois fort ſérieuſement.

Oh ma chère, que ma deſtinée eût été, puiſqu'elle ne m'a pas permis de reſter fille, de rencontrer un homme avec lequel j'euſſe pu tenir une conduite généreuſe & ſans réſerve!

Il eſt manifeſte aujourd'hui que M. Lovelace, pour avoir un prétexte à oppoſer contre moi, a taxé ma conduite d'une roideur & d'un éloignement affectés. Vous-même, pendant quelque temps, vous m'avez crue coupable de quelque pruderie. On doit de l'indulgence aux ſituations difficiles, qui offrent ſouvent des occaſions de cenſure inévitables. Je ne méritois pas de reproche de l'homme qui avoit lui-même rendu ma poſition difficile. Et vous, ma chère, ſi j'avois eu affaire à quelqu'autre homme,

ou qu'il eût eu ſeulement la moitié du mérite de M. Hickman, vous auriez vu que ma doctrine ſur cet article auroit gouverné ma pratique.

Mais, pour ne pas parler de moi, — je vous dirai ce que je penſerois ſi j'étois un témoin indifférent, de vos hauteurs avec M. Hickman, en retour de ſes humbles procédés avec vous. Cette Demoiſelle, dirois-je, ſonge fort à épouſer cet honnête homme ; cela eſt aſſez viſible. Mais je vois auſſi clairement, qu'elle a une grande indifférence pour lui : & d'où peut venir cette indifférence ? de l'un ou de l'autre de ces motifs ſans doute, ou qu'elle reçoit ſes ſoins plutôt par des raiſons de convenances, que d'après le choix de ſon cœur ; ou qu'elle a une fort mince idée de ſes qualités & de ſon jugement, ou du moins qu'elle a d'elle-même une opinion beaucoup plus avantageuſe ; ou bien elle n'a pas la généroſité d'uſer avec modération du pouvoir que lui donne la tendreſſe de ſon amant. Seriez-vous bien-aiſe, ma chère, qu'on pût avec juſtice dire cela de vous ? Et enſuite voudriez-vous fournir aux libertins de mœurs ou de propos la plus légère occaſion de dire ou d'imaginer que Miſs Howe donne ſa main à un homme

qui n'a nulle raiſon d'attendre aucune part dans ſon cœur ? Je ſuis sûre que vous ne voudriez pas qu'on put ſeulement faire ſur votre compte pareilles ſuppoſitions. Et tous les égards qui viendroient de vous après le mariage, ſans en avoir montré aucun auparavant, devroient, je le penſe, être néceſſairement interprêtés comme un compliment fait au mari aux dépens de la délicateſſe de la femme.

Il n'y a pas à craindre aucune entrepriſe des hommes les plus audacieux ſur un caractère d'une vertu ſi reſpectée, & d'un eſprit ſi vif & ſi charmant que l'eſt celui de Miſs Howe ; il ne peut pas y avoir deux Lovelaces dans le monde ; cependant encourager les autres hommes à mépriſer un époux par l'exemple de celle même qui eſt la plus intéreſſée à lui faire honneur ; que penſez-vous, ma chère, de cette conduite ? Il n'eſt que trop naturel à ces gens envieux, (& qui de ceux qui connoiſſent Miſs Howe, n'enviera pas le bonheur de M. Hickman ?) de diriger leurs cenſures & leurs railleries ſur ceux qui ſont traités avec indignité par une femme, ou qui ont la foibleſſe de le ſouffrir.

Si un homme ainſi traité a un ardent

& ſincère amour pour celle qu'il recherche, il ſera facilement intimidé par ſon courroux; & cette crainte le portera à des actes de ſoumiſſion qu'on prendra pour de la *petiteſſe*. Et quelle eſt la femme pleine de ſens & d'ame, qui voudra impoſer à l'homme dont elle attend un jour protection & défenſe, aucune ſervitude qui puiſſe être priſe pour de la baſſeſſe, pour une abjection indigne dans un homme, même vis-à-vis d'elle? Je ne ſais même pas comment décider moi-même, & je vous demande à vous de m'éclaircir cette queſtion: s'il ne vous paroît pas vraiſemblable qu'une femme, qui a de la nobleſſe & de la fierté, mépriſera plus qu'elle n'eſtimera l'homme qui ſouffrira patiemment une inſulte de ſa part, ſurtout devant témoins? J'ai toujours remarqué que les préjugés défavorables qu'on prend d'un homme à la première vue, tiennent plus & ſont plus difficiles à diſſiper que les préventions avantageuſes. Eſt-ce envie dans l'homme? eſt-ce le principe de malignité ſi viſible dans les petits eſprits, & qui leur fait ſouhaiter de rabaiſſer les hommes ſupérieurs à leur niveau; je ne prétends point le décider. Ainſi quand une femme auſſi ſenſée que vous, donne

au public occaſion de juger qu'elle n'a pas une haute opinion de l'amant dont néanmoins elle nourrit les ſentimens, il lui ſera très-difficile de ramener le monde à penſer auſſi-bien qu'elle le voudroit du mari qu'elle a choiſi.

Permettez-moi d'obſerver que de ſavoir condeſcendre avec dignité, & commander avec cet air d'obligeance, & cette douceur de manières qui laiſſe voir & percer la condeſcendance, ſont des points auxquels une femme ſage, qui connoît ſon époux, doit aſpirer; & une femme ſage préféreroit, je crois, de reſter fille toute ſa vie au malheur de ſe donner à un homme qu'elle jugeroit indigne de ce noble traitement.

Mais quand une femme laiſſe voir à ſon amant qu'elle a la généroſité d'approuver & de récompenſer un obligeant ſervice; qu'elle a une ame qui s'élève au-deſſus de ces petites ruſes, de ces folles minauderies, (que quelques-uns ſans fondement, je le crois, attribuent à notre ſexe en général;) qu'elle n'eſt point, lorſqu'elle croit avoir quelque raiſon de mécontentement, d'une ſuſceptibilité violente, ni d'un orgueil chatouilleux; qu'elle ne juge pas néceſſaire de s'attacher à des minuties, pour parvenir à

gagner ou s'assurer des points importans; auxquels peut-être il n'est pas à propos de viser; qu'elle ne donne pas lieu de lui supposer assez peu de confiance dans son propre mérite, pour mettre à des épreuves désagréables ou hautaines l'amour de l'homme qu'elle se propose de favoriser; quand elle laisse la raison gouverner en tout actions ses, jamais elle ne sera privée de ce véritable respect, de cette vénération sincère qu'elle désire obtenir: & après le mariage, son jugement sera consulté, peut-être même de préférence à celui d'un autre homme; d'autres fois on sera bien-aise d'appuyer son avis du sien.

En voilà assez, ma très-chère Miss Howe, sur ce sujet & pour aujourd'hui, & j'ose dire pour toujours!

Je commencerai incessamment une autre lettre, & je vous les enverrai toutes deux ensemble. (S)

LETTRE

(¶) LETTRE XXVII.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE

(*ELLE informe Miſs Howe du rapport qu'a fait M. Brand des propoſitions faites par ſa ſœur, ou de pourſuivre M. Lovelace, ou de paſſer dans les colonies. Elle ſe plaint des lettres dures de ſon oncle Antonin & de ſa ſœur; mais en termes plus doux qu'ils ne le méritoient.*

Elle lui envoie la lettre du docteur Lewen, & la copie de la réponſe qu'elle y a faite.

Elle lui parle des peines qu'elle a eues pour éviter M. Lovelace. Elle lui donne le contenu de la lettre qu'elle lui a écrite pour le détourner de la viſite qu'il ſe propoſoit de lui faire; elle craint, dit-elle, que cette démarche ne ſoit pas ſtrictement innocente, ſi l'on ne peut paſſer l'allégorie ou la métaphore à une perſonne qui eſt dans ſa poſition. Elle lui apprend l'arrivée de ſon couſin Morden; la promptitude avec

laquelle il a épouſé ſon parti vis-à-vis de ſa famille ; l'entrevue qu'il a deſſein d'avoir avec M. Lovelace, & elle lui confie ſes alarmes à cette occaſion.

Elle lui donne la ſubſtance de la converſation, qu'on a lue, entre ſa tante Hervey & Mde. Norton; & elle ajoute :)

Mais fuſſent-ils dans les diſpoſitions les plus favorables, que peuvent-ils à préſent pour moi ? je ſouhaite, & cela plus pour leur propre intérêt que pour le mien, qu'ils vouluſſent ſe relâcher. — Mais je ſuis extrêmement mal, — il faut que je quitte la plume, — une foibleſſe ſoudaine ſaiſit & glace mon cœur, — excuſez ces lignes informes, — adieu, ma chère ! — adieu.

Vendredi, à 3 heures.

Je reprends encore une fois ma plume. J'ai cru vous avoir dit adieu pour la dernière fois..... Je ne me ſuis jamais ſentie ſi étrangement affectée : c'étoit quelque choſe qui ſembloit anéantir entièrement mes facultés. Je ne ſais comment rendre cet état. — Je crois que je fais mal de tant écrire & de me trop forcer ; mais une ame active, quoiqu'affaiſſée ſous un corps malade, ne peut reſter oiſive.

Je vais voir ſi l'air & toute ceſſation

d'application me feront quelque bien; mais s'ils ne me font rien, ne vous en chagrinez pas, ma chère. Je ſerai heureuſe. Oui, & même je le ſuis déjà plus que je ne croyois, il y a quelques jours pouvoir jamais l'être dans cette vie. Cependant comme le corps ſe tient attaché à l'ame! Comme il l'embarraſſe de ſon poids!

A 7 heures.

Je ne pouvois me réſoudre à vous envoyer cette lettre avec une fin auſſi triſte qu'elle vous l'auroit paru. J'ai donc différé de la fermer juſqu'à ce que je viſſe dans quel état je me trouverois au retour de ma promenade, & en ce moment je puis vous dire que je ſuis un tout autre être.

Je me trouve ſi allègre, que je me ſens en état de continuer avec la même vigueur dont j'avois commencé & à vous prêcher encore ſur votre vivacité, ſi je n'en avois pas écrit aſſez & au-delà ſur ce ſujet.

Je ſouhaite que vous me mettiez dans le cas de vous faire mon joyeux compliment, à vous & à M. Hickman. Faites-le, ma chère, je prendrois un peu de votre joie pour moi, ſi vous le vouliez.

Mes reſpectueux complimens à tous vos amis, tant ceux que je connois que ceux que je ne connois pas.

❀

Je viens, à ma grande ſurpriſe, de recevoir une lettre d'une perſonne dont je n'attendois plus depuis long-temps aucunes nouvelles. C'eſt de M. Wierley. Je l'enferme dans la mienne. Vous en ſerez auſſi ſurpriſe que moi. Celui-ci paroît être un homme que j'aurois pu retirer du vice ; mais je n'ai pu l'aimer. Cependant je me flatte de ne l'avoir pas traité avec arrogance. Oui, ma chère, ſi je ne ſuis pas trop partiale en ma faveur, je crois avoir mis dans mon refus plus de douceur que vous n'en mettez pour captiver certaine perſonne. Et ce ſouvenir me cauſe moins de peine que je n'en aurois reſſenti dans le cas contraire, en recevant cette marque de généroſité qui m'affecte. J'enfermerai auſſi l'eſquiſſe informe de ma réponſe, auſſitôt que je l'aurai copiée. Si je commençois une autre feuille, je la remplirois encore. Ainſi je me contenterai d'ajouter mes prières pour votre honorable proſpérité, & pour une longue, une très-longue vie,

toujours heureuſe ; & quand elle ſera à ſon terme, puiſſiez-vous être auſſi calme & auſſi tranquille en la quittant que j'eſpère l'être avec le ſecours du ciel. Je ſuis & ſerai juſqu'au dernier moment,

Votre affectionnée & obligée ſervante,

CL. HARLOWE. (§)

(¶) LETTRE XXVIII.

M. WIERLEY à Miſs CLARISSE. HARLOWE.

Mercredi, 23 Août.

MA très-chère dame, vous ſerez ſurpriſe de voir renouveler, après un ſi long eſpace de temps, une demande découragée par un refus ſi poſitif, quoique des plus polis. Mais quelque ſoit l'accueil que reçoive ma propoſition, je ne peux m'empêcher de la renouveler. Tout le monde a ouï parler de la baſſeſſe indigne avec laquelle vous a traitée un homme, qui, pour vous traiter ainſi, doit certainement être le plus vil des hommes. Tout le monde eſt inſtruit de votre juſte

reſſentiment de ſa baſſeſſe. On ſait que vous êtes déterminée à ne jamais vous réconcilier avec lui; & que vous perſiſtez dans ces nobles ſentimens, malgré les preſſantes ſollicitations de ſon illuſtre famille, malgré le repentir & les prières de cet ignoble coupable. Tous ceux qui ont l'honneur de vous connoître, ou qui ont entendu parler de lui, applaudiſſent à une réſolution auſſi digne de vous, digne de votre vertu & de cet honneur délicat que vous a toujours accordé quiconque a parlé de vous. Mais tout le monde, Madame, auroit eu de vous une opinion différente, que la mienne n'auroit pas changé. Je vous ai toujours aimée; & c'eſt pour moi une néceſſité de vous aimer toujours. Cependant j'ai fait mes efforts pour me réſigner à ma cruelle deſtinée. Après que j'eus employé ſi inutilement tant de moyens pour tâcher de vous toucher en ma faveur, je me ſuis tenu tranquille, en apparence ſatisfait. Je vous ai même écrit alors que je reſtois tranquille & ſatisfait, & j'ai tâché de faire croire à tous mes amis que je l'étois en effet. Mais perſonne ne ſait quels déchiremens de cœur m'a coûté cette abnégation de moi-même. En vain j'ai cherché les diſtractions que m'offroient

la chaſſe, les voyages & les ſociétés les plus gaies; j'ai eſſayé tour-à-tour ces vains remèdes, & ma paſſion pour vous n'a fait que renouveler avec plus de force mon malheur & mes tourmens, lorſque je revenois à regarder au-dedans de moi-même & dans le fond de mon cœur, votre charmante image y étoit placée comme ſur un trône éternel, & vous rempliſſiez toutes les facultés de mon être.

Je gémis bien ſincèrement à cauſe de vous ſur ces infortunes & ces ſouffrances que vous avez ſubies; ce ſont elles pourtant qui m'encouragent aujourd'hui à laiſſer renaître mon audacieuſe eſpérance. Je ne connois point les détails de votre malheur : je n'oſe m'en informer; je ſais trop que mes ſouffrances s'augmenteroient par la connoiſſance de celles que vous avez éprouvées. Je ne déſire donc pas en ſavoir plus que ce que le bruit public en a apporté à mon oreille offenſée; plus que je n'en devine par votre abſence de votre cruelle famille, & du ſaint lieu où, mêlé à la foule de vos admirateurs mépriſés, j'étois accoutumé & sûr de vous voir deux fois la ſemaine, donner par votre exemple les plus hautes idées du ſervice divin. Mais quelques ſoient ces

infortunes, de quelque genre que ſoient ces ſouffrances, j'en bénirai l'occaſion; pour mon propre intérêt, tout en maudiſſant pour le vôtre, leur cruel auteur, ſi elles peuvent me procurer le bonheur d'apprendre que cette propoſition que j'oſe renouveler n'eſt pas entièrement rejetée de vous. — Daignez ſeulement me donner l'eſpoir qu'elle pourra un jour obtenir de l'encouragement, ſi dans l'intervalle il n'arrive rien ni dans ma conduite, ni dans mes principes, qui vous offenſe de nouveau.

Donnez-moi ſeulement cet eſpoir. — N'être pas entièrement rejeté, voilà la ſeule eſpérance que je ſollicite de vous, & je vous aimerai encore plus, s'il eſt poſſible, que je ne vous ai jamais aimée. — Et cela pour tout ce que vous avez ſouffert. Car vous méritez bien d'être aimée, même juſqu'à l'adoration; vous qui pour la cauſe de l'honneur & de la vertu, avez la force de dompter une paſſion que les ames ordinaires, (j'en parle d'après une cruelle expérience,) trouvent invincible, & dans un temps encore où votre noir coupable ſupplie & demande à genoux ſon pardon, comme on m'aſſure qu'il fait, & que font avec lui tous ſes parens.

Que vous ne puiſſiez pas lui pardonner, lui pardonner aſſez pour le recevoir de nouveau en grâce ; c'eſt ce qui n'a rien d'étonnant. Son offenſe a bleſſé la vertu ; & la vertu fait partie de votre eſſence. Quel trait de grandeur d'ame ! quel trait de juſtice envers vous-même, envers votre caractère pur & inviolable ! Y a-t-il quelque mérite à admirer plus que jamais une femme capable d'un diſcernement ſi rare & ſi ſublime ? Non, il n'y en a aucun ; je ne puis m'en faire honneur. Quelle eſpérance peut donc me reſter, pourroit-on dire, à moi dont les ſoins ont été déjà rejetés, en me préſentant dans un temps où vos ſouffrances, ſoutenues avec une ſi noble patience, ont ſi fort exalté votre réputation & votre caractère, aux yeux de tous les juges éclairés ! Cependant, Madame, j'ai du moins de l'orgueil à penſer que tandis que vos parens, qui ne vous conſidèrent pas dans le véritable jour où je ſais vous voir, vous perſécutent & vous banniſſent, tandis qu'on vous retient votre bien, & qu'on menace, je le ſais, de vous le retenir auſſi long-temps que les chicanes de la loi, ou plutôt de ſes praticiens pourront vous en écarter ; lorſque vous êtes dénuée de protection ; que

tout le monde ſe tient dans l'éloignement, ou par crainte du perſécuteur de vos jours, ou par crainte des cœurs durs de votre famille ; je m'enorgueillis, dis-je, de me montrer ſeul, & d'offrir ma fortune & ma vie à votre ſervice. Il y a, je l'avoue, bien de l'amour-propre dans cette eſpérance ; je ſerois un trop grand hypocrite, ſi je ne l'avouois pas ; & je ſais combien vous abhorrez la fauſſeté.

Mais ſoit que vous encouragiez ou non cette eſpérance, acceptez, Madame, acceptez mes ſervices & mon dévouement, & daignez m'excuſer ſi j'ai recours à l'honnête expédient par lequel je finis, d'après la nature des circonſtances, qui autrement me laiſſeroient douter de l'honneur de votre attention : cet expédient le voici.

Si je dois toujours être le plus infortuné des hommes, que votre plume me l'apprenne par une ſeule ligne ; s'il m'eſt permis de me livrer à une ſorte d'eſpoir, quelque éloigné qu'il ſoit, votre ſilence ſera pour moi le plus heureux indice que j'en puiſſe recevoir ; à moins qu'il ne s'agît d'un autre plus heureux encore, le plus heureux qui pût m'arriver, l'annonce que vous daignerez accepter l'offre de ma vie & d'une fortune, que je met-

trois mon orgueil & ma gloire à vous ſacrifier, laiſſant à vous-même le ſoin de la récompenſe. — Quelle que puiſſe être votre déciſion, je n'en ſuis pas moins obligé de vous aimer & de vous admirer toujours; & jamais je ne changerai d'état tant que vous vivrez, ſoit que vous en changiez vous-même ou non. Car, ayant eu une fois la préſomption de vous adreſſer mes vœux, je ne puis plus m'abaiſſer à ſonger à aucune autre femme. Et j'en fais ici la déclaration ſolemnelle, en préſence de ce Dieu que je prie journellement de vous bénir & de vous protéger, quelque parti que vous preniez à l'égard d'un homme qui eſt, ma très-chère dame,

Votre ſerviteur à jamais dévoué, à jamais affectionné, à jamais fidelle

ALEXANDRE WIERLEY. (S)

(¶) LETTRE XXIX.

Miſs CLARISSE HARLOWE à M. ALEXANDRE WIERLEY.

Samedi, 26 *Août.*

LA généroſité de vos vues m'auroit impoſé l'obligation non-ſeulement de vous répondre, mais même de vous faire mes remercîmens, quand vous ne m'auriez pas donné l'alternative qu'il vous plaît de nommer un *honnête expédient*; & c'eſt ſincèrement que je vous remercie de votre lettre obligeante.

Dans le temps que vous me diſtinguiez dans votre eſtime, je vous dis, Monſieur, que le célibat étoit l'état de mon choix; & je vous le diſois d'après mes vrais ſentimens.

On ne me permit pas de ſuivre mon choix; & lorſqu'en jetant les yeux autour de moi ſur les différentes perſonnes qui m'avoient été propoſées, j'eus lieu de croire qu'il n'y en avoit pas un ſeul dont les mœurs ou les principes ne fuſſent ſuſceptibles d'objections, il ne falloit

falloit pas s'étonner beaucoup, qu'on laiſsât *à l'imagination & au caprice* à donner une préférence que le *jugement* étoit embarraſſé de déterminer.

Loin de moi, en vous parlant ainſi, Monſieur, la penſée de vous faire aucun reproche, ou de faire aucune illuſion injurieuſe à votre perſonne. Je vous ai toujours voulu du bien; & vous avez eu ſujet de penſer que cette intention étoit ſincère. Vous avez eu la généroſité de goûter la franchiſe de ma conduite avec vous, comme j'ai été charmée de la vôtre avec moi; & je ſuis peinée, vivement peinée de vous entendre dire aujourd'hui que la complaiſance avec laquelle vous avez eu la bonté d'acquieſcer à ma déclaration, vous ait cauſé tant de chagrin.

Si l'option, dont je vous ai parlé, m'avoit été permiſe après votre retraite, comme je le déſirois, & comme je le propoſois, ces événemens qui ont ſuivi ne ſeroient pas arrivés. Mais il y a eu, je puis dire, une ſorte de fatalité qui a entraîné toute notre famille, & qu'aucun de nous n'a pu éviter; mais c'eſt là un ſujet ſur lequel il ne faut pas que je m'arrête.

Dans l'état où ſont les choſes, je n'ai

qu'un déſir à former : c'eſt que pour votre propre intérêt vous encouragiez & cultiviez ces bons mouvemens de votre cœur, auxquels je dois ſans doute pluſieurs paſſages de votre lettre obligeante & généreuſe qui eſt ſous mes yeux. Comptez, Monſieur, que ces mouvemens une fois paſſés en habitude, vous procureront du plaiſir & de la ſatisfaction dans un temps où rien ne pourra plus vous en donner. Et aujourd'hui, ſi ces ſentimens éclatent dans vos actions & dans votre converſation, elles vous rendront recommandable aux yeux des plus vertueuſes de notre ſexe. Car, Monſieur, l'homme qui eſt bon, par choix autant que par une ſuite de ſon éducation, poſsède en lui-même une qualité qui annoblit l'eſpèce humaine, & ſans laquelle les plus diſtingués par le rang & la naiſſance reſtent réellement ignobles.

Quant à la réſolution que vous déclarez ſi ſolemnellement, de ne pas vous marier tant que je vivrai, elle me chagrineroit, ſi je n'étois pas moralement sûre que vous pouvez la tenir ſans en recevoir aucun préjùdice. Peu de jours, très-peu de jours écoulés encore, vous convaincront que je ſuis montée au-deſſus de tout lien, de toute dépendance hu-

maine ; & que je n'ai nul beſoin de cette protection & de cette faveur que vous m'offrez ſi généreuſement.

Je vous ſouhaite tout le bonheur que vous méritez, & je ſuis avec reconnoiſſance,

Votre humble ſervante,

CL. HARLOWE. (§)

(¶) LETTRE XXX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi l'après-midi, 28 Août.

HIER au ſoir, vers l'heure de l'enterrement de notre pauvre ami, autant que nous avons pu conjecturer, Milord M... Mowbray & moi, nous avons d'abord porté une ſanté à la mémoire du cher & honnête Belton : & enſuite par une prompte tranſition des morts aux vivans, une autre ſanté à Miſs Harlowe, que Milord M. a obligeamment propoſée, & à l'heureuſe réconciliation. Enfin nous avons adreſſé un ſouvenir à l'honnête camarade Belford, qui depuis peu, de notre

avis unanime, eſt devenu un homme ſerviable & plein d'humanité; & qui préfère les intérêts de ſon ami aux ſiens propres.

Mais quelle eſt la raiſon qui m'empêche de recevoir de tes nouvelles? (*) Et pourquoi ne m'inſtruis-tu pas des motifs de cette ſoudaine réconciliation entre ma charmante & ſes parens, & de la cauſe de la généreuſe invitation qu'elle me fait, d'aller la joindre chez ſon père dans quelque temps?

Tu dois certainement avoir été initié dans le ſecret; & je te déclare que je ſerai horriblement ſoupçonneux & défiant; s'il ſe paſſe quelque choſe entre mon ange & toi, qu'on cherche à me cacher. Car, ou je ſuis dans cette affaire le principal perſonnage, ou je ne ſuis rien.

J'ai dépêché Will pour ſavoir la raiſon de ta négligence.

Mais permets que je te gliſſe à l'oreille un mot ou deux. Je commence à craindre après tout, que cette lettre en queſtion n'ait été un ſtratagème, qui n'avoit d'autre but que de me faire ſortir

(*) M. Belford ne lui avoit pas encore envoyé ſa dernière lettre, quoique toute écrite. Voyez ſa raiſon, lettre XVII de ce volume.

de la ville. Car, en premier lieu, Tourville dans une lettre que j'ai reçue ce matin, m'a dit que Clariſſe eſt actuellement très-mal. J'en ſuis bien affligé, & du fond du cœur! C'eſt-là, me diras-tu, ce qui doit m'empêcher de m'étonner qu'elle ne ſoit pas encore partie; mais j'ai appris d'un autre côté, hier au ſoir, que la famille eſt auſſi implacable que jamais. Et Milord & moi nous attendons cet après-midi même une viſite du colonel Morden, qui ſe charge, à ce qu'il paroît, de me queſtionner ſur mes intentions pour ſa couſine. Cela me démontre que ſi elle a informé ſes parens des offres que je lui ai faites, ils s'obſtinent à ne les pas croire ſérieuſes juſqu'à ce qu'ils en ſoient aſſurés par ma propre bouche. Mais j'entends dire d'un autre côté, que cette viſite de Morden eſt une démarche de ſa pure volonté, ſans que la famille l'ait déſirée.

Que veux-tu que je faſſe de toutes ces énigmes? L'avis que j'ai reçu de l'obſtination continuée de ſon implacable famille, me vient d'une part qui ne laiſſe aucun doute; & cependant quand je relis ſa lettre, que dire? Sûrement la petite friponne ne voudroit pas mentir.

Je ne l'ai jamais vu ſe diſpenſer de ſa

parole qu'une fois; & c'étoit lorſqu'elle me promit de me pardonner après l'horrible incendie qui manqua d'arriver chez notre hôteſſe; elle ne voulut pas me voir le lendemain, & enſuite elle s'évada à Hamſtead, afin d'éviter de me pardonner. Comme elle a été cruellement punie d'avoir manqué à la parole d'honneur qu'elle m'avoit donnée : (car c'eſt une triſte choſe pour les ames vertueuſes de violer leur parole, lorſqu'il eſt en leur pouvoir de la tenir,) on ne s'attendroit pas à la voir riſquer de tromper une ſeconde fois, ſurtout par une lettre préméditée. Tu demanderas peut-être pourquoi un honnête homme ſeroit obligé de tenir ſa promeſſe avec un voleur de grand chemin? Car je connois le ton groſſier de tes comparaiſons. Mais moi je te réponds que tout honnête homme y eſt obligée; & je vais t'éclaircir mon principe.

Suppoſe un coquin de marodeur qui vous demande votre bourſe, le piſtolet ſur la gorge. Vous n'avez ſur vous ni argent ni bijoux; vous lui promettez ſolemnellement, s'il veut épargner votre vie, de lui envoyer une ſomme convenue, tel jour en tel lieu.

La queſtion eſt de ſavoir ſi votre vie

n'eſt pas réellement au pouvoir du coquin. — Comment il eſt parvenu à ce pouvoir, c'eſt une autre queſtion dont ſa vie répondra, lorſque une fois il ſera arrêté. — Ainſi il court danger pour danger.

Or, s'il vous fait don de votre vie, croyez-vous qu'il ne vous donne pas un équivalent précieux de la ſomme d'argent que vous engagez votre honneur à lui envoyer. Si cela n'eſt pas, ou il faut que la ſomme ſoit exorbitante, ou il faut que votre vie ſoit d'un bien vil prix, même dans votre opinion.

Je n'ai pas beſoin de faire l'application ; & je ſuis sûr que toi-méme qui ne m'épargnes jamais, & qui crois connoître mon cœur par le tien, ne peux mettre la queſtion dans un plus grand jour, & donner plus de force à l'argument contre moi.

A préſent, pourquoi donc les gens de bien prennent-ils ſur eux-mêmes de cenſurer comme ils font les perſonnes moins ſcrupuleuſes? N'eſt-ce pas parce que les derniers ſe permettent des licences pour parvenir à leurs fins? Mais parce que je ne fais pas mon devoir, eſt-ce pour un autre une raiſon de ſe diſpenſer de faire

le ſien ? Tu ne pourras pas dire que ce ſoit une diſpenſe pour lui.

Voyons à quoi ſe réduiroit mon crime, préſenté ſans ménagement & ſous les plus fortes couleurs, que pourroit faire un ennemi, tant ſur le fait que ſur les paroles. — Cet abandonné libertin de Lovelace a violé ſon ſerment & a trompé Miſs Clariſſe Harlowe. — Un vil traître! diroit un ennemi; je le reconnois bien là. — Mais lorſqu'on viendra à dire que la pieuſe Clariſſe a violé ſa parole & a trompé Lovelace; grand Dieu, s'écrieroit tout le monde, cela n'eſt pas; cela eſt impoſſible!

Sur mon ame, Belford, telle eſt la vénération que j'ai pour cette femme admirable, que je me ſens révolté au ſeul énoncé de la choſe. Et tu le ſeras comme moi, ſi tu la reſpectes comme tu le dois. Car tu ſais que tout le monde, hommes & femmes, par-tout l'univers, forment leur opinion l'un de l'autre, d'après les principes & les notions dont chacun fait profeſſion. Il ſeroit donc auſſi impardonnable à cette divine créature, de faire un menſonge volontaire, qu'il ſeroit étrange que moi je fuſſe fidelle à ma parole; — j'entends en affaire d'amour: car dans tout le reſte je ſuis un homme

d'honneur & de principes, comme tous ceux qui me connoiſſent peuvent l'atteſter

Et après tout, que ne mériteroit pas cette dame, s'il étoit vrai qu'elle m'eût trompé dans ce cas? Car ne m'a-t-elle pas renvoyé caracolant ſur le meilleur courſier de Milord M., pour aller d'un air fier & triomphant montrer ſa lettre à Lady Sara & Lady Betty?

Je te dirai que j'ai reçu leurs félicitations ſur cette lettre. Allons, couſin Lovelace, s'écrient-elles toutes deux, j'eſpère à préſent que vous ferez le meilleur des maris pour une femme ſi accomplie & ſi généreuſe à vous pardonner. — Et bientôt nous aurons le plaiſir de voir en vous un homme réformé, ajoute l'une. — Enfin nous allons vous voir dans le chemin où nous déſirions tant de vous voir entrer, s'écrie l'autre.

Mes couſines Montaigu auſſi n'ont fait que ſe réjouir depuis ce moment de leur nouvelle parenté. C'étoit à chaque mot leur charmante couſine, leur aimable petite couſine. — Comme nous allons l'aimer, la chérir! quelles ſages leçons nous prendrons d'elle! Et cependant Charlotte, qui prétend avoir un œil d'aigle, vouloit toujours chercher quelque myſtère dans le ſtyle & la forme

de cette lettre, juſqu'à ce que je l'aie déconcertée par mes éclats de rire.

Pour Milord M., il s'attendoit depuis à toutes les heures à voir arriver des propoſitions d'une façon ou d'autre de la part de quelqu'un des Harlowes; & il prétend encore que ces propoſitions ſeront faites par le colonel Morden, dans la viſite qu'il nous prépare, & que les Harlowes n'affectent en apparence d'être irréconciliables que juſqu'à ce qu'ils ſachent l'iſſue de la viſite de Morden, afin de faire avec nous la meilleure compoſition qu'il leur ſera poſſible.

Vraiment ſi je n'avois point, comme j'ai dit, une raiſon inconteſtable de croire à la perſévérance de leur antipathie pour moi, & de leur inexorabilité pour elle, je ſerois porté à penſer qu'il pourroit y avoir quelque fondement à la conjecture de Milord : car il y a un maudit eſprit de fineſſe dans toute cette famille, dont j'excepte cependant l'ange qui en eſt ſortie ; elle a tant de généroſité d'ame qu'elle mépriſe la ruſe, tant le nom que la choſe.

Tout mon but en ceci eſt de te faire juger quelle pitoyable & ſtupide figure je ferai devant ma famille, s'il faut que ma Clariſſe ait été capable de dire *ce qui*

n'eſt pas, ſuivant l'expreſſion de Gulliver dans ſon conte d'Yahoo. Sur mon honneur, Belford, ſi ce n'eſt que je ne dois pas être ſurpaſſé en ruſes par une pareille novice en fait d'intrigue, & que cela me donneroit ici l'air d'un ſot devant mes parentes, qui ſavent que je m'eſtime pour mon génie à reſſources, cela me piqueroit au vif; & je vous prendrois à l'inſtant un lit de plume que je placerois dans une voiture à ſix chevaux, & j'irois la chercher & l'enlever, ſaine ou malade, pour l'épouſer après à mon loiſir.

Mais le colonel Morden eſt arrivé, & il faut que je finiſſe là. (§)

(¶) LETTRE XXXI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Lundi ſoir, 28 *Août.*

JE me doute de l'impatience où tu dois être de n'avoir eu aucunes nouvelles de moi depuis jeudi dernier. Ton impatience ſeroit encore plus grande ſi tu ſavois que j'avois ſur ma table une lettre toute écrite.

J'allai hier matin de bonne heure à Epſom. J'y trouvai tout diſpoſé ſuivant les inſtructions que j'avois laiſſées vendredi. Et à la nuit ce triſte devoir fut rempli. Tourville s'y eſt trouvé : il s'eſt comporté décemment, & a montré plus de chagrin & de regret qu'il n'en a jamais montré pour perſonne.

On me dit que Thomaſſine, ſous un eſpèce de déguiſement, étoit à l'écart dans un banc obſcur : pure curioſité de ſa part ; car il paroît qu'elle étoit loin de donner aucuns ſignes de douleur, en voyant rendre les derniers devoirs à l'homme qu'elle avoit tant contribué à faire mourir de chagrin.

J'ai été obligé d'y reſter juſqu'à cette après-midi pour mettre ordre à pluſieurs affaires importantes, faire faire l'inventaire & préparer l'eſtimation ; car ſuivant ſon teſtament, tout doit être vendu & converti en argent. J'ai fait préſent à ſa ſœur des cent guinées que le pauvre ami a laiſſées pour ſon exécuteur teſtamentaire, & je l'ai priée de continuer d'habiter la maiſon, & de prendre la direction de tout, juſqu'à ce que j'euſſe reçu des nouvelles de ſon neveu qui eſt à Antigoa, & qui eſt ſon héritier par la loi. Il n'avoit laiſſé à cette fille que cinquante

quante livres ſterlings, quoiqu'il connût ſon indigence, & que c'étoit la faute de ſon vil mari, & non pas la ſienne.

Le pauvre Belton a laiſſé environ deux cent guinées en argent, & deux mille livres ſterlings en deux actions ſur la compagnie des Indes orientales; & je tâcherai, ſi je puis, de faire deux mille livres ſterlings de rente à la pauvre ſœur, avec ſes cinquante livres de legs & mes cent guinées; alors elle aura un petit revenu fixe, que je l'obligerai de préſerver des mains d'un fils qui a complèté la ruine que ſon père avoit ſi fort avancée.

J'ai donné à Tourville ſes deux mille livres ſterlings, & je vous enverrai votre legs de la même ſomme à vous & à Mowbray, à votre premier ordre.

En voilà aſſez ſur les affaires du pauvre Belton, juſqu'à ce que nous nous voyions.

Je vins à la ville ſur le ſoir, & j'allai directement chez Smith. Je trouvai Mde. Lovick & Mde. Smith dans l'arrière-boutique, & je m'apperçus qu'elles avoient pleuré toutes deux; elles montrèrent néanmoins de la joie de me voir; elles me dirent que le Docteur & M. Goddard ne faiſoient que de ſortir, auſſi bien que le digne eccléſiaſtique, qui vient ſouvent

prier près d'elle, & tous trois jugent qu'elle aura bien de la peine à vivre juſqu'à l'entrée de l'autre ſemaine. Cette annonce m'affligea beaucoup plus qu'elle ne me ſurprit ; car j'avois déjà cette crainte ſamedi en la quittant. J'envoyai la ſaluer de ma part ; elle me fit répondre qu'elle me ſeroit très-obligée de venir la voir le lendemain matin ſur les huit heures. Mde. Lovick me dit qu'elle avoit eu une foibleſſe le ſamedi, comme elle étoit à écrire, occupation qui avoit rempli le jour d'auparavant, & comme elle s'étoit bien trouvée la première fois d'un tour de promenade en chaiſe, on l'avoit de même fait ſortir & prendre l'air. Elle étoit rentrée un peu mieux, & elle avoit écrit fort tard, ce qui ne l'avoit pas empêché d'avoir une aſſez bonne nuit. Le lendemain matin elle alla à Covent-garden ; mais elle revint à la maiſon ſi mal qu'elle fut obligée de ſe mettre au lit.

A ſon lever, voyant combien Mde. Lovick & Mde. Smith étoient affectées de ſon état, elle leur fit des excuſes de la peine qu'elle leur donnoit. — Vous étiez heureuſes, leur dit-elle, avant que je vinſſe chez vous. C'eſt une bien grande cruauté à moi, d'être venue parmi d'hon-

nêtes étrangers, pour être malade & mourir chez vous.

Lorſqu'ils touchoient un mot de l'irréconciliabilité de ſes parens, on m'a, dit-elle, rendu de mauvais offices auprès d'eux; ils ne voudront rien croire de tout ce que je leur écrirois. Mais cependant je ne puis m'empêcher quelquefois de ſonger qu'il eſt aſſez dur, que de tant & de ſi chers parens que j'ai tous vivans, pas un ne daigne jeter un regard ſur moi. Pas une ancienne ſervante, pas une ancienne amie, à qui l'on permette de venir auprès de moi, ſans qu'elle ſoit certaine d'encourir la diſgrace de la famille! Et avoir une ſi grande tâche à remplir moi ſeule, toute jeune que je ſuis; avoir à ſonger à tout, tout à régler pour mes affaires temporelles; avoir à ordonner juſqu'à mon enterrement! Pas une tendre mère, continua cette douce victime, pour prier auprès de moi, & me donner ſa bénédiction! Pas une obligeante ſœur, pour me calmer & me conſoler. — Mais allons, dit-elle, comment ſais-je que tout n'eſt pas pour le mieux? — Si je puis ſeulement faire un bon uſage de mes afflictions. — Priez pour moi, Mde. Lowick. — Priez pour moi,

Mde. Smith, afin que je puiſſe.... Ah! j'ai grand beſoin de vos prières.

Cet homme cruel a mis le trouble dans mon ame. Ses perſécutions m'ont fait bien du mal ici : (portant la main ſur ſon cœur,) quelle démarche il m'a forcée de faire pour l'éviter ? Qui peut toucher le vice, & n'en être pas taché? Il a été cauſe qu'un mauvais eſprit s'eſt emparé de moi, je crois, — j'ai été traverſée dans tous mes devoirs. Et il ne me laiſſera pas encore en paix, je le crains. Ah! c'eſt un homme bien cruel. — Mais c'eſt là, je crois, une de mes épreuves. Avec le ſecours du ciel, je ſerai plus tranquille demain, ſurtout s'il ceſſe de me tourmenter, & ſi je peux obtenir une nuit ſupportable. Je ne me mettrai au lit que ſur les onze heures, afin de pouvoir repoſer.

Elle dit que quoique cette journée eût été ſi triſte pour elle, elle avoit eu, ſurtout depuis un petit nombre de jours, des heures céleſtes; & particulièrement, qu'elle avoit ſenti de temps à autres au fond de ſon ame l'aſſurance, (qu'elle eſpéroit n'être point préſomptueuſe,) que Dieu la recevroit en ſa miſéricorde, avec une joie ſi vive, qu'elle pouvoit à peine contenir ſes tranſports, & qu'elle

étoit prête à ſe croire au-delà de cette terre où elle étoit encore; que doit donc être, conclut-elle, cet état futur, dont le ſeul déſir a jeté ſouvent des rayons conſolans dans les plus épaiſſes ténèbres de mon ame; des rayons conſolans qui ont diſſipé les nuages du ſombre déſeſpoir où j'étois abîmée! — Comme j'eſpère qu'ils diſſiperont bientôt auſſi cet eſprit de mécontentement & de murmure.

Elle a eu une aſſez bonne nuit, à ce qu'il paroît, & le matin elle eſt allée en chaiſe à l'égliſe de St. Dunſtan.

Les porteurs ont dit à Mde. Smith, qu'après les prières, (car elle n'eſt revenue qu'entre neuf & dix,) ils l'ont conduite dans une maiſon de la rue de la Flotte, où ils ne l'avoient jamais portée auparavant. Et où crois-tu que c'étoit? — Chez un ouvrier en bières! Grand Dieu! quelle femme! elle entra dans la ſalle du fond; elle parla avec le maître environ une demi-heure, & le quitta d'un viſage ſerein; l'ouvrier la reconduiſit juſqu'à ſa chaiſe, d'un air reſpectueux, mais ſérieux & plein d'une grave curioſité.

Il eſt évident qu'elle a été lui com-

mander cette *maiſon* dont elle parloit (*). *Le plutôt que vous pourrez, Monſieur*; ont été les derniers mots qu'elle lui a adreſſés, en entrant dans ſa chaiſe. Mde. Smith a raconté cela avec la même douleur & la même ſurpriſe que j'ai éprouvées à l'entendre. — Elle a été fort mal dans l'après-midi, ayant gagné un rhume ou à St. Dunſtan, ou à la chapelle; & elle a envoyé chercher l'eccléſiaſtique pour prier à côté d'elle. Les femmes, à ſon inſu, ont envoyé chercher le Docteur & M. Goddard, qui en ſortoient, comme je vous l'ai dit, lorſque je vins le ſoir pour lui préſenter mon reſpect.

Voilà le récit que je tiens de ces femmes, & ce qui s'eſt paſſé depuis mon abſence juſqu'à ce ſoir.

J'aſpire à demain & au moment de la voir, & cependant mon déſir eſt mêlé d'un ſi mélancolique preſſentiment que je n'en ai jamais éprouvé de pareil, & que je ne ſais comment le décrire.

Mardi, 29 Août.

Je me ſuis rendu chez Smith ſur les

(*) Voyez Lettre XVII, de ce volume.

ſept heures & demie. On m'a dit que Madame étoit allée en chaiſe à St. Dunſtan ; mais qu'elle étoit mieux que les deux jours précédens. En entrant dans ſa chaiſe, elle a dit à Mde. Lowick & à Mde. Smith, j'ai bien des reproches à me faire, mes bonnes amies, pour ma converſation vaporeuſe d'hier au ſoir.

Mde. Lowick, dit-elle en ſouriant, s'il ne m'arrive rien de nouveau qui me trouble, je crois que mes eſprits ſe conſerveront calmes & tranquilles.

Elle revint immédiatement après la prière.

M. Belford, me dit-elle, en entrant dans la ſalle du fond où j'étois, & au moment où je m'approchois d'elle, je ſuis bien-aiſe de vous voir. Vous venez de rendre les derniers devoirs à votre pauvre ami. Il n'y a pas bien long-temps que vous avez rempli auſſi le même office pour un proche parent. Ne vous paroît-il pas un peu dur que ces triſtes tâches ſe ſuccèdent de ſi près, & vous tombent en partage? Mais ce ſont de charitables offices, & c'eſt un grand éloge de votre humanité, que les pauvres mourans ne ſachent pas où placer auſſi bien leur choix.

Tantôt mieux, tantôt plus mal, ré-

pondit-elle, c'eſt le ſort des pauvres malades, quand on ſe balance entre la vie & la mort. Mais ne parlons plus de ces ſujets pour le préſent. J'eſpére, Monſieur, que vous déjeûnerez avec moi. J'étois pleine de vapeurs hier. J'avois en moi un eſprit bien tourmentant. N'eſt-il pas vrai, Mde. Smith? Mais j'eſpère que je ne me retrouverai plus dans ce fâcheux état: & aujourd'hui je ſuis dans un calme parfait. Ce jour s'annonce comme un bien beau jour pour moi.

Elle me pria de monter, & elle invita M. Smith & ſa femme, avec Mde. Lowick, à déjeûner avec elle. J'étois plus content de la vivacité de ſes eſprits que de ſon viſage.

Ces honnêtes gens ſe retirèrent après le déjeûner, & voici la converſation que nous eûmes enſemble, elle & moi.

Permettez-moi, Monſieur, de vous demander, dit-elle, ſi vous croyez que je puiſſe me promettre de n'être plus importunée par votre ami.

J'héſitai; car comment répondre pour un tel homme?

Que ferai-je s'il revient encore? Vous voyez dans quel état je ſuis. Il m'eſt impoſſible maintenant de le fuir. S'il lui reſte quelque pitié pour une pauvre créa-

ture qu'il a réduite à ce point, qu'il ne vienne plus. — Mais avez-vous eu de ſes nouvelles depuis peu ? & ſonge-t-il à venir ?

J'eſpère que non, Madame. Je n'ai pas eu de ſes nouvelles depuis jeudi dernier, qu'il eſt ſorti de Londres, plein de la joie & de l'eſpérance que votre lettre lui a données, d'une réconciliation entre vos parens & vous ; & qu'il pourroit vous voir dans un temps favorable chez votre père ; & il eſt parti pour faire part à tous ſes parens de la joie de cette bonne nouvelle, qui remplit ſon ame de tranſports & d'allégreſſe.

Hélas, malheureuſe que je ſuis ! Il n'eſt donc que trop certain que je le verrai venir me perſécuter encore ; auſſitôt qu'il va découvrir que ce n'étoit qu'un ſtratagême pour le tenir éloigné, il va fondre ici ; & qui ſait s'il n'eſt pas déjà en chemin ? Je me croyois ſi mal, aſſez mal pour être bientôt hors de ſa portée & du chemin de qui que ce ſoit : car je ne m'attendois pas que cette ruſe pût me ſervir & durer plus de deux ou trois jours. Pendant cet intervalle il doit avoir découvert que je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour avoir aucune eſpérance de réconciliation avec ma famille, & alors

il va venir, ne fût-ce que dans la vue de ſe venger de ce qu'il regardera comme une tromperie ; mais je me flatte que cette ruſe n'a rien de bien criminel.

Je crois avoir montré dans mon air de l'étonnement à cet aveu que ſa lettre n'étoit qu'un ſtratagême ; car elle ajouta : vous êtes ſurpris, M. Belford, je le vois, que j'aie pu me rendre coupable d'un ſemblable artifice. Je crains qu'il ne ſoit pas tout-à-fait innocent. Cela s'eſt fait dans un moment de trouble & de déſordre. Comment me réſoudre à voir un homme qui m'a ſi mortellement outragée, & qui, prétextant d'ailleurs un grand repentir de ſes crimes, & ne pouvant ſe paſſer de me voir, a pu ſe conduire avec une légèreté auſſi choquante qu'il l'a fait avec les honnêtes gens de cette maiſon ? Cependant il eſt bien étrange auſſi, que ni vous ni lui, vous n'ayez pas pénétré mon idée à la lecture de ma lettre : car vous l'avez vue ſans doute ? — Oui, Madame ; — & alors je commençai à l'expliquer & à lui prouver toute l'innocence de cette ruſe.

Oui, Monſieur, elle eſt innocente en ce que je ne lui voulois aucun mal, & que j'avois des droits à l'effet que j'en eſpérois ; tandis que lui n'en avoit aucun

de me forcer à le voir. Mais avez-vous, Monſieur, cette lettre de lui dans laquelle il vous donne, comme je le ſuppoſe, copie de la mienne.

Je l'ai, Madame. Et je la tirai de mon portefeuille; mais comme elle me voyoit héſiter. — Monſieur, je vous prie, dit-elle, ayez la bonté de lire ma lettre vous-même. Je ne demande pas à voir la ſienne. Voyez ſi vous ſerez plus long-temps à deviner un ſens qui ſe préſente de lui-même?

Je la lus en effet ſeul. — En vérité, Madame, je n'y comprends autre choſe ſinon que vous allez vous rendre au château d'Harlowe, pour vous réconcilier avec votre père & vos autres parens. Et M. Lovelace préſuma que cette bonne nouvelle vous avoit été annoncée par une lettre de votre ſœur qu'il vit apporter pour vous, lorſqu'il étoit chez M. Smith.

Alors elle m'expliqua tout, & cela, je puis le dire, en ſix paroles. Un ſens religieux eſt caché ſous les termes de cette lettre, & voilà la raiſon pourquoi ni vous ni moi ne l'avons pas deviné.

Liſez ſeulement, dit-elle, le *ciel*, au lieu de la *maiſon* de mon père, & dans l'interceſſion de mon cher & bien heureux ami, ſuppoſez voir la médiation de

mon ſauveur, ſur laquelle je me repoſe entièrement, & tout le reſte ſera expliqué. J'eſpère, répéta-t-elle, que cet artifice eſt pardonnable ; mais je crains toujours qu'il ne ſoit pas entièrement innocent.

Je lus la lettre d'après cette clef, & je reſtai étonné une minute de ſon invention, de ſa piété, de ſa charité & de notre ſtupidité à tous deux, qui nous en a ſi groſſièrement impoſé.

Et toi, vil Lovelace, que te reſte-t-il à faire maintenant, lorſque tu vois cette dame ſi conſtamment d'accord avec elle-même, & qu'il ne te reſte plus aucune eſpérance que de te pendre, te noyer, ou te brûler la tête, en te voyant dupé & ſurpaſſé dans ce génie d'invention, dont tu te fais gloire ?

Quand elle a vu ma ſurpriſe un peu paſſée, elle a continué : quant à la lettre qui eſt venue de ma ſœur lorſque votre ami étoit ici, vous verrez bientôt, Monſieur, que c'eſt la plus cruelle lettre qu'elle m'ait jamais écrite.

Alors elle montra les plus vives inquiétudes ſur les ſuites de la viſite que le colonel Morden ſe propoſoit de vous faire ; & elle m'a demandé en grâce, que ſi à préſent ou dans la ſuite j'avois l'occaſion

caſion de prévenir d'autres malheurs, ſans me nuire ou m'expoſer moi-même, je vouluſſe bien m'y prêter.

Je l'aſſurai d'une attention particulière à cette récommandation de ſa part, ainſi qu'à tous ſes ordres ; & cela lui plût tant, qu'elle implora la bénédiction du ciel ſur moi pour ma *bonté*, comme elle voulut l'appeler, envers une créature orpheline qui gémiſſoit ſous le plus cruel abandon. — Ce furent ſes expreſſions. Elle revint enſuite à ſon premier objet : ſon trouble cauſé par la crainte que vous ne revinſſiez l'importuner encore ; & elle me dit : ſi vous avez, M. Belford, quelque influence ſur ſon eſprit, tâchez de gagner de lui qu'il me donne l'aſſurance que le peu de jours qui me reſtent ſeront entièrement à moi. J'en ai beſoin. Oui j'ai beſoin de paix. Pourquoi veut-il m'interrompre dans mes devoirs ? Ne m'a-t-il pas aſſez punie de la préférence que je lui ai donnée ſur tout ſon ſexe ? N'a-t-il pas ruiné ma réputation & ma fortune ; & ſa vengeance ſans cauſe ſur ſa victime ne ſera-t-elle pas aſſez complète, ſans qu'il cauſe encore la perte de mon ame ? Excuſez, Monſieur, ce ton véhément. Mais ſérieuſement, il m'importe beaucoup de ſavoir qu'il ne troublera plus

mon repos. Cependant, malgré toute cette averſion, je ſouffrirois encore plutôt ſa viſite, duſſai-je expirer au moment de le voir, que d'être cauſe d'aucune méſintelligence funeſte entre vous & lui.

Je l'aſſurai que je vous ferois de ſi vives repréſentations, & de ſon déſir & de l'état de ſa ſanté, que j'oſois répondre pour vous, que vous n'entreprendriez pas de l'approcher.

C'eſt la raiſon, Lovelace, qui me fait vous mettre ſous les yeux tout ce récit, & vous demander de m'autoriſer à diſſiper ſes alarmes, auſſitôt que cette lettre & celle de ſamedi dernier vous parviendront.

Cette garantie lui donna quelque ſatisfaction, & elle me dit que ſi je ne l'avois pas aſſurée que je pouvois faire cette promeſſe pour vous, elle étoit déterminée, malgré ſon état, à ſe loger quelque part hors de votre connoiſſance & de la mienne. Et cependant, me voir forcée de quitter d'honnêtes gens, que je ne fais que connoître depuis peu, pour aller mourir chez des étrangers abſolument inconnus de moi; oh! cela eût mis le comble à mes infortunes!

J'ai vu que cette converſation, autant par ſa longueur que par ſa nature, l'avoit

fatiguée, & la voyant changer une ou deux fois de couleur, j'en pris occaſion de lui faire mes excuſes & de la quitter, en lui demandant néanmoins la permiſſion de retourner la voir le ſoir & le plus ſouvent qu'il ſeroit poſſible : car je ne pus m'empêcher de lui dire, que chaque fois que je la voyois, je la conſidérois de plus en plus, comme un eſprit bien heureux & déjà ſanctifié, comme un ange envoyé des cieux pour m'attirer après lui de l'abîme impur où j'avois été ſi long-temps plongé.

Raille-moi, ſi tu veux; mais c'eſt une vérité, que chaque fois que je l'approche, je ne puis m'empêcher de voir en elle une ame prête à entrer dans la ſociété des ſaints & des anges. J'étois ſi rempli de cette penſée, que je ne pus m'empêcher en la quittant, de lui demander ſes prières & ſa bénédiction; avec le reſpect qu'on rendroit à un ange céleſte.

Le ſoir elle fut ſi foible & ſi bas, que je ne reſtai pas avec elle l'eſpace d'un quart-d'heure. Je rentrai directement chez moi; où à la grande ſatisfaction & à la ſurpriſe de ma couſine & de ſa famille, je paſſe à préſent pluſieurs ſoirées innocentes; ce qu'ils attribuent à votre abſence de la ville.

Demain de grand matin je dépêcherai mon domeſtique avec ce paquet, pour te dédommager de t'avoir tenu en ſuſpens tous ces jours. Tu m'en remercieras j'eſpère; mais ce ne ſera pas, j'en ſuis sûr, pour t'avoir renvoyé ton laquais les mains vides.

Je brûle d'apprendre le détail de votre entrevue avec Mr. Morden. Clariſſe, comme je te l'ai fait entendre, en conçoit les plus vives alarmes. Renvoye-moi mon paquet, quand tu l'auras lu; car je n'ai eu ni le temps ni la patience d'en tirer copie. — Je te conjure de me mettre à portée de tenir la parole que j'ai engagée à cette infortunée dame, que tu ne la troubleras plus de ta viſite. (§)

(¶) LETTRE XXXII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi, 30 *Août.*

J'AI à te rendre compte d'une converſation entre cette admirable dame & le docteur H., qui te fournira une nouvelle preuve du calme & de la ſérénité avec

leſquels elle peut parler de la mort, & s'y préparer comme ſi c'étoit une choſe auſſi familière pour elle que de s'habiller & ſe déshabiller.

Auſſitôt que je t'eus envoyé mon laquais avec mes lettres des 26, 28, & d'hier 29, j'allai lui rendre mes devoirs, j'eus le plaiſir de la trouver après une nuit aſſez paſſable, dans un état de ſérénité & de vigueur.

Elle ne faiſoit que de revenir de ſes dévotions ordinaires, & le docteur H. arrivoit à ſa porte au moment où elle rentroit.

Après s'être informé de ſa ſanté, & l'entendant ſe plaindre que ſa reſpiration étoit courte & gênée, ce qu'elle attribua à un dépériſſement intérieur précipité par les dernières ſecouſſes qu'elle avoit reçue tant de votre part que de celle de ſes parens, il vouloit lui conſeiller de ſortir pour prendre l'air.

Quel bien cela me fera-t-il, dit-elle ? dites-moi franchement, Monſieur, (vous ſavez que votre réponſe ne peut me cauſer aucun trouble, & elle avoit le viſage riant,) dites-moi, ſi vous ne faites pas en ce moment le vrai rôle de médecin, & ſi, déſeſpérant de trouver aucun ſecours dans la médecine, vous ne me

conſeillez pas de prendre l'air, comme une vaine & dernière reſſource? Pouvez-vous croire que l'air puiſſe quelque choſe dans une maladie telle que la mienne?

Le Docteur ne répondit rien.

Je vous fais cette queſtion, dit-elle, dans la vue que mes parens, qui pourroient peut-être par la ſuite s'enquérir des moyens que j'ai employés pour ma guériſon, puiſſent apprendre que je n'ai rien négligé de ce que m'a preſcrit un auſſi digne & auſſi habile médecin.

Madame, l'air pourroit ſoulager cette difficulté de reſpirer, qui vous eſt ſurvenue tout récemment.

Mais, Monſieur, vous voyez combien je ſuis foible. Vous devez vous appercevoir que je me conſume de jour en jour, & à préſent, ſi je puis en juger par ce que je ſens en moi, (en mettant la main ſur ſon cœur,) je ne puis durer encore long-temps. Si l'air pouvoit en effet prolonger mes jours, quoique je ſois loin de déſirer de les voir prolongés, je ſortirois, & d'autant plus volontiers que Mde. Lowick me feroit l'amitié de m'accompagner. Mais s'il me falloit ſubir encore la fatigue de changer de logement, effort qui ſeroit maintenant, je crois, trop au-deſſus de mes forces, &

cela ſans autre fruit que d'aller mourir à la campagne, j'aimerois beaucoup mieux que la ſcène ſe fermât ici : car ici j'ai diſpoſé à loiſir, & la place, & la forme, & tous les détails, grands & petits, qui peuvent regarder ces graves & derniers momens. Ainſi, Docteur, dites-moi franchement, puis-je reſter ici, & être exempte de toute imputation d'avoir abrégé par une impatience volontaire, ou par des reſſentimens au-deſſus deſquels j'eſpère m'être élevée, une vie qui ſans cela auroit pu être prolongée? Dites-le moi, Monſieur, vous ne parlez pas à une ame lâche & timide ſur cet article; non, je peux vous l'aſſurer! (avec un ſourire naturel & ſans affectation.)

Le Docteur ſe tournant vers moi, paroiſſoit embarraſſé de ſa réponſe, & ne faiſoit que lever les yeux d'amiration.

Jamais malade, reprit-elle, n'eut un médecin auſſi indulgent & auſſi humain. Mais puiſque vous avez de la répugnance à répondre directement à cette queſtion, je vais vous la faire en d'autres termes. — Vous ne m'ordonnez pas, Docteur, d'aller prendre l'air; me l'ordonnez-vous?

Non, Madame. Et je ne viens plus maintenant vous faire les viſites d'un médecin. Je viens ſeulement voir une

perſonne dont j'admire la converſation, & aux ſouffrances de laquelle je compâtis. Et pour m'expliquer plus clairement ſur l'occaſion de ma viſite d'aujourd'hui, je dois vous déclarer, Madame, qu'inſtruit de tout ce que vous ſouffrez de la diſgrace de vos parens, & n'ayant aucun doute, que s'ils connoiſſoient l'état où vous êtes, ils changeroient auſſitôt de conduite avec vous, & perſuadé que leur cœur ſera déchiré, lorſqu'ils viendront, trop tard, à être informés de toutes les circonſtances, j'ai formé la réſolution de leur écrire, tout inconnu que je ſuis d'eux, & de leur apprendre combien il eſt néceſſaire que quelqu'un de la famille ſe hâte de ſe rendre auprès de vous. Au nom de leur intérêt, Madame, permettez-moi de vous preſſer d'approuver cette démarche.

Elle fit une pauſe, & enſuite elle dit: cela eſt obligeant, très-obligeant de votre part, Monſieur. Mais je me flatte que vous ne me croyez pas une fille aſſez rebelle, aſſez entêtée, pour n'avoir pas eſſayé juſqu'ici tous les moyens que j'ai crus propres à émouvoir mes parens en ma faveur. Mais à préſent, docteur, je ſerois trop troublée de leur chagrin, ſi quelqu'un d'eux ou de leur part venoit

ici. Peut-être que ſi je trouvois qu'ils m'aimaſſent toujours, je ſouhaiterois de vivre, & alors je quitterois avec regret cette vie, que je ſuis maintenant vraiment joyeuſe de quitter, & que j'eſpère quitter comme il convient à une perſonne à qui le ciel a fait la grâce de traîner auſſi long-temps en langueur.

J'eſpère, Madame, lui dis-je, que nous ne ſommes pas auſſi près que vous le préſumez de cette déplorable cataſtrophe, que vous enviſagez avec un étonnant ſang-froid. Je prendrai donc la liberté d'appuyer la requête du docteur, ne fût-ce que par conſidération pour votre père & votre mère, afin qu'ils puiſſent avoir la ſatisfaction, s'il faut abſolument qu'ils vous perdent, de penſer qu'ils ont été auparavant réconciliés avec vous.

C'eſt-là, répondit-elle, une conſidération bien pleine d'affection & d'humanité. Mais s'il eſt vrai que vous ne me croyiez pas auſſi près de ma dernière heure, laiſſez-moi vous prier de remettre cette démarche, après que j'aurai vu quel effet aura pu avoir la médiation de mon couſin Morden. Peut-être voudra-t-il encore me faire la faveur d'une viſite, après l'entrevue qu'il ſe propoſe d'avoir avec M. Lovelace. Qui ſait, M. Belford, ſi les

premières lettres que vous recevrez ne vous en inſtruiront pas? J'eſpère qu'elle n'aura de ſuites fatales pour perſonne. Voulez-vous me promettre, docteur, d'attendre ſeulement deux jours pour écrire, & alors je vous communiquerai ce que le moment pourra m'inſpirer; & vous ferez alors à votre gré. En attendant je vous réitère mes remercîmens de votre bonté. — Je vous prie, cher docteur, ne me fuyez pas ſi précipitamment; car il alloit s'eſquiver de crainte qu'on ne lui offrît encore des honoraires: je ne vous ferai plus l'affront de vous répéter une offre qui vous a tant affligé depuis quelque temps. Et puiſque je dois à préſent, après une propoſition auſſi obligeante de votre part, ne voir en vous qu'un ami, je vous aſſure que dorénavant je ne vous ferai plus aucune peine ſur cet article. Je ſais donc à préſent, Monſieur, que j'aurai le plaiſir de vous voir plus ſouvent qu'auparavant.

Le digne médecin a été charmé de cette aſſurance; il lui a avoué qu'il étoit toujours venu la voir avec un grand plaiſir; mais qu'il avoit éprouvé autant de peine en la quittant, à cauſe de cette condition qu'elle exigeoit de lui; & qu'il n'auroit pu s'empêcher de doubler ſes

viſites, s'il avoit pu obtenir d'elle cette déclaration auſſitôt qu'il l'avoit ſouhaité.

Il eſt peu d'exemples, je crois, d'un déſintéreſſement auſſi rare parmi ces Meſſieurs de la faculté. Juſqu'ici j'ai toujours regardé comme un article d'évangile, que l'amitié & un médecin étoient deux choſes incompatibles; & je m'imaginois peu qu'un docteur après avoir conduit ſon patient juſqu'aux portes de la mort, ſongeât à d'autres viſites, que de pure cérémonie, pour continuer d'être bien avec la famille, juſqu'à ce que chacun d'elle vint à ſon tour paſſer par ſa coupelle.

Après que le docteur fut ſorti, elle ſe mit à faire des réflexions fort ſérieuſes ſur la vanité de la vie, & ſur la ſageſſe de ſe préparer à la mort, tandis qu'il reſtoit encore de la ſanté & des forces, & avant que les infirmités du corps vinſſent affoiblir les facultés de l'ame, & les empêcher d'agir avec l'énergie & la liberté néceſſaire. Cette morale regardoit tout le monde; mais ſon idée particulière, comme il étoit aiſé de le remarquer, étoit de l'appliquer à toi & à moi.

Elle a montré beaucoup de curioſité de connoître plus en détail la conduite du pauvre Belton dans ſes derniers mo-

mens. Vous ne devez pas être ſurpris de mes queſtions, M. Belford, dit-elle, car quel eſt l'homme qui ſur le point d'entreprendre un grand voyage dans un pays qu'il n'a jamais vu, ne s'informe pas des difficultés de la route, & des commodités qu'on peut trouver en chemin?

Je lui fis un récit abrégé des terreurs du pauvre moribond, & de ſa répugnance à mourir. Lorſque je l'eus fini; c'eſt ce qui arrivera toujours, M. Belford, dit-elle, aux pauvres créatures qui n'ont jamais réfléchi à ce long voyage avant le moment où ils vont s'embarquer pour le faire.

Elle ajouta ſur ce ſujet pluſieurs autres obſervations, qui ſortant de la bouche d'une perſonne qui eſt ſi près de s'introduire dans la compagnie des anges, ne ſeront jamais oubliées de moi. Et lorſque je ſuis rentré chez moi, je me ſuis mis à les coucher par écrit, pour les mieux graver dans ma mémoire: mais je ne veux pas te les faire voir que tu ne ſois mieux diſpoſé à en recueillir le fruit, que tu ne le ſeras vraiſemblablement encore de quelque temps.

J'écrivois encore lorſque le retour inattendu de mon laquais chargé de votre paquet, ayant rencontré le vôtre à Slough, où

où ils ont fait leur échange, m'a obligé d'interrompre, pour lire tes dépêches. — Je vais donc fermer ici cette lettre. (§)

LETTRE XXXIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi matin, 29 Août.

JE t'apprends, ami, que nous avons reçu la visite du Colonel Morden, & je vais te faire le récit de cette entrevue.

Il vint hier à cheval, suivi d'un seul laquais. Milord le reçut comme un parent de Miss Harlowe, c'est-à-dire, avec les plus grandes marques de politesse & de considération.

(¶) Après les complimens d'usage, & quelques propos indifférens sur la pluie & le beau temps, & toutes ces inepties dont les anglais font le prélude ordinaire d'une conversation, il s'adressa dans ces termes à Milord & à moi. (§) „ Comme vous n'ignorez pas, Milord, & vous M. Lovelace, que je suis lié par le sang avec les Harlowes, je n'ai pas besoin d'apologie pour le sujet qui m'amène, & qui

fait mon principal objet dans la visite que j'ai l'honneur de vous rendre.

Milord. Miss Harlowe, Monsieur ! l'affaire de Miss Harlowe ! dit Milord avec sa précipitation & sa brusquerie ordinaires. C'est sans doute le sujet de votre visite. Miss Harlowe, au témoignage de tout le monde, est la plus excellente de toutes les femmes.

Le Colonel. Je suis ravi, Milord, que vous en ayez cette opinion. C'est l'opinion de tout le monde.

Milord. C'est non-seulement la mienne Colonel Morden, continue le Pair babillard, mais celle de toute ma famille, de mes sœurs, de mes nièces & de M. Lovelace lui-même.

Le Col. Plût au ciel que c'eût toujours été celle de M. Lovelace!

Lovelace. Votre absence de l'Angleterre a duré long-temps, Monsieur. Peut-être n'êtes-vous pas pleinement informé de toutes les circonstances.

Le Col. Il y a environ sept ans, Monsieur, que je suis parti d'Angleterre. Ma cousine en avoit onze ou douze. Mais il est rare de trouver à vingt ans autant de prudence, de discrétion & de mérite. Elle faisoit l'admiration de tous ceux qui la connoissoient. Esprit, figure,

jamais je n'ai vu tant de perfections annoncées à cet âge; & je n'ai pas été ſurpris d'apprendre qu'elle ait, comme on me l'a dit, plus que rempli de ſi belles eſpérances. Pour la fortune, ce que ſon père & ſes oncles ſe propoſoient de faire en ſa faveur, & ce que j'avois deſſein d'y joindre moi-même, avec ce que ſon grand-père lui avoit déjà laiſſé, devoient la rendre un des plus brillans partis du comté.

Lov. Je reconnois Miſs Harlowe dans ce portrait, & elle eſt encore au-deſſus; ſans la violence & l'humeur implacable de ſa famille, qui a voulu, malgré ſon inclination, l'engager dans un mariage auſſi indigne d'elle, que la perſonne lui étoit odieuſe, Miſs Harlowe auroit toujours été heureuſe.

Le Col. J'avoue, M. Lovelace, comme vous venez de l'obſerver, que je ne ſuis pas entièrement informé de ce qui s'eſt paſſé entre vous & ma couſine. Mais lorſque j'ai ſu, pour la première fois, que vous lui rendiez des ſoins, permettez-moi de le dire, je n'avois qu'une objection à faire contre vous, importante à la vérité; & je ne vous cacherai point que je lui en ai marqué librement ma penſée dans

une réponſe à ſa lettre. (*) Pour tout le reſte, il me ſembloit que perſonne ne lui convenoit mieux que vous : car vous êtes un galant homme, qui joignez à toutes les grâces de la figure les manières nobles & aiſées, une naiſſance diſtinguée, une fortune & des eſpérances auſſi brillantes qu'on peut le déſirer. Dans le peu de temps que j'ai eu l'honneur de vous connoître en Italie, quoique votre conduite, pardonnez-moi cette réflexion, n'y ait pas été tout-à-fait ſans reproches, diverſes occaſions m'ont convaincu que vous êtes brave. Du côté de l'eſprit & de la vivacité, peu de jeunes gens vous égalent; votre éducation vous a donné de grands avantages. Votre langage eſt ſéduiſant. Vous avez long-temps voyagé; & je ſais, ſi vous me le pardonnez encore, que vous vous entendiez mieux à faire des obſervations qu'à les ſuivre. Avec tant de ſi belles qualités, il n'eſt pas ſurprenant qu'une jeune perſonne prenne de l'amour pour vous, ni que cet amour, joint à l'indiſcrète chaleur avec laquelle on a voulu forcer les inclinations de ma couſine en faveur d'un homme qui vous eſt fort inférieur, l'ait portée à ſe jeter

(*) Voyez Lettre XLVI, Tome V.

ſous votre protection. Mais ſi je lui ſuppoſe deux motifs ſi puiſſans dont l'un l'attiroit, & l'autre la pouſſoit vers vous, n'eſt-il pas vrai auſſi, Monſieur, qu'elle étoit doublement autoriſée à ſe promettre un généreux traitement de la part de l'homme qu'elle choiſiſſoit pour ſon protecteur, ſurtout, accordez-moi la liberté de le dire, lorſqu'elle étoit en état d'offrir une ſi riche récompenſe pour la protection qu'elle acceptoit.

Lov. Miſs Harlowe, Monſieur, avoit droit aux adorations de tout le genre-humain. Je ne balance point à le déclarer, & je lui rendrai conſtamment la juſtice qu'elle mérite ſi bien. Je ſais, Monſieur, la concluſion que vous en allez tirer. Ma ſeule réponſe, c'eſt qu'il eſt impoſſible de rappeler le paſſé. Peut-être ſouhaiterois-je le pouvoir.

Ici, le Colonel s'étendit avec beaucoup de force ſur la méchanceté de ceux qui attaquent une femme de vertu & de réputation. Il obſervera qu'en général, les hommes ont déjà trop d'avantage ſur la crédulité, la foibleſſe & l'inexpérience du beau ſexe; que la molleſſe de leur éducation, leurs lectures de romans frivoles & invraiſemblables, mais propres à enflammer l'imagination, contribuoient

à énerver, à affoiblir leur ame; qu'à la vérité, il en étoit sûr, sa cousine étoit au-dessus des séductions communes, incapable d'une témérité telle que celle dont ses parens l'accusoient, sans des motifs aussi graves que la violence de sa famille, & mes promesses les plus solemnelles: mais que ces motifs néanmoins, & une prudence qu'elle devoit moins à l'expérience qu'à son heureux naturel, (avantage bien précieux, dit-il, pour servir de base à une vie sans reproche.) elle avoit pu croire la défiance inutile à l'égard d'un homme qu'elle aimoit; &, par conséquent, rien n'étoit plus odieux que d'avoir abusé de la confiance d'une pareille femme.

Il auroit poussé plus loin ses réflexions triviales. Je l'interrompis.

Lov. Ces observations sont vagues, & peuvent ne pas convenir au point dont il est question. Mais vous-même, Monsieur, vous n'avez pas d'aversion pour la galanterie; & si vous étiez un peu pressé, peut-être ne justifieriez-vous pas mieux que moi toutes les actions de votre vie.

Le Col. Oh Monsieur! vous êtes libre de me rappeler mes erreurs, grâce au

ciel, je ſuis capable, & de les reconnoître & d'en rougir.

Ici Milord jeta les yeux ſur moi, mais comme il ne paroiſſoit point à l'air du Colonel, qu'il entrât la moindre malignité dans cette réflexion, je la relevai d'autant moins que je ſuis auſſi prêt que lui à reconnoître mes fautes, ſoit que j'en rougiſſe ou non. — Il continua :

Le Col. Comme vous ſemblez douter de mes principes, je vous dirai naturellement & ſans en tirer aucune vanité, quelle a toujours été ma règle en général, juſqu'à ces derniers temps, où je me ſuis, j'eſpère, beaucoup réformé. J'ai pris des libertés qui ne peuvent être juſtifiées par les loix de la bonne morale; & je me rappelle un âge de ma vie où je me ſerois cru en droit de couper la gorge à celui qui auroit traité ma ſœur, comme je ne faiſois pas de difficulté de traiter les filles & les ſœurs d'autrui. Mais, à cet âge même, je n'ai jamais été capable de faire une promeſſe que je n'aurois pas voulu remplir. (¶) Une oreille chaſte auroit plutôt entendu de ma bouche une obſcénité, qu'une propoſition de mariage, ſi je n'avois pas eu intention de tenir ma parole. (§) Les jeunes perſonnes de l'autre ſexe, ſont

toujours diſpoſées à nous prêter des vues honorables, lorſqu'elles ont de l'amour pour nous. Elles regarderoient comme un outrage égal pour leur vertu & pour leurs charmes, d'être réduites à la néceſſité de demander ſi l'on a des vues légitimes dans les ſoins qu'on leur rend. Mais je tiens que celui qui va juſqu'à promettre, eſt obligé de tenir. Une femme eſt en droit de porter ſon appel à tout l'univers contre la perfidie d'un homme qui l'a trompée, & ſera toujours sûre d'avoir le public de ſon côté.

A préſent, Monſieur, continua-t-il, je vous crois trop d'honneur, pour ne pas convenir que, ſi vous avez obtenu quelque avantage ſur une auſſi éminente vertu, vous le devez à des promeſſes de mariage, & des plus poſitives & des plus ſolemnelles.....

Lovel. (l'interrompant.) Je ſais, Colonel, tout ce que vous pouvez ajouter; & vous me pardonnerez, j'en ſuis sûr, de vous avoir interrompu, lorſque vous m'allez voir toucher directement au but que vous vous propoſez. Je reconnois donc que j'en ai fort indignement uſé avec Miſs Harlowe; & j'ajoute, avec la même franchiſe, que je me repens du fond du cœur de ma baſſe ingratitude

pour elle. Je dirai plus : je me trouve ſi groſſièrement coupable à ſon égard, que loin de chercher une excuſe dans les affronts continuels que j'ai reçus de ſon implacable famille, j'avoue que ce ſeroit une nouvelle baſſeſſe qui me condamneroit doublement. Si vous pouvez dire quelque choſe de pis, parlez.

Il nous regarda ſucceſſivement deux ou trois fois, Milord & moi. Comptez, lui dit Milord, que mon neveu parle de bonne-foi. J'en réponds pour lui.

Lovel. Oui, Monſieur; & que puis-je dire, que penſez-vous que je puiſſe faire de plus?

Le Col. Faire, Monſieur? Ho! je ſuis ſurpris, Monſieur, (d'un ton hautain,) qu'il ſoit beſoin de vous dire que la réparation doit ſuivre le repentir; & je me flatte que vous ne balancerez pas à prouver l'un par l'autre.

(L'accent dont ce diſcours fut prononcé, ne me plut point. J'héſitai, comme incertain ſi je devois le relever.)

Le Col. Permettez, Monſieur, que je vous faſſe une queſtion. Eſt-il vrai, comme on le dit, que vous épouſeriez ma couſine, ſi elle vouloit y conſentir? Que répondez-vous, Monſieur?

(Je me ſentis encore plus bleſſé.)

Lovel. Certaines queſtions, Colonel, par la manière dont elles ſont propoſées, ſemblent renfermer un ordre. Je ſerois bien aiſe de ſavoir à mon tour, comment je dois prendre les vôtres. A quoi tendent, s'il vous plaît, toutes ces interrogations ?

Le Col. Je ne penſe point, M. Lovelace, à donner ici des ordres. Ma ſeule vue eſt d'engager un galant homme à prendre des réſolutions dignes de lui, dignes d'un homme d'honneur.

Lovel. (vivement.) Et par quels argumens, Monſieur, prétendez-vous y parvenir?

Le Col. Par quels argumens engager un galant homme à ſe montrer digne de lui ? Cette queſtion me ſurprend dans la bouche de M. Lovelace.

Lovel. (l'interrompant.) Je n'aime point, Colonel, que mes termes ſoient répétés de ce ton.

Milord. Doucement, doucement, Meſſieurs. Je vous demande en grâce de vous mieux entendre. On eſt ſi vif à votre âge!

Le Col. Je ne prends point ce reproche pour moi, Milord. Je ne ſuis ni jeune, ni vif mal à propos. Votre neveu, Milord, peut me rendre tel qu'il me ſouhaite.

Lovel. Et vous ſerez, Colonel, tout ce qu'il vous plaira d'être.

Le Col. (fièrement.) Je vous en laiſſe le choix, Monſieur. Votre ami ou votre ennemi, ſuivant que vous êtes diſpoſé ou non à rendre juſtice à la plus parfaite de toutes les femmes.

Mil. J'avois bien jugé, Meſſieurs, d'après vos caractères que cette chaleur étoit à craindre dans votre première entrevue. Acceptez, je vous prie, mon entremiſe. Je ne vous demande que de vous entendre. Vous tendez au même but, & vous n'avez beſoin que de patience pour y arriver. — M. Morden, faites-moi la grâce de ne pas en venir aux défis....

Le Col. Aux défis, Milord! Ce ſont des extrémités que j'accepte toujours plus volontiers que je ne les offre. Mais croyez-vous, qu'ayant l'honneur d'appartenir de ſi près à la plus excellente femme du monde....

Mil. (l'interrompant.) Nous convenons tous de ſes perfections, & nous regarderons ſon alliance comme le plus grand honneur auquel nous puiſſions aſpirer.

Le Col. Vous le devez, Milord.

Un parfait Chamont! penſai-je en moi-même. (*)

Mil. Oui, nous le devons, & nous le faiſons auſſi. Que chacun faſſe ce qu'il doit; & qu'il ne faſſe rien de plus. Et vous, Colonel, ſouffrez que je le diſe, vous devez être moins ardent.

Lovel. (froidement.) Allons, M. Morden, quelques ſoient vos intentions, il ne faut pas que cette diſpute aille plus loin que vous & moi. Vous vous expliquez avez beaucoup de hauteur; & je ne ſuis nullement accoutumé à ce langage. Mais ici, ſous ce toit, il ſeroit inexcuſable de relever ce qui mériteroit peut-être mon attention dans un autre lieu.

Le Col. Votre langage, Monſieur, eſt digne d'un homme que je ſerois charmé de pouvoir nommer mon ami, ſi toutes ſes actions y répondoient; & digne auſſi de l'homme que je me croirois honoré de nommer mon ennemi. Je chéris un courage noble comme je chéris mon ame. Mais puiſque Milord eſt perſuadé que nous tendons tous deux au même but, je crois, M. Lovelace, que, ſi l'on nous permettoit d'être ſeuls pendant quatre

(*) Perſonnage de l'Orphelin d'Otway.

ou cinq minutes, nous nous entendrions bientôt parfaitement.

(Là-deſſus il ſe mit en chemin vers la porte.)

Lovel. Je ſuis tout-à-fait de votre opinion, & je vous accompagne.

Milord ſonna bruſquement & vint ſe jeter entre nous, en diſant au Colonel: rentrez, de grâce, Monſieur, rentrez; car il étoit déjà ſorti de l'appartement, tandis que Milord me retenoit par le bras. — Mon neveu, je vous défends de ſortir. La ſonnette & le bruit des voix amenèrent Mowbray & Clément, écuyer de Milord; le premier avec ſon air nonchalant, & les mains derrière le dos. De quoi eſt-il queſtion, mon enfant! de quoi s'agit-il, Milord? — De rien, dit Milord, agité & bégayant; mais ces jeunes gens ſont, ſont, ſont..... des jeunes gens, & c'eſt tout. — De grâce, Colonel, (il étoit rentré alors d'un air plus compoſé,) expliquez-vous, je vous en conjure, dans cette affaire avec modération.

Le Col. De tout mon cœur, Milord.

(Mowbray s'approchant de mon oreille:) De quoi s'agit-il donc, mon enfant? me dit-il. Veux-tu, mon enfant, que je tombe ſur cet homme-là? — Gardes-toi

d'ouvrir la bouche, lui répondis-je tout bas. Le Colonel eſt un galant homme; & je te défends de te mêler ici le moins du monde. — (¶) Allons, allons, mon enfant, j'ai fini; je peux te laiſſer en tête à tête avec le plus fier homme qui ſoit ſur la terre de Dieu. Voilà tout, mon enfant; & il s'éloigna fièrement juſqu'à l'autre bout de la chambre. (§)

Le Col. Je ſerois au déſeſpoir, Milord, de vous cauſer le moindre chagrin. Je ne ſuis pas venu dans cette intention.

Mil. En vérité, Colonel, vous m'avez fait ſoupçonner le contraire par la facilité avec laquelle vous prenez feu. Je ſuis ravi de vous entendre dire que vous n'avez pas cette intention. (¶) Comme une légère étincelle a bientôt produit un incendie, ſurtout lorſqu'elle rencontre des eſprits ſi combuſtibles! (§)

Le Col. Si j'avois eu le moindre deſſein d'en venir aux extrémités, je ſuis sûr que M. Lovelace m'auroit fait l'honneur de me joindre dans quelque lieu qui m'eût impoſé moins d'égards. Mais je ſuis venu dans des vues amicales.... pour concilier les différends plutôt que pour les aigrir.

Lovel. Eh bien! colonel Morden, entrons donc en matière, comme vous le

déſirez. Il n'y a perſonne avec qui je ſois plus diſpoſé à traiter paiſiblement qu'avec un homme pour lequel Miſs Harlowe a tant de conſidération. Mais je vous avoue que dans le ton comme dans les termes, je ne puis ſupporter l'air de menace.

Mil. Allons, Meſſieurs, allons; vous commencez un peu à vous entendre. *Les hommes colères ſe font à eux-mêmes un lit d'orties, & lorſqu'ils s'y couchent, ils en veulent à tout le monde.* Mais je me flatte que vous êtes amis. Promettez-moi de l'être. Je ſuis perſuadé, Colonel, que vous ne connoiſſez pas tout le fond de cette fâcheuſe affaire. Vous ne ſavez pas combien mon neveu déſire avec nous qu'elle ſe termine heureuſement. Vous ne ſavez pas, Colonel, qu'à notre ſollicitation à tous, M. Lovelace eſt réſolu d'épouſer Miſs Harlowe. Savez-vous cela?

Le Col. A votre ſollicitation à tous, Milord! Je me ſerois figuré que M. Lovelace étoit diſpoſé à remplir ſon devoir par des principes de juſtice, ſurtout lorſque la juſtice ſe trouve jointe au plus grand honneur qu'il puiſſe ſe faire à lui-même.

(Mowbray leva ſes yeux à demi-fermés

ſur le Colonel, & me lança enſuite un regard.)

Lovel. Ce langage eſt des plus forts, Colonel.

Mowbray. Par ma foi ! je le trouve tel auſſi.

Le Col. Fort, M. Lovelace ? Mais n'eſt-il pas juſte ?

Lovel. Oui, Colonel ; & je crois que faire honneur à Miſs Harlowe, c'eſt m'en faire à moi-même. (¶) Cependant il y a une manière de s'énoncer qui pourroit être ſujette à objection, lorſqu'il n'y a d'ailleurs rien dans les termes mêmes qui puiſſe arrêter. (§)

Le Col. Votre remarque eſt ſans doute très-vraie en général ; mais ſi vous avez pour ma couſine les ſentimens dont vous faites profeſſion, vous devez....

Lovel. Souffrez, Monſieur, que je vous interrompe. Si j'ai les ſentimens dont je fais profeſſion ! Il me ſemble qu'après avoir déclaré que j'ai ces ſentimens, ce *ſi*, prononcé avec emphaſe, eſt ici fort déplacé.

Le Col. Vous m'avez interrompu deux fois, M. Lovelace. Je ſuis auſſi peu accoutumé à me voir interrompre, que vous à voir répéter vos termes.

Mil. Deux barils de poudre, ſur ma

foi! Que diable ſert, Meſſieurs, de vouloir traiter, ſi vous êtes prêts à vous enflammer au moindre mot un peu équivoque.

Lov. Un homme d'honneur, Milord, ſouffre difficilement que ſa bonne-foi ſoit ſoupçonnée, même en termes indirects.

Le Col. Si vous m'aviez permis d'achever, M. Lovelace, vous auriez vu que ce *ſi* étoit moins une expreſſion de doute, qu'une ſuppoſition accordée. (¶) Mais réellement les hommes accoutumés à la licence de mœurs & de principes, ſe donnent d'étranges libertés: eux qui ſont prêts à laver dans le ſang le moindre ſoupçon qui les accuſe de manquer à la bonne-foi. (§) Dans le commerce, des hommes ne ſe feront pas ſcrupule de violer les promeſſes & les ſermens les plus ſacrés qu'ils auront faits aux femmes. Je puis vous aſſurer, Monſieur, que j'ai toujours cru ma couſine liée par mes ſermens, ou mes promeſſes.

Lov. Je loue cette conduite, Colonel; mais je vous apprends que vous connoiſſez peu l'homme à qui vous parlez, ſi vous ne le croyez pas capable d'un juſte reſſentiment, lorſqu'il voit prendre

ſes généreuſes déclarations pour une marque de foibleſſe.

Le Col. (Avec chaleur & d'un air ironique.) Je me garderai bien, Monſieur, de vous prêter cette baſſe foibleſſe ; ce ſeroit s'imaginer qu'un homme, qui s'eſt rendu coupable d'une injure ſignalée, n'eſt pas prêt à montrer ſon courage pour la ſoutenir.

Mowbray. Ce ton eſt diablement dur, Colonel. Ho! par ma foi ! ce ton eſt trop dur. Il n'y a perſonne au monde de qui j'en vouluſſe entendre autant que M. Lovelace en a ſouffert.

Le Col. Qui êtes-vous, Monſieur? Quel droit avez-vous d'entrer dans une affaire où d'un côté l'on ſe reconnoît coupable, & où de l'autre l'honneur d'une famille diſtinguée eſt bleſſé au vif.

Mowbray. (A l'oreille du Colonel.) Mon cher enfant, vous m'obligeriez infiniment ſi vous vouliez me donner le moyen de répondre à votre queſtion.

(Il ſortoit. Je l'ai ramené, tandis que Milord retenoit le Colonel.)

Le Col. De grâce, Milord, permettez-moi de ſuivre cet officieux inconnu. Je vous promets d'être ici dans trois minutes.

Lovel. Mowbray, eſt-ce là le perſon-

nage d'un ami? Me ſuppoſes-tu incapable de répondre pour moi-même? & le colonel Morden, que je connois homme d'honneur & de courage, quoiqu'il ſe ſoit peut-être montré un peu téméraire dans ſa viſite, aura-t-il ſujet de ſe plaindre qu'étant venu ici ſeul, & comme nud, ſans ami & ſans ſuite; cette raiſon n'ait pas plutôt ſervi à lui attirer des civilités que des inſultes? Il faut, mon cher Mowbray, que vous vous retiriez dans le moment. Vous n'avez, en effet, aucun intérêt dans cette affaire; & ſi vous êtes mon ami, je vous prie de faire des excuſes au colonel, de vous y être mêlé mal-à-propos.

Mowbray. Hé bien! hé bien! Lovelace, il n'en ſera que ce que tu juges à propos. Je ſais que je n'ai point affaire ici. Vous, Colonel, (en lui tendant la main,) je vous laiſſe à un homme qui eſt auſſi capable de défendre ſa cauſe qu'aucun mortel que je connoiſſe.

Le Col. (prenant la main de Mowbray à la prière de Milord.) Vous ne m'apprenez rien que j'ignore, M. Mowbray. Je ne doute point que M. Lovelace ne sût défendre ſa cauſe, s'il étoit queſtion d'une cauſe à défendre; & j'en prendrai occaſion de vous avouer, M. Love-

lace, que je ne puis m'expliquer à moi-même, comment un homme auſſi brave, auſſi généreux que je vous ai connu dans le peu de temps que j'ai eu l'honneur de vous voir en Italie, a pu être capable d'en uſer ſi mal avec la plus excellente perſonne de ſon ſexe.

Mil. Allons, Meſſieurs; à préſent que M. Mowbray eſt parti, & que vous ne vous devez rien l'un à l'autre en fait de courage & de généroſité, que tout reſpire l'amitié, je vous en prie, & cherchons enſemble quelque moyen pour tout terminer heureuſement en faveur de cette dame.

Lovel. Un mot, Milord, à préſent que M. Mowbray eſt parti. Je crois qu'un homme d'honneur ne doit pas paſſer ſi légèrement, ſur une ou deux expreſſions qui ſont échappées au Colonel.

Mil. Mon neveu, que diable veux-tu dire? Tout doit tomber dans l'oubli. Il ne te reſte qu'à confirmer au Colonel la réſolution où tu es, d'épouſer Miſs Harlowe, ſi elle conſent à te recevoir.

Le Col. Je me flatte que M. Lovelace n'héſitera point à m'en donner ſa parole, malgré tout ce qui s'eſt paſſé. Si vous croyez, Monſieur, qu'il me ſoit échappé quelque choſe dont vous ayez à vous

plaindre, c'eſt apparemment lorſque j'ai dit qu'un homme qui a ſi peu conſulté la réalité de l'honneur à l'égard d'une femme ſans protection & ſans défenſe, ne doit pas être ſi délicat ſur ce qui n'en eſt que le nom, avec ceux qui ont droit de lui en faire leurs plaintes. Je ſuis fâché, M. Lovelace, d'avoir ſujet de tenir ce langage; mais en pareille occaſion je le répéterois ſans crainte à un roi dans toute ſa gloire, au milieu de ſes gardes.

Mil. Que faites-vous, Meſſieurs? Vous ſoufflez ſur les flammes. — Vous avez deſſein de quereller. — Je le crois. — Ne ſouhaitez-vous pas, mon neveu, n'êtes-vous pas prêt d'épouſer Miſs Harlowe, ſi nous pouvons obtenir ſon conſentement?

Lovel. Que le ciel me confonde, Milord, ſi je voudrois épouſer une impératrice au prix d'un pareil traitement!

Mil. Quoi, mon neveu! tu es plus emporté que le Colonel? C'étoit ſon tour, il n'y a qu'un inſtant; mais à préſent qu'il s'eſt refroidi, vous prenez feu comme la poudre.

Lovel. J'avoue que le Colonel a beaucoup d'avantages ſur moi; mais peut-être en connois-je un qu'il n'auroit pas, ſi nous en venions à l'épreuve.

Le Col. Je ne ſuis pas venu, comme je l'ai déjà dit, pour chercher l'occaſion; mais je ne la refuſerai pas ſi elle m'eſt offerte : & puiſque nous ne cauſons ici que de l'embarras à Milord, je vais prendre congé de lui & m'en retourner par le chemin de Saint-Albans.

Lov. Je vous accompagnerai de tout mon cœur pendant une partie du chemin, Colonel.

Le Col. J'accepte avec joie votre civilité, M. Lovelace.

Mil. (nous arrêtant encore, lorſque nous étions en mouvement pour ſortir.) Eh, Meſſieurs! que vous en reviendra-t-il? Suppoſons que l'un périſſe par la main de l'autre, l'affaire en ſera-t-elle plus ou moins avancée? Croyez-vous que la mort de l'un ou de l'autre, ou celle des deux, rende Miſs Harlowe plus ou moins heureuſe? Votre courage eſt trop connu à tous deux, pour avoir beſoin de nouvelles preuves. Je crois, Colonel, que, ſi vous avez en vue l'honneur de votre couſine, il n'y a pas de voie plus certaine que celle du mariage; & ſi vous voulez employer votre crédit auprès d'elle, il eſt très-probable que vous obtiendrez ce qu'elle refuſe juſqu'à préſent à tout le monde.

Lov. Il me ſemble, Milord, que j'ai dit tout ce qu'on peut dire dans une affaire où le paſſé ne put être rappelé. Vous voyez néanmoins que le Colonel prend droit de ma modération pour s'échauffer, juſqu'à me mettre dans la néceſſité de prendre le même ton que lui, ſans quoi je ſerois mépriſable à ſes propres yeux.

Mil. Je vous demande, Colonel, ſi vous connoiſſez quelque méthode, quelque voie de raiſon & d'honneur, pour faire goûter une réconciliation à Miſs Harlowe. C'eſt à quoi tendent tous nos déſirs; & je puis vous dire, Monſieur, que ſes reſſentimens contre mon neveu viennent particulièrement de ſes proches & de la diſpoſition implacable qu'ils conſervent pour elle. Mon neveu en a très-mal uſé avec elle; mais il eſt diſpoſé à réparer ſes torts.

Lov. Pour l'amour d'elle-même, Milord, & par le vif ſentiment de mes injuſtices; mais ſans aucun égard pour ſa famille, ni pour les hauteurs de Monſieur.

Le Col. Je ſuis trompé, Monſieur, ſi les vôtres n'euſſent été bien plus loin dans le même cas; c'eſt-à-dire, pour l'intérêt d'une parente ſi reſpectable & ſi indignement outragée. J'ajoute que,

ſi vos motifs ne ſont pas l'amour, l'honneur, la juſtice, & s'il s'y mêle la moindre teinte de répugnance de votre part, ou d'une vile pitié pour elle, je ſuis sûr qu'ils trouveront peu de faveur auprès d'une perſonne qui penſe auſſi noblement que ma couſine, & je ne ſouhaiterois pas moi-même qu'elle s'y prêtât.

Lov. (¶) Ne croyez pas, Colonel, que je ſonge à pacifier baſſement une querelle, que je viderois avec vous auſſi volontiers que je vais boire ou manger, ſi l'on m'en donne l'occaſion. (§) Mais j'irai juſqu'à vous dire que Milord, Miladi Sadleir, Miladi Lawrance, mes deux couſines Montaigu, & moi-même nous lui avons écrit dans les termes les plus ſolemnels & les plus preſſans, pour lui faire des offres qu'elle ſeule eſt capable de refuſer, & cela long-temps avant qu'on ſongeât à l'arrivée du colonel Morden.

Le Col. Eh ! quelles raiſons, s'il vous plaît, peut-elle apporter contre des médiations ſi puiſſantes & contre de telles offres ?

(¶) *Lov.* Cela auroit l'air d'une capitulation, ſans quoi....

Le Col. Je ne puis y voir rien de pareil,

pareil, M. Lovelace, moi qui ai la meilleure opinion de votre courage ; & quel eſt, je vous prie, le rôle que je fais, quels ſont les motifs qui m'animent, en déſirant qu'on rende juſtice à ma couſine Clariſſe Harlowe ? N'eſt-ce pas chercher à établir l'honneur de *Madame Lovelace*, ſi les affaires peuvent être conduites à cet heureux terme ? (§)

Lov. Monſieur Morden ! Lorſqu'elle m'aura fait la grâce d'accepter ce nom, je n'aurai beſoin ni de vous, ni de perſonne au monde, pour aſſurer l'honneur de Mde. Lovelace.

Le Col. J'en ſuis perſuadé ; mais juſqu'à ce qu'elle vous ait honoré de ſa main, elle me touche de plus près que vous, M. Lovelace. Ce que je dis, Monſieur, c'eſt pour vous faire juger que, dans le rôle que je fais, je crois mériter vos remercîmens plutôt que vos plaintes, quoique votre ennemi, s'il y avoit lieu de l'être ; & en peſant bien les choſes, vous n'y devez trouver rien de choquant pour vous-même. Car, contre qui, Monſieur, une femme a-t-elle beſoin de protection, ſi ce n'eſt contre ceux qui l'outragent ? Et par qui Miſs Harlowe ſe trouve-t-elle outragée ? Ainſi juſqu'à ce qu'elle ait droit à votre

protection, en qualité de votre épouſe, il me ſemble que vous devez me faire un mérite de mon rôle, pour faire rendre juſtice à ma couſine. — Mais vous aviez commencé, Monſieur, à m'expliquer des circonſtances que j'ignore ſur les raiſons de ma couſine, pour refuſer une ſi honorable médiation.

(Je lui fis le récit de mes offres ſincères. Je ne fais aucune difficulté, lui dis-je, d'avouer que ma malheureuſe conduite avec elle, avoit pu lui cauſer un extrême chagrin. Mais c'étoit la rigueur implacable de ſes parens, qui l'avoit jetée dans l'excès du déſeſpoir, & qui lui faiſoit mépriſer la vie. J'ajoutai qu'elle avoit eu la bonté de m'écrire, pour me faire ſuſpendre une viſite à laquelle j'étois abſolument réſolu; & que j'avois fondé de grandes eſpérances ſur ſa lettre, parce qu'elle m'aſſuroit qu'elle étoit à la veille de retourner chez ſon père, où elle me faiſoit enviſager le bonheur de la voir, ſi je n'y mettois pas d'obſtacle.)

Le Col. Eſt-il poſſible? Vos efforts, Monſieur, ont-ils été ſi preſſans? Vous a-t-elle écrit dans ces termes?

Milord me ſervit auſſitôt de garant. Il ajouta même que, par ſoumiſſion pour

ſes déſirs, j'étois revenu de Londres, ſans avoir obtenu la ſatisfaction de la voir.

Rien n'eſt plus vrai, Colonel, repris-je. C'eſt ce que je vous aurois plutôt expliqué; mais votre chaleur m'a rendu plus réſervé, dans la crainte que ce détail n'eut l'air d'une baſſe capitulation; foibleſſe qui me rendroit auſſi mépriſable à mes propres yeux qu'aux vôtres.

Milord propoſa de ſoutenir mon apologie par des preuves. (¶) Il obſerva dans ſon ſtyle ordinaire, que le premier avocat avoit toujours raiſon juſqu'à ce qu'on eût entendu ſon adverſaire; (§) que les Harlowes & moi, nous en avions uſé mutuellement comme des ours; que d'ailleurs toute cette famille s'étoit expliquée fort librement ſur la nôtre; cependant qu'en faveur de Miſs Clariſſe plutôt que par égard pour eux ou pour moi-même, il étoit réſolu de faire beaucoup plus qu'ils ne pouvoient demander; qu'il étoit prêt à s'y engager, & qu'il auroit commencé par cette déclaration, s'il avoit pu nous inſpirer plutôt de la modération & de la patience.

Le Colonel rejeta ſa chaleur ſur ſon affection pour ſa couſine. Mon eſtime pour elle me fit accepter volontiers ſes

excuſes ; & Milord ayant fait ſervir un flacon de bourgogne & un autre de champagne, nous nous aſsîmes de fort bonne humeur après toutes ces bruyantes eſcarmouches, pour entrer dans les éclairciſſemens qu'on me demandoit, & ſur leſquels je ne me fis pas preſſer. Mais ce ſera le ſujet d'une autre lettre, pour laquelle je ne veux que le temps de repoſer ma main & de conſulter un peu ma mémoire.

En attendant, obſerve, Belford, quel eſt le déſavantage d'une mauvaiſe cauſe. Il me ſemble que les interrogations du Colonel, pouſſées d'un ton ſi ferme, ont dû répandre ſur moi un maudit air d'humiliation, tandis qu'elles lui donnoient une ſupériorité que je n'accorderois pas au premier homme de l'Europe. Ainſi pour prendre les choſes à la lettre, & en tirer l'induction qu'en tireroit un homme de bien, le vice trouve ſa punition dans lui-même ; ne fut-ce que parce qu'il donne à l'eſprit le plus fier l'air d'un coupable qu'il eſt. C'eſt d'un homme de bien que je parle ; auſſi garde-toi, malgré ton air contrit, de te croire en droit de faire la même obſervation.

(¶) LETTRE XXXIV.

M. LOVELACE continue ſon récit.

Mardi l'après-midi, 29 *Août.*

DANS cette partie de notre converſation, je remontai juſqu'au jour que je fus obligé de partir pour me rendre auprès de Milord dans ſa dangereuſe maladie, que quelques-uns crurent la dernière. Je dis au Colonel, quelles lettres preſſantes j'avois écrites à un ami particulier, pour l'engager à perſuader Clariſſe de ne pas laiſſer échapper un jour qui avoit été propoſé pour la célébration de notre mariage, & je parlai des lettres que je lui avois adreſſées à elle-même dans la même vue. (*) J'étois allé chercher dans mon cabinet toutes les lettres & copies qui pouvoient avoir rapport à cette affaire.

Je lui lus différens paſſages des copies de ces lettres que tu te rappelles qui ſont très-propres à me faire honneur,

(*) Voyez Lettres XXVII, XXVIII & XXIX. Tome IX.

& je lui dis que j'étois fâché de n'avoir pas tiré des copies de celles que j'avois écrites à mon ami à cette occaſion ; qu'il auroit vu combien j'étois ſincère dans les déclarations que je lui faiſois, quoiqu'elle n'eût fait aucunes réponſes. Et tu peux te rappeler, qu'une de ces lettres expliquoit pourquoi je déſirois qu'elle reſtât dans le lieu où je l'avois laiſſée. (*)

Enſuite je lui rendis compte de la viſite de Lady Sara & de Lady Betty à Milord & à moi, dont l'objet étoit de m'engager à lui rendre juſtice ; de mon empreſſement à déférer à leurs déſirs ; de la haute opinion qu'elles avoient de ſon mérite ; de la viſite rendue à Miſs Howe par mes deux couſines Montaigu, au nom de toute la famille, pour l'engager à ſolliciter ſon amie en ma faveur ; de mon entretien avec Miſs Howe dans une aſſemblée particulière ; des aſſurances conformes que je lui répétai, en la conjurant de m'appuyer de ſon pouvoir ſur l'eſprit de ſon amie.

Je lui lus alors la copie de la lettre écrite à Miſs Howe par Miſs Charlotte

(*) Voyez Lettre XXVII, Tome IX.

Montaigu, en date du 1-Août (*), & qui ſollicitoit ſon alliance au nom de toute notre famille, quoique cette lettre fût ſi fort à mon déſavantage.

Ces lettres lui firent juger que la belle couſine portoit trop loin ſon reſſentiment contre moi.

Tu vois, Belford, qu'il ne s'agit que de montrer & commenter la moitié d'une hiſtoire, en ſupprimant l'autre, pour rendre bonne une mauvaiſe cauſe. Que j'aurois fait un excellent avocat! Et quelle pauvre figure cette charmante perſonne auroit fait avec toute ſon innocence dans une cour de juſtice, contre un homme qui avoit tant de choſes à dire, tant de preuves à produire pour ſa défenſe?

Je dis un mot de l'offre généreuſe d'une penſion annuelle que Milord & ſes ſœurs avoient faite à la belle couſine, dans l'inquiétude où ils étoient, qu'elle n'eût à ſouffrir par l'inflexible dureté de ſes parens.

Le Colonel applaudit hautement à cette généroſité; & il eut la bonté de déplorer la malheureuſe méſintelligence qui s'étoit miſe entre les deux familles, & qui avoit rendu celle des Harlowes

(*) Voyez Lettre XXXIX, Tome XI.

moins empreſſée d'accepter l'alliance d'une famille auſſi honorable que l'étoit la nôtre d'après ces traits obligeans.

Je lui dis que mon ami, (je parlois de toi,) dont elle vouloit bien recevoir les viſites, qui avoit toujours été l'admirateur de ſes vertus, & qui m'avoit de temps en temps donné à ſon occaſion des avis que je voudrois avoir ſuivis, m'ayant aſſuré qu'une viſite de ma part lui ſeroit fort déſagréable, j'avois réſolu d'eſſayer encore quel ſeroit l'effet d'une lettre, & qu'en conſéquence je lui avois écrit le 7 Août.

En voici la copie, Colonel. J'étois alors fort mal avec Milord & les dames de ma famille. Liſez-la vous même. (*)

Cette lettre lui plut beaucoup. C'eſt votre cœur, M. Lovelace, qui a dicté cette lettre. Elle eſt pleine de repentir & de ſincérité. Votre requête eſt raiſonnable, de n'être pardonné qu'autant que vous paroîtrez le mériter après un temps d'épreuve, dont vous l'aiſſez à ſa diſpoſition de fixer le terme. Hé! dites-moi, Monſieur, a-t-elle fait réponſe à cette lettre?

Oui, Monſieur, elle en a fait une;

(*) Voyez Lettre LII Tome. XI.

mais avec *répugnance*, & ſeulement après que je lui eus fait déclarer par mon ami, que ſi je ne pouvois obtenir de réponſe d'elle, j'irois à la ville me jeter à ſes pieds.

Je ſouhaiterois de la voir, Monſieur; ou d'en entendre ce que vous jugerez à propos de m'en lire.

Je cherchai dans mes papiers; la voici, Monſieur, je ne fais aucune difficulté de la remettre entre vos mains.

Cela eſt très-obligeant, M. Lovelace.

Il la lut. — Ma charmante couſine! — Quelle violence dans ſes reſſentimens! Et cependant que ſes ſouhaits ſont charitables! — Grand Dieu! quelle ſublime créature!.... Mais c'eſt là votre chagrin, M. Lovelace, comme c'eſt le mien, je n'en doute pas....

Je l'interrompis vivement; & lui jurai que c'étoit en effet mon plus cruel chagrin.

Cela doit être, reprit-il, & je n'en ſuis pas étonné, je vous dirai tout-à-l'heure, continua-t-il, combien elle ſouffre de la part de ſes parens, par une ſuite de rapports faux & odieux. Mais, Monſieur, voudriez-vous me permettre de prendre avec moi ces deux lettres?

Je vous promets d'en faire uſage pour votre avantage à tous deux.

Je lui dis que je les lui confiois très-volontiers, & il me ſut bon gré, (comme il le devoit,) de cette complaiſance. Il les mit dans ſon portefeuille, avec promeſſe de me les remettre ſous peu de jours.

Je lui contai enſuite, que d'après le refus de ſa part, j'avois pris ſur moi d'aller à Londres dans l'eſpérance de la voir & de la toucher en ma faveur; que malgré le ſoin que j'avois eu, de ne pas la prévenir de mon deſſein, elle avoit eu quelque avis de mon arrivée, & qu'elle s'étoit arrangée pour ne ſe pas trouver ſur mon chemin; qu'à la fin, lorſqu'elle ſut que j'étois pleinement déterminé à tout événement pour parvenir à la voir, avant de quitter la ville, (ce que je ferai, ajoutai-je, s'il ne me reſte aucun moyen de la fléchir) elle m'écrivit alors la lettre dont j'avois parlé, en me priant de ſuſpendre ma viſite, & cela par une raiſon qui me confond d'étonnement, parce que je ne peux en pénétrer le but ni le ſens; cependant je n'ai jamais vu qu'elle ſe ſoit diſpenſée de ſa parole : car elle avoit toujours pour maxime, qu'il n'étoit pas permis de

commettre un mal pour un bien qui pourroient en réſulter. Et cependant par cette lettre, ſans autre but que d'éviter de me voir, (pur caprice qu'elle veut ſatisfaire,) elle m'a fait partir de la ville, faiſant fond ſur l'aſſurance qu'elle m'avoit donnée.

Le Col. Cela eſt en effet très-ſurprenant. Mais je ne peux croire que ma couſine, uniquement pour le but dont vous parlez, ou même pour toute autre vue, fût capable, d'après le caractère que j'entends lui donner, de s'abaiſſer à employer pareil artifice.

Lov. Voilà ce qui me remplit d'étonnement; & cependant, voyez ici: — Voilà la lettre qu'elle m'a écrite. Vous voyez, Monſieur, c'eſt ſon écriture.

Le Col. Je la reconnois bien. Et c'eſt une charmante écriture.

Lov. Vous remarquez, Colonel, que toutes ſes eſpérances de réconciliation avec ſes parens repoſent ſur vous. Vous êtes ſon cher & précieux ami! Elle a toujours parlé de vous avec le plus grand plaiſir.

Le Col. Plût à Dieu que je fuſſe revenu en Angleterre avant qu'elle eût quitté le château d'Harlowe, tout cela ne ſeroit pas arrivé. Pas un des partis, que j'ai

ouï dire, qui s'étoient propoſés pour elle, ne l'auroit eue. Ni vous, M. Lovelace, à moins que je n'euſſe vu en vous l'homme que tous ceux qui vous connoiſſent, doivent ſouhaiter que vous fuſſiez. Mais ſi vous aviez rempli ce vœu, il n'eſt pas un homme ſur la terre que j'euſſe préféré à vous pour époux de cette fille ſi parfaite.

Milord & moi, nous joignîmes nos vœux au ſien; & d'honneur, le vœu étoit bien ſincère de ma part.

Le Colonel relut deux fois la lettre, & puis me la rendit. Tout cela eſt une énigme, dit-il, où je ne peux rien comprendre. Car, hélas! ſes parens ſont auſſi éloignés que jamais de toute réconciliation.

Milord. Je ne l'aurois pas cru. Mais ne jugez-vous pas qu'il y a dans cette lettre quelque choſe de très-favorable pour mon neveu? quelque choſe qui reſſembleroit aſſez à une diſpoſition de ſe rendre à la fin à nos inſtances.

Le Col. Que je meure ſi j'y entends rien. Cette lettre eſt bien différente de la précédente! .... Y avez-vous fait réponſe, M. Lovelace?

Lov. Réponſe, Colonel! ſans doute. Et une réponſe pleine de tranſports!

Je

Je lui diſois, que par obéiſſance à ſes volontés, j'allois retourner chez Milord. Je lui diſois que je conſentirois à toutes les démarches qu'elle m'ordonneroit, & qui pourroient tendre à procurer cette heureuſe réconciliation. Je lui diſois que toute mon étude ſeroit déſormais, juſqu'à la fin de ma vie, de mériter une ſi rare bonté. — Mais je ne puis m'empêcher de dire, que je ne ſuis pas peu ſurpris & même choqué, ſi elle n'a eu d'autre vue dans cette lettre, que de me renvoyer à la campagne ſans la voir.

Le Col. Ce ne peut pas être cela, ſoyez-en certain, Monſieur; il doit y avoir plus que cela : car ſi c'étoit-là tout le but de cette lettre ; elle doit penſer que vous ne tarderiez pas à être détrompé; & qu'alors vous ne manqueriez probablement pas d'en revenir à votre premier deſſein; à moins de ſuppoſer à la vérité, qu'elle comptoit me voir dans l'intervalle, ſachant que j'étois arrivé. Mais j'avoue que je ne ſaurois expliquer ce myſtère. Je dirai ſeulement qu'elle me fait beaucoup d'honneur, ſi c'eſt moi qu'elle appelle *ſon précieux ami qu'elle a toujours chéri & reſpecté.* Oui, ſans doute, je l'ai toujours aimée; & ſi je meurs ſans me marier, ou ſans enfans,

je veux lui faire autant de bien que lui en a fait ſon grand-père ; & j'y ſuis d'autant plus porté, que je crains qu'il n'entre trop d'envie & d'égoïſme dans les reſſentimens que ſon frère & ſa ſœur tâchent d'entretenir dans le cœur de ſon père & de ſa mère contre elle. Mais je ſaurai mieux à quoi m'en tenir là-deſſus lorſque mon couſin ſera revenu d'Edimbourg, & il eſt attendu d'un jour à l'autre.

Mais permettez-moi une queſtion, M. Lovelace ; quel eſt le nom de votre ami, dont ma couſine reçoit ſi facilement les viſites ? n'eſt-ce pas M. Belford ?

Lov. C'eſt lui, Monſieur ; & M. Belford eſt un homme d'honneur, & un grand admirateur de votre belle couſine.

Ai-je dit la vérite ſur le premier point, Belford ? quant au ſecond, j'en ai de ſi fortes preuves, qu'il me feroit douter du premier : car ſans toi, elle n'auroit pas ſu ſe dérober à la viſite que je me propoſois de lui rendre.

Le Col. Etes-vous bien sûr, Monſieur, que M. Belford ſoit un homme d'honneur ?

Lov. Je peux vous en répondre & vous le jurer, Colonel ; quelle eſt votre raiſon pour me faire cette queſtion ?

Le Col. Point d'autre que celle-ci. Qu'on a député un jeune pédant, ardent entremetteur, pour faire des informations ſur la vie & la ſociété de ma couſine. Et le croiriez-vous? les fréquentes viſites de votre ami ont été interprêtées malignement, & d'une façon très-déshonorante pour la réputation de Miſs Clariſſe. — Liſez cette lettre, M. Lovelace; il n'y a pas de ligne qui ne vous révolte.

Cette maudite lettre eſt, il n'en faut pas douter, du jeune lévite que tu m'as dépeint, Belford, faiſant des queſtions à Mde. Smith, ſur la réputation & les connoiſſances de Miſs Harlowe. (*)

Je crois que j'ai bien mis un quart-d'heure à cette lecture; car toute longue qu'eſt cette lettre par elle-même; je l'ai bien allongée ſix fois plus par les imprécations dont j'ai chargé chaque ligne de ce pédant écrivain. Milord l'a auſſi allongée, en joignant ſes malédictions aux miennes. Et toi, Belford, tu pourras trés-juſtement la maudire après nous. — Vous devez voir, reprit le Colonel, quand j'eus fini de lire, que ce Monſieur a pouſſé loin le zèle de ſa malveillance: car tout ce qu'il dit ne ſont que des ouï-

(*) Voyez Lettre LIV Tome XI.

dire, & ces ouï-dire des conjectures calomnieuſes ſans faits ni preuves, ni aucune apparence de preuve qui les appuye; ſi bien qu'un œil ſans prévention, au ſimple vu de cette lettre, condamnera auſſitôt l'écrivain, comme j'ai fait, & abſoudra ma couſine. Mais tel eſt l'eſprit qui gouverne le reſte de mes proches, qu'ils livrent aveuglement leur créance à toutes les inſinuations les plus odieuſes de cet écrit, & qu'il a valu à la chère créature les lettres les plus dures.

On a avidement ſaiſi toutes les idées de ce pédant, & l'on a propoſé à ma couſine un voyage dans une de nos colonies, comme le ſeul moyen d'éviter M. Belford & vous. Je n'ai pas vu ces lettres; mais on s'eſt fait gloire de me répéter une partie de leur contenu, qui doit avoir percé le cœur de cette chère infortunée. Et ces cruautés jointes à ſes premières ſouffrances!... Quels reproches n'avez-vous pas à vous faire, M. Lovelace?

Lov. Eh qui diable pouvoit prévoir de pareilles ſuites? Qui auroit pu s'imaginer qu'il pourroit ſe trouver des parens auſſi implacables? Un frère & une ſœur ſi envieux? Et permettez-moi d'ajouter, une femme auſſi immuablement buttée contre les ſeuls moyens qu'il y ait de

tout pacifier. — Et que peut-on faire aujourd'hui ?

Milord. J'ai de grandes eſpérances que le Colonel pourra encore venir à bout de fléchir ſa couſine. Et d'après ſa dernière lettre, j'ai dans ma tête qu'elle a quelque idée de pardonner tout le paſſé. Croyez-vous, Colonel, que s'il n'eſt pas queſtion de quelque choſe qui reſſemble à une réconciliation qui s'arrange à préſent, ſa lettre ne puiſſe pas ſignifier, que ſi nous pouvions réuſſir à faire accepter cette réconciliation à ſes parens, elle ſeroit diſpoſée à ſe réconcilier avec M. Lovelace.

Le Col. Un pareil artifice conviendroit mieux à la ſubtilité italienne qu'à la ſimplicité anglaiſe. Milord a vu l'Italie, ſans doute ?

Lov. Milord a lu Boccace, peut-être, & c'eſt la même choſe pour l'idée qu'il nous donne ; on peut l'emprunter de quelqu'un des contes de cet auteur. Mais Miſs Clariſſe Harlowe eſt au-deſſus de tout artifice. Elle a sûrement quelque idée cachée, que je ne puis pénétrer.

Le Col. Enfin Milord, tout ce que je puis dire, c'eſt que je ſaurai tirer quelque parti des lettres que M. Lovelace m'a fait l'amitié de me confier : & après que

j'aurai eu quelque entretien avec mon couſin James, qu'on attend à tout moment, & lorſque j'aurai expédié deux ou trois affaires qui me preſſent, j'irai ſaluer ma chère couſine, je ſerai alors plus en état de mieux juger des choſes. En attendant je veux lui écrire: j'ai déjà envoyé m'informer de ſa ſanté, & je ſais qu'elle a beſoin de conſolation.

Lov. Si vous voulez, Colonel, me laiſſer l'abominable lettre de ce Brand, pour un jour ou deux, vous m'obligerez.

Le Col. Volontiers. Mais ſouvenez-vous M. Lovelace, que cet homme eſt un eccléſiaſtique, & un homme ſans malice, à ce qu'on dit; autrement j'aurois déjà eu une entrevue avec lui. Et les novices de collége, qui croient tout ſavoir dans leur retraite & que toute la ſcience eſt renfermée dans les livres, font triſte figure quand ils ſe produiſent dans le monde au milieu de l'un & de l'autre ſexe.

Milord. Brand! Brand! C'eſt un fier *Brandon*, un vrai boute-feu, je le crois ſur mon honneur!

Ainſi finit cette fière conférence.

Il faut t'avouer, Belford, que j'aime beaucoup le Colonel Morden, c'eſt un brave homme, un homme généreux, &

qui connoît le monde. Et puis ſon mépris pour les gens d'égliſe, eſt une marque qu'il eſt de nos gens. Nous nous ſommes quittés très-poliment. Et Milord a été fort aiſe de nous voir ſéparés, & auſſi content que moi du Colonel. Après qu'il a été ſorti, Milord m'a rappelé ſon ſouhait qu'il fût arrivé à temps pour ſauver ſa belle Clariſſe; ſi ſa préſence eût pu y contribuer.

Je le voudrois comme lui: car ſur ma vie, Belford, je deviens de jour en jour plus inquiet ſur ſon état: mais j'eſpère qu'elle n'eſt pas auſſi mal qu'on me le dit.

J'ai fait tranſcrire par Charlotte la lettre de ce *Brandon*, comme le nomme Milord, & je t'enverrai la copie, je ſuis sûr que tout ton flegme ne tiendra pas contre ſa lecture, & que tu ſeras enflammé de vengeance.

Je ne ſais trop que te conſeiller, & ſi tu dois la montrer à Clariſſe. Peut-être cependant, qu'elle ſera dans le cas d'en tirer plus de ſatisfaction que de ſujet de chagrin, par le ſentiment qu'elle a de ſon innocence: elle verra peut-être avec quelque plaiſir que le traitement qu'elle reçoit de ſes parens, eſt autant dû aux faux rapports qu'à leur caractère implacable. Une ame de ſa trempe, ſeroit bien

aiſe, j'en ſuis sûr, de trouver quelque ombre de raiſon pour expliquer les lettres révoltantes que le Colonel dit qu'on lui a envoyées, & la propoſition qu'ils lui ont faite de paſſer dans une de nos colonies: que le ciel les confonde tous! — Mais ſi je commence une fois à maudire, je n'en finirai jamais. — D'ailleurs cette connoiſſance pourroit la mettre à portée de trouver une occaſion de ſe défendre, & de les faire rougir de leur monſtrueuſe crédulité; mais je laiſſe cette queſtion à décider à ta lourde prudence. — Ce qui me déchire l'ame, c'eſt que la malignité & la calomnie oſent ſeulement ſoupçonner la pure poſſibilité, qu'aucun mortel puiſſe partager les faveurs d'une femme, que je crois que je pourrois à préſent adorer avec la vénération qui n'eſt due qu'à la divinité.

Charlotte & ſa ſœur n'ont pu s'empêcher de pleurer à la lecture de cette vile calomnie. Quand, quand finiront donc, a dit Miſs Patty en levant les mains, les ſouffrances de cette douce & charmante créature? Ah couſin Lovelace!

C'eſt ainſi qu'on rejette ſur moi tout le blâme des fautes de tout le monde: quand ſon brutal de père la maudit; c'eſt moi la cauſe. C'eſt moi qui lui attire

les reproches & les duretés de ſa mère : ſi ſes ſtupides oncles ſont implacables, c'eſt ma faute : c'eſt ma faute ſi ſon frère la hait ; ſi ſa ſœur eſt tourmentée de dépit & de jalouſie, tout cela vient de moi : & la lettre de ce miſérable Brand, c'eſt encore moi qui en ſuis l'auteur : — O Belford, quel odieux ſcélérat que ton ami Lovelace !

✱

Quoi ! revenu ſans une lettre ! Ce coquin de Will revient ſans lettre ! & ce miſérable me dit encore qu'il a entendu dire que vous aviez été occupé à m'écrire ces deux derniers jours !

Que l'enfer te damne, toi qui dois connoître toute mon impatience, & la raiſon que j'ai d'en avoir !

Envoyer exprès un homme à cheval, comme j'ai fait ! mon imagination attachée au ventre de l'animal, & galoppant avec lui. — Il eſt à préſent à tel lieu, à préſent à tel autre ; voilà qu'il entre dans Londres : Il doit être à cette heure chez Belford !

A préſent qu'il a la lettre, allons, du fouet, de l'éperon ; avance. — Il a gagné le bourg ; mais qu'on ne s'y arrête pas pour rafraîchir : — voilà encore ce village

de passé. Il dévance la course du vent. Je le vois : l'homme & le cheval nagent dans l'écume & dans la sueur. — Et c'est en effet dans cet état qu'il vient d'entrer dans la cour du château. Le bruit de ses pas sur le pavé, m'a fait voler au bas de l'escalier.

La lettre, Will! la lettre, maraut! la lettre donc, coquin!

Point de lettre, Monsieur, — alors jetant un œil égaré autour de moi, les poings violemment serrés ensemble, & grimaçant des dents comme un maniaque; que la foudre t'écrase, misérable, & celui qui t'a renvoyé sans une lettre! fuis promptement de ma vue, ou je te ferai voir en l'air ta stupide cervelle. J'arrachai un pistolet de son fourreau & le malheureux se jeta à bas de son cheval en écume, & s'enfuit au plus vite, pour éviter le sort que j'aurois voulu de toute mon ame te faire subir à toi-même, si je t'avois eu à ma portée.

Mais pour être doux comme un agneau avec un tyran, qui me tient à sa merci, & qui peut déchirer & torturer mon ame à son gré, dis-moi, que peux-tu prétendre en me renvoyant mon valet sans une lettre? — Je vais t'envoyer encore à la pointe du jour un autre exprès à

cheval, chercher ce que tu as écrit, & je t'enjoins, ſur ton vœu de fidélité, de ne pas me le renvoyer les mains vides.

P. S. Charlotte, dans un accès de délicateſſe, eſt fâchée que je vous envoie l'incluſe; ſon écriture ne devroit pas tomber dans les mains d'un garçon.

Voilà qui doit t'encourager, Belford! C'eſt une aſſez bon ſigne, que tu l'aurois ſi tu voulois; & cependant je ne l'aurois pas cru, avant qu'elle m'eût donné cette preuve démonſtrative qu'elle a un œil de côté tourné vers toi. A la vérité, je lui ai ſouvent dit en badinant, que je verrois à faire réuſſir cette affaire; mais jamais je n'en eus l'intention, parce que Charlotte eſt vraiment une jolie fille, & un morceau délicat; & tu es ſi épais, ſi groſſier de ta perſonne, que je lui voudrois autant un rhinocéros pour mari que toi. Mais les pauvres chères petites; il faut qu'elles attendent que leur heure ſoit venue! Elles ne veulent pas de celui-ci; elles ne veulent pas de celui-là, depuis dix-ſept juſqu'à vingt-cinq. Mais une fois à cet âge, craignant, comme dit le proverbe, *que Dieu ne les ait oubliées*, & trouvant déjà que leur fraîcheur ſe fane, elles ſont bien-aiſes de s'emparer du premier qui

ſe préſente, & de vérifier la fable du curé & des poires. (*) (ß)

(¶) LETTRE XXXV.

M. BRAND à M. JULES HARLOWE.

(Incluſe dans la précédente.)

Mon digne Monſieur, mon bon ami & honoré patron.

J'ARRIVAI hier à Londres, & mon voyage n'a pas été trop déſagréable, vu la chaleur de la ſaiſon, & la pouſſière des grands chemins. Je ſuis deſcendu à l'auberge du taureau, près de la porte d'Holborn, & j'ai gagné auſſitôt Covent-garden. Je n'ai pas été long-temps à découvrir la maiſon où loge la malheureuſe Lady. Et dans la ſalle de la boutique (†), j'eus une aſſez longue converſation avec ſon hôteſſe, Mde. Smith; mais je l'ai

(*) Fable anglaiſe, dont la moralité eſt la même que celle de la fille de 30 ans de notre la Fontaine.

(†) Voyez Lettre LIV. Tome XI.

trouvée

trouvée ſi *hautement préoccupée en ſa faveur*, que je vis bien que ce ſeroit mal répondre à vos vues, que de borner à elle mes informations, d'ailleurs étant obligé d'accompagner mon patron, que je trouve à mon grand chagrin.

(*Miſerum eſt alineâ vivere quadrâ.*
On eſt bien malheureux de dépendre d'autrui pour vivre.

Qui exige une grande aſſiduité auprès de lui, & qui devient *un tout autre* homme qu'il n'étoit au collége : car, Monſieur, *inter nos*, (entre nous,) *les honneurs changent les mœurs.* Pour toutes *les ſuſdites raiſons*, j'ai penſé que ce ſeroit mieux remplir en tout le but de la commiſſion dont vous m'avez honoré, que d'engager dans cette recherche exacte l'épouſe d'un *ami particulier* qui demeure vis-à-vis la maiſon où elle loge, & qui eſt une femme de réputation & de ſageſſe, & la *mère de pluſieurs enfans*, & une femme qui *connoît bien le monde.*

Je me ſuis donc adreſſé à elle; je lui ai fait un précis ſuccinct de l'aventure, & je l'ai priée de s'informer très-particulièrement de la *conduite* de la malheureuſe jeune dame; *de ſa façon de vivre*

actuelle, de ſes moyens de *ſubſiſtance*; des *perſonnes* qui la voyent; de ſes *occupations* & autres choſes ſemblables. Ce ſont-là, Monſieur, vous le ſavez, les points dont vous avez ſouhaité être informé.

J'ai donc été revoir aujourd'hui la ſuſdite honnête dame; & à *ma* grande peine, parce que je ſais que c'en ſera une grande pour *vous* & pour toute votre digne famille; je ſuis forcé de dire que je trouve que les choſes ne ſentent pas *auſſi bon* que je l'aurois eſpéré. Car, hélas, Monſieur, le rapport de cette dame n'eſt pas auſſi *favorable* à la réputation de Miſs, que je le déſirerois, *moi*, que *vous* le déſireriez, & que le déſireroient *tous ſes parens*. Mais c'eſt aſſez l'ordinaire qu'un *faux pas* en entraîne toujours *un autre*, & quelquefois un pire, & auſſi *de pis en pis*, juſqu'à ce que la pauvre ame toute engluée, (expreſſion bien juſte du théologion Quarle,) ſoit entièrement empêtrée, &, (ſi l'infinie *miſéricorde* ne vient pas à ſon ſecours,) *perdue* pour jamais.

Il paroît néanmoins, Monſieur, que ſa ſanté eſt dans un *fort mauvais état*. C'eſt ſur quoi s'accordent les deux femmes, c'eſt-à-dire, Mde. Smith, ſon

hôteſſe, & l'épouſe de mon ami. Cependant elle va ſouvent en chaiſe aux *prières*, à ce qu'on dit; mais la femme de mon ami m'a obſervé que rien n'étoit plus commun dans Londres, que de donner cette aſſiduité à l'égliſe & aux prières du matin, pour *prétexte*, & *pour courir des rendez-vous particuliers*. Quelle choſe déplorable, que de voir convertir en *poiſon pernicieux* ce qui étoit deſtiné à ſervir de *nourriture ſalutaire* à la *pauvre ame*! Mais comme l'obſerve M. Daniel de Foe, (un homme d'eſprit, quoiqu'un diſſident;) mais c'étoit auſſi un ancien proverbe; je crois ſeulement que Foe eſt le premier qui l'ait mis en vers.

Dieu n'a pas un temple
Où Satan n'ait auſſi ſa chapelle.

Cependant pour rendre juſtice à la demoiſelle, elle rentre au logis toujours ſeule, puiſqu'elle va & revient dans une *chaiſe*, ou *chaiſe à porteurs*, comme on l'appelle. Mais il y a un Monſieur d'une *aſſez mauvaiſe réputation*, (un *intime* de M. Lovelace,) qui la viſite *conſtamment*, ainſi que les hôtes de la maiſon, qu'il *régale* & qu'il *traite*, &

dont il eſt, comme de raiſon, *fort vanté*.

Je me ſuis donc donné la peine : (car j'aime à être *exact* dans toutes les *commiſſions* dont je me charge,) de faire des informations *particulières* ſur ce *gentilhomme*, comme on le qualifie, (quoique moi, je ne reconnoiſſe d'autre nobleſſe que celle des actions;) car, comme dit Juvenal :

Nobilitas ſola eſt atque unica virtus.
La ſeule vraie nobleſſe eſt la vertu.

Et j'ai fait ces recherches avant de me mettre à vous écrire.

Son nom eſt Belford. Il a un patrimoine de plus de mille livres ſterlings par an ; & il eſt actuellement en deuil d'un oncle qui lui a laiſſé une fortune conſidérable. — Il a la plus noire des réputations, quant aux *femmes*, (car je me ſuis *particulièrement enquis* de cet article,) & il eſt le confident *ſpécial* de M. Lovelace, avec lequel il a une *correſpondance réglée*, & on l'a vu ſouvent (tête à tête,) avec Miſs *à la fenêtre*, ſans indécence à la vérité; mais l'épouſe de mon ami juge que tout n'eſt pas *comme il devroit être*. En effet, il me paroît bien étrange que Miſs, s'il eſt

vrai qu'elle ſoit une *auſſi grande pénitente* qu'on l'a repréſente, & ſi elle a tant *d'averſion* pour M. Lovelace, admette ſon *confident* ſecret dans ſon *appartement*, & qu'elle ne voye point *d'autre ſociété* que lui.

J'apprends de Mde. Smith que M. Hickman a été la voir, il y a quelque temps, de la part de Miſs Howe; & je ſais *d'autre part*, (vous voyez, Monſieur, avec quelle diligence j'ai exécuté les *commiſſions* que vous m'avez données,) qu'il n'avoit pas d'abord une *trop belle opinion* de ce Belford; quoiqu'ils ayent été vus un matin *déjeûner* enſemble, par le voiſin qui loge vis-à-vis; & qu'on ait vu une autre fois ce Belford attendre M. Hickman à ſa ſortie de chez elle. Il paroîtroit par-là que ce M. Belford étoit grandement jaloux de gagner *les bonnes grâces* de ce M. Hickman; ſans doute pour l'engager à faire à Miſs Howe un *rapport favorable* de *l'intimité* que lui permettoit ſa malheureuſe amie, qui dans l'état *de mauvaiſe ſanté* où elle eſt, peut bien n'avoir aucune *mauvaiſe vue*, en recevant ſes viſites, (car c'eſt lui, à ce qu'il paroît, qui lui a amené ou au moins recommandé le médecin & l'apothicaire

qui la voyent. Mais je penſe, tout bien conſidéré, que cela *n'a pas bon air.*

Je ſuis bien fâché, Monſieur, de ne pouvoir pas vous rendre un compte plus avantageux de la *prudence* de la jeune fille; mais que voulez-vous!

Uvaque conſpectâ livorem ducit ab uvâ.
Un raiſin gâté gâte ſon voiſin.

Comme le remarque Juvenal.

Une choſe dont j'ai peur, c'eſt que Miſs pourroit bien être dans *le beſoin*, & que ce Belford, (qui, de l'aveu de Mde. Smith, lui a *offert de l'argent*, qu'elle a, *cette fois-là*, refuſé,) ne puiſſe ſe prévaloir de ſon *beſoin*; & le poëte a fort bien obſervé que:

Ægre formoſam poteris ſervare puellam:
Nunc prece, nunc pretio, forma petita ruit.
Une belle eſt bien difficile à garder.
Celle qui réſiſte aux prières, ſuccombe devant l'or d'un amant.

Et ce Belford, (qui eſt un homme entreprenant, & qui en a bien l'air à ce qu'on dit,) pourroit bien vérifier cette ſentence d'Horace, (dont vous connoiſſez ſi bien les écrits; perſonne ne les connoît mieux:)

Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.

Intrépide & prête à tout ſouffrir ;
La race humaine s'irrite par la défenſe, & le précipite dans le crime.

Pardon, Monſieur, pour ce que je vais écrire; mais ſi vous pouviez gagner ſur le reſte de la famille, de ſe joindre au plan, dont *vous*, Monſieur, & ſa *vertueuſe ſœur* Miſs Arabelle, & l'archidiacre & moi, parlions un jour, c'eſt-à-dire, de perſuader à la jeune Lady, de partir le plus honoarblement poſſible, pour quelqu'une de nos colonies; cela pourroit non-ſeulement ſauver *ſa réputation*; mais encore *la réputation & l'honneur* de toute la *famille*, & épargner encore pour la ſuite bien des *peines* : car c'eſt mon humble opinion, qu'aucun de vous n'aura guères de joie ni de ſatisfaction, tant que cette jeune perſonne, (*autrefois* innocente,) ſera aſſez près de vous, pour que vous en entendiez parler ſi ſouvent. Et cet éloignement feroit *perdre ſes traces* à ce *Belford* & à ce *Lovelace*, & préviendroit peut-être autant de *maux* que de *ſcandale*. Vous voudrez bien me pardonner, Monſieur, cette

franchiſe de ma part. Ovide eſt mon excuſe.

—— *Adulator nullus amicus erit* :
Ne cherchez jamais un ami dans un flatteur.

Et je n'ai d'autre vue que de vous prouver *mon zèle & pour les intérêts* & le bonheur de *toute votre digne famille*, (à laquelle j'ai nombre d'obligations,) & particulièrement de vous montrer, Monſieur, combien je ſuis,

Votre dévoué & humble ſerviteur,

ELIE BRAND.

Mercredi, 9 *Août.*

P. S. Je vous donnerai de *nouvelles lumières* à mon retour, qui ſera dans peu de jours; & je vous dirai qui ſont mes *auteurs*; mais ces informations vous prouveront que j'ai mis beaucoup d'ardeur & de célérité, (vu le peu de temps,) dans la tâche que vous m'avez impoſée.

Vous voudrez bien excuſer la longueur de ma lettre; car je n'ai pas beſoin de vous dire, Monſieur, ce qu'exige le ſtyle d'une lettre, *en narration de faits raſſemblés*, & *en dialogue de converſation* telle qu'eſt la mienne. Chacun

à ſon talent. Le ſtyle épiſtolaire eſt le mien, j'oſe le dire; auſſi ma *correſpondance* étoit fort ambitionnée à l'univerſité, tant par les *novices* que par les *docteurs*, avant même que j'euſſe acquis le grade de *docteur* moi-même. Je ne me ſerois pas permis cet éloge de moi, ſi ce n'étoit pour faire l'apologie de la *longueur* de ma lettre. Car perſonne n'écrit plus *laconiquement* & plus *ſubſtantiellement*, lorſque le ſujet ne requiert que les formes ordinaires; mais en voulant faire l'apologie de ma *prolixité*, je ne fais qu'en mériter davantage le *reproche*; pourtant ſi c'eſt un *défaut* ici; ce que je ne crois pas, vu le ſujet; mais j'ai déjà dit cela en d'autres termes; auſſi, Monſieur, ſi vous excuſez mon *poſtſcriptum*, je ſuis sûr que vous ne reprocherez aucun défaut à ma lettre.

Encore un mot, par rapport à *l'érudition* que vous aimez tant, ſoit que j'en *faſſe naître* l'occaſion, ſoit que je *m'étende* ſur celle que le ſujet préſente. — Le docteur Lewen un jour, en *votre* préſence, (comme vous devez, *mon cher patron*, vous le rappeler,) dans une eſpèce de diſpute *aſſez vive & aſſez ſubtile* entre *lui* & *moi*, ſe donna les airs de cenſurer le ſtyle de *parenthèſes*,

comme je l'appelle. C'étoit assurément un savant homme, un homme d'un grand sens, & qui faisoit l'ornement de *notre état.* Mais je n'en dirai pas moins que c'est un style que j'aime infiniment. Et le bon Docteur n'étoit plus alors de la *première jeunesse*, ni dans l'âge, par conséquent, où une *imagination riche & féconde* presse les idées en foule dans la tête de l'écrivain ; de manière qu'on a souvent besoin de parenthèses, (& cela autant pour la *brièveté* que pour la *clarté*,) afin d'épargner au lecteur la peine de lire *plus d'une fois* le même passage. Chaque homme à son talent, comme je l'ai déjà dit. Nous sommes tous si enclins à ériger nos *goûts particuliers en règle générale*, que je m'étonnai *moins* de la *roideur & de l'entêtement* du Docteur sur ce point. Il *rioit de moi* ; vous pouvez vous le rappeler, Monsieur : & moi je ne sais pas si j'avois tort ou raison ; mais ce qu'il y a de sûr c'est que *je riois de lui* aussi. Et *vous*, mon digne *patron*, (comme j'eus la satisfaction de remarquer,) vous paroissiez être de *mon parti.* N'étoit-il pas étrange aussi que ce *vieux docteur* & *moi*, nous fussions si opposés de sentiment, lorsque le *but* de tous les *deux*,

(je veux dire la perſpicuité ou la clarté,) étoit abſolument le même ? Mais que voulez-vous ?

Errare eſt hominis, ſed non perſiſtere.
Il eſt de l'homme de ſe tromper, mais non de perſiſter dans ſon erreur.

Je ne crois pas avoir rien de plus à ajouter, juſqu'à ce que j'aie l'honneur de vous voir en *perſonne*, ſinon que je ſuis, comme je l'ai dit ci-deſſus, &c. &c.

EL. B. (ß)

(¶) LETTRE XXXVI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi ſoir, 30 Août.

IL n'eſt pas malheureux que nos deux valets ſe ſoient rencontrés à Hannah (*), & qu'ils ayent pu faire un échange réciproque de leurs lettres, & avoir le temps de retourner de bonne heure dans le jour chacun vers leur maître.

(*) Moulin à vent près de Slough.

Tu as bon air de vanter ton talent à gouverner tes domeſtiques, & de te charger de corriger nos poëtes dans les caractères qu'ils donnent à cette claſſe du peuple; (*) lorſque, comme un furieux, tu as le courage de leur briſer les dents, & la tentation de leur brûler la cervelle, parce qu'ils ne te portent pas ce qu'il n'eſt pas en leur pouvoir d'obtenir. (Tu as raiſon d'obſerver que tu aurois fait (†) un avocat accompli. L'enſemble de ton dialogue avec le Colonel, fournit une preuve convaincante que toute cauſe a ſon bon & ſon mauvais côté. Mais que doit dire ſa conſcience à un homme qui blanchit ainſi ſa cauſe, & qui noircit celle d'autrui, tandis qu'en jetant ainſi de la poudre aux yeux de ſes juges, il ſent cependant au fond de l'ame ſon propre crime?

Le Colonel, je le vois, eſt loin d'être un homme ſans reproche; mais comme il n'a jamais cherché à ſatisfaire ſes penchans vicieux, aux dépens de ſa foi, il a du moins une excuſe que tu n'as pas. Mais en conſidérant ſa conduite, & la nôtre à tous, je ſuis en état de recon-

(*) Voyez Lettre XIV de ce volume.
(†) Voyez Lettre XXXIV. *Ibid.*

noître à préſent, en déteſtant quelques-unes de mes actions, que de prendre avantage de la bonne opinion qu'une jeune perſonne a de nous, pour l'outrager, & peut-être la perdre ſans reſſource, eſt la plus lâche des méchancetés qu'on puiſſe commettre.

D'homme à homme nous ne ſerions pas embarraſſés de qualifier de pareils procédés par leur vrai nom. Mais le crime n'eſt-il pas doublé & triplé, lorſqu'on ſe prévaut de l'inexpérience & de l'innocence d'une jeune créature, que nous prétendons aimer plus qu'aucune autre de ſon ſexe, & lorſque nous conſacrons les fauſſes déclarations par les vœux les plus ſacrés, & les proteſtations les plus ſolemnelles d'un honneur inviolable que nous puiſſions inventer? Je vois que ce gentilhomme eſt l'antagoniſte le plus fait pour toi, que tu puiſſes rencontrer, à tous égards. C'eſt un autre caractère impétueux comme le tien, vindicatif & toujours prêt à prendre flamme, & ne différant d'avec toi que dans un ſeul point; c'eſt que la cauſe qu'il défend, eſt celle de la juſtice. Mais fais mon compliment à l'honnête & brutal Mowbray, qui, avant de ſavoir de quoi il s'agit, offre ſon épée en ta faveur, contre

un homme qu'il n'avoit jamais vu auparavant, & qui s'étoit chargé de la défenſe du parti outragé.

Auſſitôt que j'eus parcouru tes lettres, & lu la copie de celle de cet incendiaire de *Brand*, qui m'a découvert à quelle cauſe il falloit attribuer en grande partie les dernières cruautés de l'implacable famille des Harlowes, je montai dans une voiture de place & je courus chez Smith, quoiqu'il n'y eut guères qu'une heure que j'en étois ſorti, & que j'euſſe pris congé de Clariſſe pour le reſte de la ſoirée.

Je fis deſcendre Mde. Lowick, & je la priai d'abord d'apprendre à la jeune dame, qui étoit occupée dans ſon cabinet, que j'avois reçu des lettres de Berks; où l'on m'apprenoit que l'entrevue du colonel Morden & de M. Lovelace s'étoit paſſée ſans aucunes ſuites fâcheuſes; que le Colonel ſe propoſoit de lui écrire inceſſamment, & prenoit en attendant ſon parti avec chaleur vis-à-vis de ſa famille; que j'eſpérois que des nouvelles ſi agréables contribueroient à lui procurer une nuit tranquille, & que je viendrois la ſaluer le lendemain matin, à ſon retour des prières, & lui donnerois les détails.

Elle me fit dire qu'elle ſeroit charmée

de me voir le lendemain matin, & qu'elle m'avoit une extrême obligation des bonnes nouvelles que je lui apprenois.

Alors, dans l'arrière-ſalle, je lus à Mde. Lowick & à Mde. Smith la copie de la lettre de Brand, & je leur demandai ſi elles pouvoient deviner qui avoit ainſi inſtruit cet homme. Elles ne furent pas long-temps à chercher. Mde. Smith avoit vu ce même Brand qui avoit cauſé avec elle, comme je te l'ai dit ci-devant, ſortir de la boutique d'un marchand de modes, qui eſt en face de leur maiſon; & ce marchand de modes, dit-elle, avoit tout récemment fait beaucoup de queſtions ſur la jeune dame.

Je n'eus pas beſoin d'un plus grand éclairciſſement; après leur avoir recommandé de ne rien dire à la jeune dame de la lettre qu'elles venoient de lire, je traverſai la rue, & j'allai demander à parler à la maîtreſſe du logis, qui vint auſſitôt.

Elle me fit entrer avec elle dans le parloir. Là je la priai de me dire ſi elle connoiſſoit un jeune eccléſiaſtique de campagne, nommé *Brand*?

Elle héſita d'abord, me voyant un peu ému; mais enfin elle avoua que ce Monſieur ne lui étoit pas inconnu. Dans

le moment arriva ſon mari, qui me parut avoir quelque emploi dans l'exciſe (*), & qui avoit aſſez bonne façon; il m'avoua connoître très-bien M. Brand. — J'ai, lui dis-je, la copie d'une lettre de ce Brand, où il s'eſt donné de grandes libertés ſur ma réputation & ſur celle de la Demoiſelle la plus irréprochable qu'il y ait au monde, & cela fondé ſur des informations qu'il prétend tenir de vous, Madame. Alors je leur lus quelques paſſages de la lettre; & je demandai à cette femme quelles étoient ſes preuves pour donner de pareilles impreſſions ſur notre compte.

Ils ne ſavoient que répondre. A la fin ils dirent, qu'il leur avoit conté la manière indigne dont cette jeune Demoiſelle s'étoit évadée de la maiſon paternelle; combien ſes parens étoient riches & diſtingués; combien il étoit accueilli de la famille, & qu'ils l'avoient ſpécialement chargé de prendre des renſeignemens de ſa conduite, ſes ſociétés, &c. Ils dirent qu'à la vérité ils connoiſſoient fort peu la jeune dame; mais que, (malédiction ſur leur critique!) il étoit aſſez naturel de penſer qu'une jeune fille, qui

(*) Sorte d'impôt.

s'étoit laiſſé ainſi ſéduire, & qui avoit haſardé une pareille démarche, ne s'arrêteroit pas là; que les lieux les plus ſacrés ne ſervoient que trop ſouvent de manteau au vice; que M. Brand avoit été informé, (peut-être par quelqu'un de mes ennemis,) que j'étois un homme fort peu régulier dans mes mœurs, & un *intime*, ſuivant ſon expreſſion, de l'homme qui l'avoit déshonorée & perdue; & que leur couſine Barker, tailleuſe pour femme; qui logeoit à un étage au-deſſus, & qui à leur déſir deſcendit & confirma leur dire, m'avoit ſouvent de ſa fenêtre vu dans la chambre de la jeune dame avec elle, & parlant avec beaucoup de chaleur enſemble; que M. Brand ne pouvant expliquer la raiſon qui la portoit à recevoir mes viſites, ſachant d'ailleurs que je n'étois pour elle qu'une nouvelle connoiſſance, & un ancien ami de M. Lovelace, s'étoit cru obligé d'expoſer les faits devant la famille.

Telle fut la ſubſtance de leur hiſtoire. — Oh! comme je maudis la maligne cenſure de ce damnable triumvirat! Un prêtre de campagne, une marchande de modes & une couturière! Les deux dernières ſurtout, qui ne ſont pas plus dévouées par état à *parer la perſonne* que portées

par la médiſance & la calomnie à *détruire la réputation* de ceux ſur qui il leur prend fantaiſie d'exercer leurs talens.

Les deux femmes ſe donnèrent beaucoup de tourmens pour me perſuader qu'elles étoient perſonnellement des femmes d'honneur & de probité ; — & c'eſt par cette raiſon là, leur répondis-je, que vous n'êtes que trop enclines, je le crains bien, à cenſurer les perſonnes qui ne ſe piquoient pas d'être auſſi ſcrupuleuſes qu'elles.... Car, j'avois toujours vu par expérience que l'eſprit de cenſure, les petites vues & le défaut de charité ne dominoient que trop les gens qui vouloient ſe donner pour plus pieux & plus vertueux que leur prochain.

Elles répondirent qu'elles n'étoient pas dans ce cas-là ; que depuis elles s'étoient informées du caractère & de la conduite de la jeune dame, & qu'elles ſeroient bien déſeſperées qu'on pût faire aucun uſage contre elle, de ce qu'elles avoient pu dire à ſon déſavantage ; que comme elles avoient ſu de Mde. Smith, qu'elle n'avoit probablement pas encore long-temps à vivre ; elles ſeroient bien fâchées qu'elle quittât le monde, victime en rien d'aucun propos de leur bouche ou d'aucune mauvaiſe opinion de leur

part, quoiqu'elle fût une étrangère pour elles. — Le mari offrit d'écrire, ſi je le voulois, à M. Brand, pour la juſtification de la jeune dame; & les deux femmes ajoutèrent qu'elles ſeroient charmées de lui faire viſite, pour lui demander pardon de ce qu'elles avoient pu dire qui fût dans le cas de lui déplaire; parce qu'elles étoient bien convaincues à préſent qu'il n'y avoit pas dans le monde une ſeconde demoiſelle qui fût ſon égale.

Je leur dis que le moins qu'elles pourroient dire là-deſſus à cette jeune dame, ſeroit le mieux, dans les circonſtances préſentes.

Que c'étoit une créature céleſte, & qui ne cherchoit que les occaſions de pouvoir excuſer l'inflexible cruauté de ſes parens pour elle. Que pour cette raiſon je lui toucherois quelque choſe des ſoupçons ſi gratuits & ſi peu charitables qui avoient donné naiſſance à une ſi infâme calomnie. Mais que j'acceptois très-fort, que M. Walton, (c'eſt le nom du mari,) écrivît le plutôt poſſible à ſon ami Brand, comme il l'avoit offert... & là-deſſus je les quittai.

A l'égard de ce que tu me dis de ta charmante couſine, fais-moi ſavoir ſi tu

as quelques vues ſérieuſes. Je n'ai pas la vanité de me croire digne d'une auſſi aimable Lady que l'eſt Miſs Montaigu; & je ne me ſoucierois pas de m'expoſer à ſon dedain & à ta dériſion. Mais ſi j'étois aſſuré de n'avoir à craindre ni l'un ni l'autre, je te déclarerois bientôt que je ne plaindrois ni aſſiduités ni peines, pour obtenir une part dans les bonnes grâces d'une auſſi charmante perſonne.

Mais je te connois trop bien pour faire aucun fond ſur ce que tu peux me dire à cet égard. Tu aimes à expoſer tes amis à la riſée des dames, & tu imagines, d'aprés la vanité de ton cœur, (que ſur ce point je traiterois de petiteſſe d'eſprit,) que tu brilles davantage à côté des ombres que tu crées. C'eſt ainſi que je t'ai vu te jouer une fois du farouche Mowbray, & le compromettre avec Miſs Hatton, tant que la pauvre dupe ne ſavoit plus comment avancer ni reculer. (§)

(¶) LETTRE XXXVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi à 11 *heures*, 31 *Août.*

JE quitte dans le moment la chère dame, que j'ai laiſſée dans un calme parfait.

Elle m'a remercié des nouvelles que je lui avois promiſes la veille. Je lui ai lu les endroits de tes lettres que je pouvois lui lire. Et j'ai penſé que c'étoit une bonne pierre-de-touche pour diſtinguer la crême fouettée & les vaines paroles de ce qu'il y avoit de ſolide, en voyant ce qu'on pouvoit lire, & ce qu'il falloit taire à une femme d'un jugement auſſi exquis. Les trois quarts de ſix de tes lettres qui me paroiſſoient ingénieuſes & amuſantes en les liſant ſeul, me parurent, quand je voulus lui en faire la lecture, un déteſtable galimathias, & me donnèrent une fort mince idée de tes talens & de mon propre diſcernement.

Elle fut loin de ſe réjouir, comme j'avois fait, de la ſurpriſe & du chagrin

que te cauſa ſa lettre, lorſque l'explication trompa ta vaine attente.

Elle dit qu'elle n'avoit eu en vue qu'une innocente allégorie, qui pouvoit vous ſervir d'inſtruction & d'avertiſſement, lorſque vous en ſaiſiriez le ſens; en même-temps qu'elle répondoit alors à ſes vues. C'étoit une idée qui lui étoit échappée dans un moment de trouble. Elle craignoit bien qu'elle ne fût pas tout-à-fait irréprochable; mais elle eſpéroit que la fin excuſeroit au moins le moyen, ſi elle ne le juſtifioit pas. Et elle montra alors la plus vive appréhenſion que vous ne vous miſſiez en tête de l'obſéder encore, lorſque le temps qui lui reſtoit, dit-elle, étoit ſi court, & qu'elle avoit tant beſoin de tous ſes momens, répétant ce qu'elle avoit déjà dit, que lorſqu'elle écrivit cette lettre, elle étoit ſi mal qu'elle ne croyoit pas être encore en vie aujourd'hui; ſi elle l'avoit cru, elle auroit cherché un autre expédient, qui auroit mieux répondu à ſes intentions. Elle vouloit faire entendre un changement de demeure, loin de notre connoiſſance à tous deux.

Mais elle étoit enchantée que la conférence entre le Colonel Morden & vous, après deux ou trois ſorties auſſi violentes,

que celles dont je lui donnai connoiſſance, eût fini à l'amiable; & elle dit qu'elle comptoit abſolument ſur la promeſſe que je lui avois donnée, de faire tous mes efforts pour prévenir de plus grands malheurs à ſon occaſion.

Elle a été charmée auſſi de la juſtice que vous avez rendu à ſon caractère devant ſon couſin.

Elle étoit bien aiſe d'apprendre qu'il eût d'elle une opinion ſi favorable, & qu'il ſe proposât de lui écrire.

Je me tourmentois fort inutilement dans l'embarras de lui annoncer que j'avois une copie de la lettre de Brand; fort inutilement, ai-je dit : car elle la pris comme vous l'aviez préjugé; elle n'y vit qu'une excuſe qu'elle ſouhaitoit trouver à la dureté de ſes parens. Elle me pria de la lui laiſſer lire elle-même : car, dit-elle, quelqu'en ſoit le contenu, il ne peut à préſent me cauſer aucun trouble.

Je lui donnai la lettre; elle la lut elle-même; une larme couloit de temps en temps, & quelquefois un ſoupir interrompoit ſa lecture.

Elle me rendit la lettre avec un calme & une tranquillité ſurprenans, quand

on ſonge aux calomnies dont cette lettre eſt remplie.

Il fut un temps, dit-elle, & ce temps n'eſt pas encore bien éloigné, où une pareille lettre m'auroit fait une peine extrême; mais j'eſpère que je ſuis actuellement au-deſſus de tous ces vains chagrins; & je peux me repoſer ſur vos bons offices & ſur l'amitié de Miſs Howe, de la juſtice qui ſera rendue à ma mémoire dans ma famille. Il y a un bon & un mauvais côté, qu'on peut enviſager dans tout ce qui nous arrive. Si l'eſprit de l'homme veut ſe tourmenter pour s'attacher au pis dans chaque événement fâcheux, jamais il ne ſera un moment ſans chagrins. Cette lettre, quoiqu'elle attaque ſi vivement ma réputation, me cauſe plus de plaiſir que de peine; parce que je peux en inférer, que ſi mes parens n'avoient pas été préoccupés par de faux rapports de ces perſonnes imprudentes, & d'un zèle mal-entendu qui ne manquent jamais de ſe trouver auprès des riches, & de flatter leurs paſſions, ils n'auroient jamais pu perſiſter dans cette immuable réſolution contre moi. Mais je vois à préſent qu'ils ſont ſuffiſamment juſtifiés de toute imputation d'un cœur inexorable : car tant que je parois à leurs yeux

yeux ſous le jour d'une vile hypocrite, qui affecte un vrai repentir tandis que je me livre à une conduite déréglée; comment pourrois-je attendre ou leur pardon, ou leur bénédiction?

Mais, Madame, lui dis-je, vous verrez par la date de cette lettre, qui eſt du 9 Août, qu'elle ne peut ſervir d'excuſe à leurs duretés bien antérieures.

Il m'importe beaucoup, répliqua-t-elle, pour mes déſirs actuels, concernant l'office dont vous avez la bonté de vous charger, que vous n'ayez pas de mes parens une mauvaiſe opinion qui vous anime contr'eux. Je dois vous avouer, que je me ſuis ſentie quelquefois portée moi-même à les trouver non-ſeulement ſévères, mais même cruels. Toute perſonne qui ſouffre, eſt partiale dans ſa cauſe & pour ſon mérite. Comme elle connoît ſon cœur, s'il eſt ſincère, elle eſt portée à murmurer, quand elle ſe voit traitée durement; mais comment l'empêcher, ſi elle a le malheur de ne pouvoir être jugée innocente par ceux qui ont droit de prononcer ſur ſa conduite d'après leur propre jugement? D'ailleurs, Monſieur, comment ſavez-vous que mes parens ne ſont pas environnés de langues officieuſes qui, ſans mauvaiſe intention,

leur font des rapports faux, & ſont dans le cas où M. Brand paroît être ? Mais quoi qu'il en ſoit, il ne faut pas douter qu'il n'y ait encore une multitude de perſonnes auſſi innocentes que je puis l'être, qui ſont victimes de ſoupçons auſſi peu vraiſemblables que ceux ſur leſquels M. Brand fonde ſon jugement. Votre intimité, Monſieur, avec M. Lovelace ; &, me permettrez-vous de le dire ? un caractère qu'il ſemble que vous ayez été moins ſoigneux d'établir avantageuſement que vous ne le ſerez peut-être par la ſuite, & vos fréquentes viſites chez moi, pourroient bien être regardées comme des circonſtances fort équivoques dans ma conduite.

Tout ce que je pouvois faire, c'étoit de l'admirer en ſilence.

Mais vous voyez, Monſieur, continua-t-elle, combien il eſt néceſſaire que les jeunes perſonnes choiſiſſent leur ſociété ; & combien il importe en même temps aux jeunes gens d'être attentifs ſur leur réputation ; ne fut-ce que pour l'intérêt des perſonnes de notre ſexe auprès deſquelles ils n'ont que des vues honorables ; & autrement elles peuvent ſouffrir dans leur réputation d'avoir été vues dans

la compagnie de jeunes gens qui négligent trop la leur.

Quant à M. Brand, continua-t-elle, il ne mérite que de la pitié, & je vous enjoins, M. Belford, de ne nourrir contre lui aucun reſſentiment qui puiſſe nuire ou à ſa perſonne, ou à ſa fortune. Que ſon état & la pureté de ſes intentions l'excuſent à vos yeux. Il ſera aſſez mortifié, quand il verra chacun de ceux qui me tiennent aujourd'hui dans leur diſgrace, abſoudre ma mémoire de tout crime volontaire, & ſe réunir tous pour me plaindre.

Voilà, Lovelace, voilà la femme dont tu as abrégé la vie dans ſa fleur! Que d'occaſions tu as eues de l'admirer & de ſentir ſon prix ineſtimable; & cependant tes aveugles ſens ſe ſont tellement attachés à ne chercher qu'une femme ordinaire dans ſa charmante perſonne, que tu n'as pas ſu voir l'ange qui brille avec tant d'éclat dans ſon ame! En vérité je me ſuis toujours cru tête-à-tête avec un ange en perſonne, toutes les fois que j'ai eu le bonheur de jouir de ſa converſation. Et je ſuis sûr qu'en l'écoutant parler, il me ſeroit impoſſible de ſonger le moins du monde à ſon ſexe, fût-elle auſſi belle, auſſi fleurie des roſes ver-

meilles de la ſanté, que je l'ai vue autrefois.

Jeudi, à 3 heures, 31 Août.

En retournant voir la jeune dame, je l'ai trouvée preſque auſſi ſouffrante de ſa joie, que je l'ai vue quelquefois ſouffrir de ſon chagrin. Elle venoit de recevoir une lettre fort tendre de ſon couſin Morden, qu'elle a eu la bonté de me communiquer. Comme elle avoit déjà commencé ſa réponſe, je l'ai priée de me permettre de retourner la voir dans la ſoirée, afin de ne pas l'interrompre alors.

La lettre du Colonel eſt des plus tendres. * * * *

M. Belford en donne ici de mémoire la ſubſtance; mais on va lire la lettre même au N°. *qui ſuit.*

Enſuite il ajoute :

Mais, hélas! il eſt trop tard! Le décret eſt certainement porté. — Le monde eſt indigne de la poſſéder. (§)

LETTRE XXXVIII.

M. MORDEN à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Mardi, 29 *Août.*

MA CHÈRE COUSINE,

(¶) PERMETTEZ-MOI de prendre part aux infortunes qui jettent une malheureuſe diviſion entre vous & votre famille, & de vous offrir mon aſſiſtance, pour ramener les choſes au plus favorable état qu'on puiſſe encore eſpérer.

Vous êtes tombée dans de fort indignes mains. Ce que j'apprends me fait juger que ma lettre de Florence eſt arrivée trop tard pour le fruit que j'en avois attendu. Ma douleur en eſt extrême, & je ne m'afflige pas moins d'avoir différé ſi long-temps mon retour.

Je ne ſerois pas reſté depuis mon arrivée en Angleterre quinze jours entiers, ſans avoir l'honneur d'aller vous ſaluer, ou du moins ſans me procurer celui de vous écrire, ſi je n'avois pas employé tout ce temps à vous ſervir, dans l'eſ-

pérance de vous rendre ma visite ou ma lettre encore plus agréables; — comme j'ai droit de m'en flatter, d'après la sincère & constante affection que je vous ai toujours portée, & l'estime dont vous m'avez toujours honoré.

Je ne m'attendois guères qu'il me fallût tant de jours pour remplir mes vues obligeantes, lorsqu'il y avoit un amour si ardent d'un côté, & qu'il y a toujours de l'autre, j'en suis pleinement convaincu, un mérite si sublime & si parfait. (§)

J'ai vu hier M. Lovelace & Milord M.... Il semble inutile de vous dire combien toute leur famille désire l'honneur de votre alliance, & quelle est l'ardeur de leur ingrat neveu pour vous faire toutes les réparations qui sont en son pouvoir. Je crois, ma chère cousine, que vous n'avez rien de mieux à faire que de lui faire l'honneur de recevoir sa main. Il rend une justice éclatante à votre vertu; & le ton dont il se condamne lui-même, me persuade que vous pouvez lui pardonner avec honneur, d'autant plus que vous paroissez déterminée contre le parti d'une poursuite légale. Il est évident pour moi, que le pardon que vous lui accorderez

facilitera beaucoup la réconciliation générale : car votre famille ne peut s'imaginer qu'il ſonge ſérieuſement à vous rendre juſtice, ou que vous fuſſiez obſtinée à le rejeter, ſi vous penſiez qu'il eſt de bonne foi. Cependant, chère couſine, cette affaire peut avoir quelque face qui m'eſt encore inconnue. Si cette conjecture eſt juſte, & ſi vous conſentez à m'inſtruire, je vous promets tout ce que vous pouvez attendre d'un cœur naturellement vif & ardent.

Mon intention eſt de voir ſucceſſivement tous mes couſins, & j'eſpère venir à bout de rétablir la paix. Les eſprits fiers qui reconnoiſſent qu'ils ont pouſſé le reſſentiment trop loin, n'attendent qu'un prétexte pour ſe rendre avec honneur ; (¶) & la tendreſſe ne s'éteint jamais dans le cœur des parens, pour un enfant qu'ils ont une fois aimé.

Mais ſi je les trouve inflexibles, je pars auſſitôt & me rends auprès de vous ſans délai : car je languis de vous revoir, après une ſi longue abſence. (§)

En attendant, je vous prie de m'informer, en peu de mots, ſi vous avez quelque doute ſur la bonne foi de M. Lovelace. Pour moi, je le crois ſincère, ſi j'en juge par la converſation que j'eus

hier avec lui en préſence de Milord M... Vous aurez la bonté de m'adreſſer votre réponſe chez votre oncle M. Antonin Harlowe.

Juſqu'à l'heureux moment où je me rendrai peut-être utile à votre réconciliation avec votre père, votre frère & vos oncles; permettez, ma chère couſine, que je tienne la place de quatre perſonnes qui vous touchent de ſi près, avec celle de votre, &c.

WILLm. MORDEN.

LETTRE XXXIX.

Miſs CLARISSE HARLOWE à M. MORDEN.

Jeudi, 31 *Août.*

RECEVEZ, mon cher Monſieur, mes plus ardentes félicitations ſur votre retour dans votre pays natal. Je l'ai appris avec une ſatisfaction extrême; mais la confuſion & la crainte m'ont également empêchée de vous prévenir par une lettre, avant les témoignages d'affection

par leſquels vous avez la bonté de m'encourager.

Qu'il eſt conſolant pour mon cœur bleſſé de voir que vous n'ayez pas été entraîné par ce flot de reſſentimens & de diſgraces, ſous lequel je ſuis malheureuſement ſubmergée, & que, tandis que mes plus proches parens ne daignent pas même examiner la vérité des lâches rapports qu'on leur fait contre moi, vous ayez pris la peine de vérifier par vous-même mon innocence, & d'en croire les témoignages qu'on vous en a rendus.

Je n'ai pas le moindre ſujet de douter que M. Lovelace ne ſoit ſincère dans ſes offres de mariage, & que tous ſes proches ne ſouhaitent ardemment de me les voir accepter. J'ai reçu de nobles preuves de leur eſtime, lorſqu'ils ont craint que le courroux de mon père ne m'eût laiſſée dans l'embarras pour les beſoins de la vie, & cela même depuis mon refus abſolu de me rendre à leurs preſſantes ſollicitations & aux vives inſtances de leur parent. Ne blâmez pas, cher couſin, le parti auquel je me ſuis attachée. Je n'avois pas donné ſujet à M. Lovelace, de me regarder comme une créature foible & ſans principes. Si je lui avois donné ſur moi cet avantage,

un homme de ſon caractère auroit pu ſe croire autoriſé par les ſiens, à ſe prévaloir de la foibleſſe qu'il m'auroit inſpirée, & dans cette ſuppoſition, le ſentiment de ma propre foibleſſe m'auroit excitée à compoſer avec ſa méchanceté.

Oui, je peux lui pardonner; mais c'eſt par la perſuaſion où je ſuis que ſes crimes me rendent ſupérieure à lui. Croyez-vous, Monſieur, que je puiſſe donner ma main & mes vœux à un homme que je crois au-deſſous de moi, & mettre le ſceau, par ce don, à ſes baſſeſſes préméditées? Non, Monſieur, j'oſe dire que votre couſine Clariſſe, dût-elle, en n'épouſant pas cet homme, paſſer la plus longue vie dans l'infortune & la misère, dans le mépris & l'abandon de tous ſes amis, n'attache point aſſez de prix aux commodités de la vie, ni à la vie même, pour acheter les unes & pour conſerver l'autre par un engagement de cette nature; un engagement qui deviendroit une récompenſe pour le *violateur* auſſi long-temps *qu'elle ſeroit fidelle à ſon devoir.*

Ce n'eſt pas l'orgueil, c'eſt la force de mes principes qui m'inſpire ce langage. Quoi, Monſieur! lorſque la vertu, lorſque la pudeur ſont la couronne & la

gloire d'une femme, ſurtout d'une épouſe, votre couſine s'aviliroit à accepter un homme qui n'a pu commettre un attentat ſur elle que dans l'eſpérance préſomptueuſe de la trouver aſſez foible pour recevoir ſa main auſſitôt qu'il ſe trouveroit trompé dans l'odieuſe opinion qu'il avoit conçue de ſon caractère ? Il n'a pas eu ſujet juſqu'ici de me croire foible ; & je ne lui donnerai pas aujourd'hui une preuve ſi éclatante de foibleſſe, ſur un point où je ne pourrois être *foible* ſans crime.

Quelque jour, Monſieur, vous ſerez peut-être informé de toute mon hiſtoire. Mais alors, je vous demande en grâce, de ne pas penſer à la vengeance. L'auteur de mon infortune n'auroit pas mérité ce nom, ſans un étrange concours de malheureuſes cauſes. Comme les loix n'auront aucune action ſur lui, lorſque je ne ſerai plus, la ſeule penſée de toute autre vengeance m'effraye. Et dans ce cas, en ſuppoſant l'avantage du côté de mes amis, de quelle utilité ſa mort ſeroit-elle pour ma mémoire ? Si quelqu'un d'eux, au contraire, venoit à périr dans ma défenſe, quelle aggravation pour ma faute !

Que le ciel vous comble de biens, mon

cher couſin; & s'il vous bénit autant que vous m'avez conſolée, en m'apprenant que vous m'aimez encore, & que j'ai un cher & très-proche parent dans le monde qui eſt capable de me plaindre & de me pardonner, vous n'aurez rien à déſirer.

C'eſt la prière de votre affectionnée & à jamais reconnoiſſante,

CL. HARLOWE.

LETTRE XL.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi, 31 *Août*, *en réponſe à ſes lettres N°s. 17 & 31.*

JE ne puis te diſſimuler que je ſuis bleſſé juſqu'au fond du cœur, par cette interprétation que Miſs Harlowe donne à ſa lettre. C'eſt une ruſe à ne jamais pardonner. Elle! un naturel ſi doux, ſi ſimple! une pénitente, une fille innocente & pieuſe, & tout ce qu'elle voudra; être capable de tromper, ayant un pied dans ſa tombe!

Il eſt évident qu'elle a compoſé cette lettre

lettre avec réflexion, dans le deſſein de ſurprendre & de tromper. Et ſi elle eſt capable de tant d'artifice dans la criſe où elle eſt, elle n'a pas moins beſoin de l'indulgence du ciel, que moi de la ſienne. Avec tout ſon jargon de charité tant répété; ſi elle n'eſt pas plus aſſurée du pardon du ciel, que je ne le ſuis d'obtenir le ſien, & ſi elle conſidère les choſes dans le vrai jour où elle doit les voir, elle aura à paſſer encore des momens un peu plus noirs qu'elle ne s'y attend. Milord lui-même, qui, pour parler ſon langage, n'a pas inventé la poudre, y trouve de l'artifice, & le juge indigne d'elle; quoique mes couſines Montaigu entreprennent de la juſtifier. Et je n'en ſuis pas ſurpris; ce maudit ſexe eſt ſi partial! Je les hais; oui, je les déteſte toutes. Elles ne conviendront jamais de rien à leur préjudice, dès que notre ſexe y eſt intéreſſé; & pourquoi? Parce qu'en cenſurant la tromperie dans une autre femme, elles condamneroient leur propre cœur.

Elle doit m'écrire lorſqu'elle ſera dans le ciel. N'eſt-ce pas là le ſens? Le diable emporte de telles allégories; & qu'il t'emporte toi-même, pour avoir donné

le nom d'*innocent artifice* à cette abſurdité !

J'inſiſte & je prétends que ſi dans une ſituation telle que la ſienne, une femme de ſon caractère eſt autoriſée à ces trompeuſes alluſions, un homme en pleine vigueur d'eſprit & de corps, tel que je ſuis moi-même, peut croire tous ſes ſtratagêmes & tous ſes attentats contr'elle bien excuſés. Grâce à mon étoile, ma conſcience à préſent peut demeurer tranquille ſur ce point. Oui, Belford, ſur ma vie, elle le peut ; & perſonne de ceux qui peuvent l'abſoudre, n'ont droit de me blâmer ; mais aux yeux de certaines gens, je le ſais, tout ce qu'elle peut faire eſt toujours bien, & tout ce que je fais toujours mal. Et pourquoi ? Parce qu'elle a toujours eu ſoin de ſéduire, en qualité de femme, le monde aveugle & ſtupide dans ſes jugemens ; tandis que moi j'ai mépriſé en homme, & défié ſes cenſures.

Cependant tu peux l'aſſurer de ma part, que je ne la troublerai point par mes viſites, puiſqu'elle eſt diſpoſée à les trouver ſi choquantes ; & j'eſpère qu'elle regardera cette promeſſe comme un acte de généroſité, qu'elle ne devoit pas trop eſpérer, après m'avoir joué ſi téméraire-

ment. Qu'elle ſache auſſi que ſi je ſuis capable de quelque ſervice pour ſon repos ou pour ſon honneur, j'exécuterai ſes ordres au premier ſigne; quelque honte ou quelque mal qui puiſſe m'en arriver. Ma vue, dans ces ſacrifices, eſt de raſſurer ſon imagination, contre toutes ſortes de craintes, & qu'il n'y ait rien qui puiſſe lui faire ombrage. Si ſa maudite famille étoit capable de remplir ſon devoir d'auſſi bonne grâce, je répondrois de ſa guériſon ſur ma vie. Mais qui pourroit, ayant comme moi, l'eſprit rempli de toutes les idées plaiſantes qu'éveille ta ridicule pénitence, s'empêcher de rire à tes dépens! Oh, je t'en prie, Belford, finis tes riſibles *aſpirations*, ſi tu ne veux pas déshonorer l'ange que tu prétends imiter. Lorſque j'ai lu dans une de tes lettres (*) que tu la conſidères effectivement comme un ange envoyé du ciel, pour t'attirer après elle; que je meure, ſi pendant plus d'une heure, je ne t'ai eu préſent à l'eſprit dans l'attitude de la dame Eliſabeth Carteret ſur ſa tombe de Weſtminſter. Si tu ne l'as jamais obſervée, fais le voyage exprès, & tu verras une groſſe figure de marbre, la tête haute & la main levée,

(*) Voyez Lettre XXXI de ce volume.

pour ſaiſir celle d'un petit *ange cupidon*; un pied levé auſſi, apparemment pour monter, ſuivant le deſſin du ſculpteur; mais le tout ſi peſamment exécuté, que la figure ſans bas ni chauſſure, tandis que le reſte du corps eſt habillé d'une draperie, paroît avoir les yeux ſur un coupeur de bois; tandis que l'autre, comme rivée à ſa terre native, paroît embourbée, comme toi, (c'eſt le mot,) à un point qu'il eſt impoſſible qu'elle s'en détache jamais, ſans compter que la figure de l'ange n'ayant qu'un quart de la groſſeur de l'autre, avec des aîles qui ne ſont guères plus grandes que celles d'un papillon, on eſt embarraſſé à juger ſi la petite figure ne ſera pas entraînée vers la terre, plutôt que d'enlever la groſſe juſqu'à un ciel où l'on ſuppoſe qu'elle aſpire, & qui n'eſt pas aſſez grand pour contenir le grand orteil de l'une & de l'autre.

Tu me diras peut-être, que dans cette comparaiſon le grain du marbre & la belle taille de la dame te font trop d'honneur, à toi, qui n'as que l'air d'un bois dégroſſi; & qu'au contraire ma charmante, qui eſt véritablement un ange, (au vilain tour près qu'elle vient de me jouer,) eſt très-déſavantageuſement repréſentée

par le petit cupidon bouffi. J'en conviens avec toi. Mais tes aſpirations m'ont aſſez frappé pour me faire trouver ta reſſemblance & celle de Miſs Harlowe dans les deux figures de ce miſérable monument : car tu dois conſidérer que toute prête qu'elle peut être à monter au ciel ſon véritable élément, il eſt impoſſible, mon cher ami, qu'elle entraine après elle un perſonnage auſſi lourd que toi, chargé d'ailleurs de tant d'iniquités.

Mais pour reprendre le ton ſérieux, je ſuis bien aiſe de vous dire, M. Belford, que ſi ma divine Clariſſe eſt auſſi mal que vous me l'écrivez, il vous conviendroit, (& ici je ne plaiſante pas,) dans des circonſtances ſi touchantes, d'être un peu moins cauſtique dans vos réflexions. Car cette affaire, à vous parler naturellement, commence à me jeter le cœur & l'eſprit dans un cruel déſordre. Je ſuis ſi impatient d'apprendre plus ſouvent de ſes nouvelles, qu'il me prend envie de profiter de l'idée, donnée par le haſard de la rencontre de nos deux courriers à Slough, de m'approcher de Londres, & d'aller paſſer quelques jours à Uxbridge, chez notre ami Doleman, dont la femme & la ſœur m'ont tant preſſé, conjointement avec lui, d'aller

paſſer avec eux une ſemaine ou deux. Je n'aurai beſoin que de deux heures pour me rendre auprès d'elle, s'il arrive quelque changement qui la diſpoſe à ſouffrir ma viſite. Dans une terrible ſuppoſition, (que je prie le Dieu du ciel & de la terre d'éloigner pour long-temps!) il ſeroit digne de ſa piété & de ſa charité reconnues, de m'accorder de ſes lèvres chéries le pardon qu'elle ne m'a pas refuſé par écrit. Puiſqu'elle déſire ma réforme, elle ne ſait pas tous les bons effets que pourroit produire ſur moi cette entrevue.

Je me détermine donc à partir demain avant-midi, ſur les onze heures au plus tard. Mon courrier me trouvera chez Doleman à ſon retour, & m'apportera, j'eſpère, une lettre de vous. J'aurai auſſi Joël avec moi, afin de pouvoir envoyer plus ſouvent, s'il eſt beſoin. Si j'étois plus proche, ou dans Londres même, il me ſeroit impoſſible de m'interdire le plaiſir de la voir. Mais ſi le plus affreux des malheurs..... & d'après vos continuelles allarmes, je ne ſais que penſer. (Ciel! encore une fois détourne cet horrible coup! Qu'il eſt naturel de recourir au ciel, lorſqu'on n'a plus de ſecours à tirer de ſoi-même.) *Alors*, cher ami,

gardez-vous de me l'apprendre en mots terribles & clairs. Marquez-moi ſeulement que vous me conſeillez de faire un tour à Paris. C'en ſera aſſez pour m'enfoncer le poignard dans le cœur.

J'approuve tellement votre généroſité pour la ſœur du pauvre Belton, que j'ai engagé Mowbray à renoncer à ſon legs, comme je renonce au mien. Quand je ſerai à la ville, je réponds que Tourville nous imitera. Et nous achèterons tous de notre argent chacun un anneau, pour le porter en ſouvenir de notre honnête ami, & remplir ainſi ſes volontés & les nôtres.

Mon courrier marche tout le reſte de la nuit. Si vous voulez lui ſauver la vie, je vous recommande, Belford, de ne pas le renvoyer les mains vides.

LETTRE XLI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi au ſoir, 31 Août.

EN finiſſant ma dernière lettre, je me flattois, à l'occaſion de celle de M. Morden, que la première viſite que je rendrois à *l'étonnante* Miſs Harlowe, m'apprendoit quelques circonſtances auſſi agréables qu'on peut en eſpérer dans l'état de langueur où elle eſt. Mais il en eſt arrivé tout autrement, quoiqu'elle n'en juge pas comme moi; & de ma vie je n'ai été ſi frappé que dans l'occaſion dont j'ai le récit à vous faire.

Lorſque je ſuis entré chez elle, vers 7 heures du ſoir, elle m'a dit que depuis que je l'avois quittée, le plaiſir que lui avoit fait la lettre de ſon couſin, avoit excité & ranimé ſes eſprits, juſqu'à lui faire admirer le changement qu'elle éprouvoit en elle; mais qu'enſuite, s'étant livrée à de fâcheuſes comparaiſons, elle avoit trouvé fort dur que ſes plus proches parens n'euſſent pas ſuivi avec elle les méthodes par leſquelles M. Morden

avoit commencé ; c'eſt-à-dire, qu'ils n'euſſent pas cherché à ſe procurer des informations, & qu'ils ne l'euſſent point entendue, avant que de la condamner.

A peine avoit-elle fini cette réflexion, qu'entendant ſur l'eſcalier le bruit de quelques hommes qui paroiſſoient tranſporter un grand coffre ; elle a treſſailli, & ſon viſage s'eſt couvert de rougeur. Elle m'a regardé d'un air inquiet ; les imprudens ! a-t-elle dit. Ils apportent là *quelque choſe* deux heures trop tôt. Ne ſoyez pas ſurpris, Monſieur ; c'eſt un ſoin que j'ai voulu vous épargner.

Avant que j'aie eu le temps de répondre, Mde. Smith eſt entrée en s'écriant : Ah, Madame ! qu'avez-vous fait ? Mde. Lowick, qui s'eſt préſentée auſſitôt, a fait la même exclamation ; & moi, ayant ſu de ces deux femmes, tandis qu'elle s'avançoit vers la porte, que c'étoit un cercueil qu'on lui apportoit ; juſte ciel ! me ſuis-je écrié auſſi : Madame, qu'avez-vous fait ? — O Lovelace, que n'étois-tu témoin de cette ſcène ! Toi, qui es la cauſe de toutes ces horreurs, je ſuis sûr que tu n'aurois pas été moins touché que moi, qui n'ai, grâces au ciel, à répondre d'aucun crime envers elle.

Après avoir ordonné aux porteurs,

de placer leur fardeau dans ſa chambre de lit, avec une tranquille intrépidité qui ne s'eſt point démentie, elle eſt revenue vers nous. Ils avoient ordre, nous a-t-elle dit, d'un air auſſi calme, d'attendre la nuit pour l'apporter. Excuſez-moi, M. Belford; & vous, Mde. Lowick, ne vous chagrinez point. Ne vous chagrinez point, Mde. Smith. Il n'y a rien ici qui doive vous ſurprendre que *l'inſolite nouveauté* de la choſe. Pourquoi ſerions-nous plus choqués de cette vue que de celle des tombes de nos prédéceſſeurs que nous voyons tous les jours à l'égliſe, & dont nous *eſpérons* que les cendres ſeront un jour mêlées avec les nôtres?

Nous ſommes tous reſtés muets; les femmes avec leurs tabliers ſur les yeux. Elle a repris: pourquoi cette triſteſſe à l'occaſion de rien? Si je mérite quelque blâme, c'eſt pour avoir marqué peut-être un ſoin exceſſif de cette partie terreſtre. Mais j'aime à régler, autant que je le puis, tout ce qui me regarde moi-même, je l'ai toujours fait. Mes affaires eſſentielles ſont ſi avancées qu'il me reſte du loiſir pour des choſes moins importantes. On peut deſcendre aux légers détails, quand les objets eſſentiels n'en ſouffrent

point. Peut-être aurois-je eu ce devoir à remplir dans un temps où j'en aurois été moins capable. Je n'ai ni mère, ni ſœur, ni Mde. Norton, ni Miſs Howe auprès de moi. Il vous faudroit avoir ce ſpectacle dans peu de jours, ſi ce n'étoit pas aujourd'hui, & peut-être quelqu'un de vous en auroit-il eu l'embarras. Qu'importe pour vous une différence de quelques jours, lorſqu'il me cauſe moins de peines que de plaiſir. Ces préparatifs ne rendront pas ma mort plus prompte. L'uſage n'eſt-il pas de faire un teſtament, quand on a quelque choſe à laiſſer? & ſi l'on n'eſt pas effrayée de l'idée de ſon teſtament, pourquoi le ſeroit-on de la vue d'un cercueil? Mes chères amies, (en s'adreſſant aux deux femmes,) j'ai peſé toutes ces réflexions. Seroit-il poſſible que depuis pluſieurs ſemaines, avec un objet tel que moi devant les yeux, vous ne vous fuſſiez pas entretenues des mêmes idées?

Que de raiſon dans ce langage! il marquoit qu'elle y avoit penſé long-temps. Cependant nous n'en avons pas été moins révoltés de la vue d'un cercueil apporté ſous nos yeux, en préſence de l'aimable perſonne, qui vraiſemblablement ne tarderoit guère à le remplir.

(¶) Nous étions tous en ſilence : les femmes pleuroient, & moi dans un ſtupide étonnement. Elle ne vouloit pas, a-t-elle dit, m'en faire la propoſition ; mais elle ſeroit bien aiſe, puiſqu'on l'avoit apporté plutôt qu'elle ne le vouloit, que ſes deux bonnes amies vouluſſent entrer dans ſa chambre avec elle, pour le voir de plus près, en les aſſurant que ce ſpectacle leur paroîtroit moins choquant, lorſqu'il leur ſeroit un peu plus familier.

N'eſt-on pas dans l'uſage de porter un courſier ombrageux ſur l'objet qui l'a effrayé, pour le familiariſer avec ſa vue, & le guérir de ſa peur ? Vous verrez que ce ſera la même choſe. Venez, mes bonnes amies, je vais vous y conduire. — Je lui ai repréſenté qu'elle avoit tort, grand tort ; qu'elle ne devoit pas abſolument avoir un pareil objet devant les yeux, & j'ai pris congé d'elle. Les femmes l'ont ſuivie. Sexe étrange ! Rien ne les arrête, & n'eſt capable de les effrayer, lorſque la curioſité les preſſe, & qu'elles ont la nouveauté pour amorce.

Je ſuis deſcendu. J'ai pris une chaiſe & ſuis rentré chez moi dans une agitation & un trouble extrêmes. Cependant, en réfléchiſſant bien ſur ſes raiſons, je ne vois pas trop pourquoi être tant affecté,

fecté, ſi ce n'eſt, comme elle l'a dit elle-même, de la *nouveauté* de la choſe.

Tandis que j'attendois ma chaiſe, Mde. Smith eſt deſcendue, & m'a dit qu'il y avoit des inſcriptions & des diviſes ſur le couvercle. Juſte ciel! Un cercueil eſt-il donc un objet fait pour recevoir les jeux de l'imagination? Mais les ames ſublimes ne peuvent s'empêcher d'être extraordinaires dans leurs actions. (§)

(¶) LETTRE XLII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi matin, 1 *Septembre.*

IL eſt étonnant que moi, qui ſuis un homme, j'aie été affecté comme je l'ai été à la vue de l'objet que fait le ſujet de ma lettre précédente, moi, qui à la mort de mon oncle, & tout récemment à celle du pauvre Belton, ai eu le même objet ſous les yeux, & même la direction de ce triſte office; tandis qu'elle, qui n'eſt qu'une femme, & une femme d'une complexion ſi foible & ſi ſenſible, elle, qui doit le *remplir* de ſon corps,

(& peut-être ſitôt, hélas!) donne tranquillement ſes ordres pour le commander, préſide à tout, trace des deviſes qu'elle explique avec une indifférence!.. Ce ſont les deux femmes qui me l'ont dit, & à qui elle en avoit donné l'explication hier au ſoir, après que je l'eus quittée.

Je me ſentois vraiment fort-mal, quand je rentrai chez moi, & je n'ai pas repoſé de la nuit. Tu étois l'objet de mon exécration, comme elle l'étoit de mon admiration, tout le temps que j'ai été éveillé; & quand je venois à ſommeiller, je ne rêvois que ſables qui me marquoient la fuite des heures; que têtes de morts, pioches, foſſoyeurs & l'éternité; & ſes deviſes, telles que me les avoit rendues Mde. Smith, me rouloient dans la tête.

Cependant, ne pouvant plus tenir contre le déſir de retourner chez Smith, j'y ſuis allé ſur les ſept heures. Clariſſe venoit de ſortir. J'ai appris qu'elle avoit mieux dormi que moi, quoique cet objet ſi lugubre fût au pied de ſa fenêtre, & aſſez près de la ruelle de ſon lit.

Mde. Lowick étoit ſortie avec elle. Mde. Smith & ſa garde, Mde. Shelburne, firent tant que je montai avec elles dans ſon appartement, pour y aller voir les deviſes. Mde. Lowick m'a montré après

une copie du plan ſur lequel on avoit travaillé. Et je vais te donner une eſquiſſe des emblêmes. La principale deviſe, qui eſt fort proprement gravée ſur une plaque de fer-blanc, eſt un ſerpent à couronne, la queue dans la gueule, & formant un cercle, emblême de l'éternité. En dedans du cercle eſt cette inſcription :

CLARISSE HARLOWE.

X AVRIL.

(L'AN .....)

AGE XIX.

Pour ornement, ſur l'extérieur une horloge de ſable avec des aîles, & dans le fond une urne....

Au-deſſous du ſable, ſur une autre plaque, on lit cette inſcription :

Ici les méchans ceſſent de vexer. Ici ceux qui ſont fatigués, ſe repoſent. Job. III. 17.

Au-deſſus de l'urne, près du fond :

Retourne au lieu de ton repos, ô mon ame : car le Seigneur t'a récompenſée. Oui tu as affranchi mon ame de la mort, mes yeux des larmes, & mes pieds de la chute. Pſ. CXVI. 7-8.

Au-deſſus de ce texte eſt la tête d'un

lys rompu, & qui vient d'être détaché de ſa tige, avec cette inſcription entre la principale plaque & le lys:

Les jours de l'homme ſont comme l'herbe... il fleurit comme la fleur des champs; auſſitôt que le vent ſouffle ſur elle, elle eſt emportée, & le lieu où elle fut, ne la connoîtra plus. Pſ. CIII. 15 & 16.

Elle s'excuſa auprès des femmes, d'avoir mis dans un ſujet ſi ſérieux plus d'imagination qu'il ne ſemble en comporter, ſur la grande jeuneſſe & ſur l'habitude où elle étoit, de broder des deſſins à l'aiguille ſur les ouvrages de ſon ſexe.

La raiſon qu'elle donna, pour avoir choiſi la date du X. *Avril*, c'eſt qu'elle ne pouvoit ſavoir ſon dernier jour, & que celui-là étoit le jour fatal où elle avoit quitté la maiſon de ſon père.

Elle paya le mémoire de l'ouvrier après que je fus ſorti, avec autant de gaieté, qu'elle en pouvoit avoir lorſqu'elle acheta les robes qu'elle a vendues pour acquérir ce *nouveau palais*: car c'eſt le nom qu'elle lui donnoit, ſe reprochant le luxe qu'elle y avoit mis, & diſant, qu'il étoit aiſé de voir par ſon exemple, que la vanité ne quittoit les pauvres mortels qu'au dernier ſoupir; mais qu'elle

ne ſavoit pas ſi, lorſqu'il ſeroit *rempli*, ſon père ne permettroit pas qu'il fût conduit & dépoſé auprès de ſes ancêtres; auquel cas elle étoit bien aiſe de paroître de façon à ne pas leur faire déshonneur.

Il eſt couvert d'un beau drap noir, doublé de ſatin blanc; qui bientôt, diſoit-elle, ſeroit terni par une pouſſière plus vile que celle dont il pourroit ſe couvrir.

On avoit apporté en même-temps le drap funéraire. Je crois bien que les deux femmes eurent la curioſité de le voir, ſi elle l'a déployé..... Et peut-être que tu aurois été bien aiſe d'être préſent alors, & que tu l'aurois admiré auſſi.

Mde. Lowick m'a dit, qu'elle prit la liberté de la blâmer, & qu'elle lui conſeilla d'éloigner cet objet; du moins de l'ôter de ſa vue & de ſa chambre à coucher; mais qu'elle fut ſi affectée de la noble réponſe qu'elle lui fit, qu'elle eſt elle-même entrée dedans dans un moment où Clariſſe la laiſſa ſeule.

Cette vue, répondit-elle, peut être choquante pour des perſonnes en ſanté: ces préparatifs, & l'indifférence que je montre en les faiſant, peuvent paroître une affectation. Mais pour moi, qui ai été ſi lentement, & par degrés, comme

ſevrée de ce monde, & qui ai tant de raiſons de ne pas l'aimer, je dirai que j'aime à m'arrêter ſur les penſées de la mort, que je m'y livre avec plaiſir, & pour parler vrai, j'y trouve de la volupté. Car, croyez-moi, (en fixant cette funèbre retraite,) croyez que le ſentiment que j'éprouve en ce moment, eſt la vérité de cette réflexion : qu'il y a dans la penſée de la mort & du bonheur que j'eſpère qui la ſuivra, une telle ſupériorité d'importance & de poids, qu'elle anéantit en quelque ſorte tout autre ſoin & toute autre penſée. Croyez-moi, mes bonnes amies, elle ſeule fait ce qu'aucune autre choſe ne peut faire. C'eſt elle qui m'enſeigne à imiter l'exemple de mon divin maître; qui me donne le courage de pardonner les outrages que j'ai reçus, & qui efface de mon ame le ſouvenir de mes maux paſſés.

Souffre maintenant, Lovelace, que je te faſſe une queſtion. Crois-tu que lorſque le temps viendra, où il te faudra t'embarquer ſur l'océan ſans bornes de l'éternité, tu ſois plus en état que le pauvre Belton, de jouer ton rôle avec un héroïſme auſſi vrai que celui qu'a montré, & que montre tous les jours

cette jeune femme ſi douce, & tendre comme une fleur ?

Oh non ! cela eſt impoſſible. Et pourquoi cela eſt-il impoſſible ? La raiſon eſt évidente. C'eſt qu'en tournant ſes regards ſur le paſſé, elle n'y voit aucunes fautes volontaires à ſe reprocher ; & ſon ame eſt fortifiée par les conſolations qui découlent de cette droiture religieuſe, qui a été le guide de toutes ſes actions, & qui lui a toujours fait préférer le rôle de victime à celui d'aggreſſeur.

Tu as lu que c'étoit là ce qui ſoutenoit le courage du divin Socrate. Lorſqu'on le conduiſoit à la mort, ſa femme ſe déſeſpéroit, en voyant qu'il mouroit innocent : eh ! quoi donc, inſenſée, lui dit-il, aimerois-tu mieux que je mouruſſe coupable ? (§)

LETTRE XLIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, 1 *Septembre.*

QUE ta gaieté m'étonne, au milieu de tant de ſcènes affligeantes, & tes plaiſanteries ſur ce que tu nommes *mes aſpirations!* Tes talens & ta légèreté pris enſemble, le monde n'a rien produit de ſemblable à toi. Mais sûrement ce que tu viens de lire, & ce que je t'envoie ici, doit te toucher, ou rien n'en ſera jamais capable qu'au jour où ton heure ſera venue; & c'eſt alors que tes réflexions ſeront terribles. Cependant je ſuis charmé que tu me donnes le pouvoir d'aſſurer Miſs Harlowe que tu ne penſes point à la troubler; c'eſt-à-dire, en d'autres termes, qu'après avoir ruiné ſa fortune & toutes ſes eſpérances dans le monde, tu veux bien enfin lui faire la grâce de la laiſſer mourir en paix.

Le préſent que tu fais à la ſœur de Belton, & ton deſſein d'engager Tourville & Mowbray à imiter ton exemple, ſont, je dois le dire à ton honneur, des

actions dignes du généreux bienfaiteur de ton *bouton de roſe* ; dignes d'un grand nombre d'autres traits louables en matière pécuniaire, ſur leſquelles je te rends volontiers témoignage ; quoique ton *bouton de roſe* ſoit le ſeul exemple d'une jolie femme à qui tu aies rendu ſervice avec le même déſintéreſſement. En vérité, Lovelace, je prends plaiſir à te louer, & tu ſais que j'en ai toujours ſaiſi l'occaſion ; juſqu'au point que, ne trouvant rien dans ta conduite qui méritât mes éloges, j'ai applaudi ſouvent à la bonne grâce dont je te voyois faire des actions qui méritoient le gibet.

A préſent que tu t'es rapproché, je t'écrirai ſouvent, ſi l'occaſion le demande. Mais je crains de n'être pas long-temps à t'apprendre la nouvelle que tu redoutes. Mde. Smith m'envoie prier de me rendre chez elle, & me fait dire qu'elle doute ſi je trouverai la jeune dame en vie à mon arrivée.

A 2 heures après-midi

Je ne veux pas fermer ma lettre, ſans vous tirer d'une incertitude qui doit augmenter beaucoup votre impatience. Car

j'ai eu lieu de remarquer en cent occaſions, que cet état d'incertitude où vous aimez à jeter les autres, eſt pour vous le plus horrible tourment qu'on puiſſe vous faire éprouver. Il en eſt de même, j'imagine, avec tous les eſprits entreprenans & violens.

Je vous apprendrai donc que j'ai fait attendre exprès votre courrier. Miſs Harlowe avoit perdu deux fois toute connoiſſance, & le médecin qu'on avoit fait appeler à la ſeconde avec M. Goddard, craignant qu'une troiſième foibleſſe ne l'emportât, avec jugé qu'en qualité d'exécuteur, je devois être averti. Elle étoit tranquille lorſque je ſuis arrivé. Le médecin lui a fait promettre devant moi de ne plus penſer à ſortir de ſa chambre dans un état ſi foible. Suivant le rapport de Mde. Lovick, qui l'accompagne toujours à l'égliſe, la difficulté de ſa reſpiration, l'excès de ſa foibleſſe, & la ferveur de ſes prières, donnoient à ſa fréle machine des ſecouſſes contraires entre l'ame qui aſpiroit à s'élancer vers le ciel, & le corps affaiſſé vers la terre.

Voilà ce que je vous dirai pour le moment.

Je ne retiendrai Will que pour me donner le temps de vous redemander mes

dernières lettres, & celle-ci dont je n'ai pu trouver le moyen de garder des copies depuis mon retour d'Epſom. Votre mémoire eſt ſi heureuſe qu'une ſeule lecture vous ſuffit ordinairement. Et quel autre que nous-mêmes peut faire connoître nos caractères, ſi vous étiez d'humeur de laiſſer voir à quelqu'un ce qui ſe paſſe entre nous? Si vous faites difficulté de m'obliger ſur ce point, je ſerai tenté de retarder le départ de tout ce que j'aurai déſormais à vous écrire, juſqu'à ce que j'aie le temps d'en prendre copie. (*)

Un meſſager arrive à ce moment avec une lettre de Miſs Howe; & demande quelques lignes de réponſe. Mais comme Miſs Harlowe vient de ſe retirer pour repoſer, il faudra le rappeler dans quelques momens.

(*) On doit obſerver que l'inquiétude de M. Belford venoit du déſir de répondre aux intentions de Miſs Harlowe, en conſervant les matériaux néceſſaires pour juſtifier ſa mémoire.

(¶) LETTRE XLIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Bridge, 1 *Septembre à minuit.*

JE te renvoie tes paquets avec cette lettre. Il faudra la première fois que nous nous verrons que tu me diſes franchement & ſans détour, la raiſon de ton impatience pour les revoir dans tes mains : & nous nous expliquerons auſſi ſur le contenu de ta dernière dépêche, & ſur quelques-unes de tes réflexions que je trouve un peu dures & indignes d'un ami.

En attendant, quoique tu faſſes, fais que cette admirable créature ne nous quitte pas ! fais-lui ſentir combien ſes préparatifs ſont criminels : comme ſi elle croyoit pouvoir ſortir de ce monde quand il lui plaira. Avec ce principe, elle ſe perſuadera elle-même, quand tout ſera prêt autour d'elle, qu'elle n'a plus autre choſe à faire, qu'à aller ſe coucher, & s'endormir pour toujours : & dans une imagination auſſi vive que la ſienne, le jeu

jeu quelque jour pourroit aller juſqu'à la réalité.

Oui j'appelle *jeu* tout ce qui s'eſt paſſé entre elle & moi; un vrai badinage pouſſé juſqu'à *mourir*. — Car ſon triomphe ſur moi depuis le commencement juſqu'à la fin, n'a-t-il pas été infiniment plus grand que tout ce que je lui ai fait ſouffrir ? J'en donnerois une preuve plus claire que le jour ſi le reſpect ſacré que j'ai pour ſa pureté, oui pour la pureté de ſa perſonne autant que de ſon ame, me le permettoit. Dis donc à la chère créature qu'elle ne doit pas mettre de malice dans ſa piété: on peut juſques dans la vertu, & dans la ſainteté même pécher par excès auſſi bien que par défaut: peut-être ne ſonge-t-elle pas à cela. — Oh! que ne m'a-t-elle permis mes viſites, comme elle ſouffre ſi obligeamment les tiennes! — La chère ame aimoit la bonne humeur. Je me rappelle le temps où elle ſavoit rire d'une ſaillie, d'un bon mot dit à propos. Et je te dirai qu'un ſourire ſur les lèvres, ou une brillante étincelle dans les yeux auroient néceſſairement communiqué la gaieté à un cœur auſſi ſincère que le ſien, & toujours d'intelligence avec ſes organes.

Dis au docteur que je lui abandonne

toute ma fortune, & celle que je poſsède & celle que j'attends, s'il peut ſeulement prolonger ſa vie d'un an encore. Une ſeule année, Belford ! Mais il perdra toute ſa réputation dans mon eſprit, & je le traiterai comme Belton a traité ſon docteur, s'il ne peut faire cela pour moi, ſur un ſujet ſi jeune. A peine dix-neuf ans, Belford ! non à dix-neuf ans on ne peut mourir de chagrin en ſi peu de temps, ſi ce docteur en mérite le nom ; avec une conſtitution auſſi brillante, auſſi fleurie qu'étoit la ſienne il n'y a pas trois mois encore.

Mais quel beſoin a-t-il de ſa permiſſion pour écrire à ſes parens ? Ne pouvoit-il pas le faire ſans lui en donner connoiſſance ? c'étoit un des meilleurs moyens qu'on pût imaginer, pour en attirer quelqu'un auprès d'elle, puiſqu'elle déſire tant les voir. Du moins, cela les auroit engagés à lui envoyer ſa favorite Norton. Mais cette maudite engeance avec leur gravité, ſont de grands héros en vaine parade. Ils vous étoufferont de leurs drogues empoiſonnées, dont ils font commerce en gros, ſans vous faire une ſeule queſtion, & ils ont l'aſſurance de vous dire froidement que telle eſt leur ordonnance. S'agit-il de vous faire quelque bien,

il faut des formalités, il faut qu'ils aient votre conſentement.

Comme le caractère de la chère dame s'élève & s'agrandit dans chaque ligne de tes lettres! Mais c'eſt aux occaſions extraordinaires où le haſard l'a placée, qu'elle doit cet éclat radieux dont elle nous éblouit. Sans ces circonſtances, comment ſes nobles ſentimens, ſa rare prudence, ſa généroſité à pardonner, ſon expanſive bienveillance, & ſa tranquille égalité d'ame à la vue du plus choquant des objets, qui la placent dans un jour bien ſupérieur à tout ſon ſexe, & même aux philoſophes de l'antiquité, auroient-ils pu ſe manifeſter?

Tu vas ſans doute t'imaginer que je me fais une ſorte de mérite de lui avoir procuré les occaſions de ſignaler ſes vertus. Tu te trompes: pour m'en empêcher il ſuffit qu'il faille partager le mérite avec ſon implacable famille, qui ſeroit bien en droit d'en réclamer les deux tiers, pour le moins. Et mon ame dédaigne tout partage en rien avec une pareille famille.

Ce que j'en dis n'eſt pas pour répondre à tes reproches & à ton étonnement, que j'aie pu être ſi peu édifié de tant de perfections; dont tu ſuppoſes que j'ai

été si long-temps le témoin journalier. — Tout admirable qu'elle étoit dans tout ce qu'elle disoit, dans tout ce qu'elle faisoit, l'occasion n'avoit pas alors mûri, & produit au-dehors ces sublimes perfections qui m'étonnent & me confondent aujourd'hui.

Voilà ce qui fait que je l'admire plus que jamais, & que mon amour pour elle, je puis le dire, a moins sa personne que son ame pour objet, & cela à un degré dont je ne me serois jamais cru capable pour une femme.

Voilà aussi ce qui me persuade, que je pourrois, s'il plaisoit aux destins de l'épargner & d'en faire ma femme, l'aimer avec une pureté qui, en assurant son bonheur dans cette vie, pourroit procurer le mien dans l'autre : — & par une conséquence nécessaire, je serai le plus misérable de tous les hommes, s'il faut que je sois privé d'elle. Tu me reproches amèrement ma légèreté : apparemment piqué de la comparaison du monument de Westminster. J'aurai l'ingénuité de t'avouer, que, comme tu ne vois pas mon cœur, il peut y avoir dans chacune de mes lettres des passages, qui, vu les tristes circonstances, méritent les plus aigres réprimandes. Mais en vérité, Bel-

ford, tu es un mortel ſi tragi-comique, avec tes lourdes aſpirations vers le ciel, & tes horloges de ſable, & tes viſions effrayantes, que, comme dit Prior, le ſujet le plus ſérieux dégénère en farce dans tes mains; & il eſt impoſſible de ſe contenir dans les bornes de la décence & de la gravité en liſant ce que tu écris.

Mais pour réprimer ma gaieté, car elle tient à ma conſtitution, & elle alloit encore m'emporter, je te répéterai, & je dois te répéter ſans ceſſe, que je ſuis exceſſivement affecté des circonſtances & de l'état que tu me décris. Si cette fille incomparable alloit quitter actuellement le monde, je n'y jouirois plus jamais d'une ſeule heure de plaiſir, quand je vivrois autant que Mathuſalem. Et c'eſt à ce profond chagrin même, que je dois ma légèreté. Car je lutte, je combats, & je m'efforce d'étouffer mes cruelles réflexions à meſure qu'elles naiſſent; & quand je ne peux les ſurmonter, je ſuis forcé, comme je te l'ai dit plus d'une fois, d'eſſayer de me faire rire, pour m'empêcher de pleurer: car il faut que je faſſe l'un ou l'autre. Et n'eſt-ce pas porter la philoſophie à ſon dernier degré que de pouvoir triompher des tranſports dont mon ame eſt quelquefois agitée,

& d'être capable au fort même de l'orage, de pouſſer des éclats de rire ?

Votre Senèque, votre Epictète, & tout le reſte de votre troupe ſtoïque, n'a jamais pu s'élever juſqu'à cet effort avec toute leur apathie & leurs ſottiſes. Ils pouvoient défendre à leurs viſages les grimaces de la douleur ; & ſupporter en apparence aſſez patiemment les ſouffrances du corps, & c'étoit-là tout : mais pour les tourmens, les déchiremens intérieurs de l'ame, ils n'euſſent pu les ſurmonter au point d'éclater de rire, quoiqu'ils ſuſſent rire des folies d'autrui : ils donnoient de graves leçons, mais d'un air grave & ſérieux. C'étoit à toi, Lovelace, qu'étoit réſervé ce triomphe, ce *nec plus ultra* de la philoſophie, de rire & montrer de la joie au milieu des plus cruelles tortures de l'ame, lorſque les fibres du cœur ſont prêtes à ſe rompre de la violence de ſes maux. J'avoue qu'une partie de cet honneur appartient à la conſtitution phyſique ; je conviens auſſi que je ſuis dans l'âge de la vie fait pour le rire & la gaieté. Car quelle terrible angoiſſe doit être celle qui a la force de faire ſouffrir une heure entière un homme de 26 ou 27 ans, dans la plus ardente chaleur du ſang & des eſprits, d'une com-

plexion d'ailleurs naturellement joyeuſe, & qui peut chanter, danſer, exercer ſa plume, prendre & donner du plaiſir ſous toutes ces formes ? Mais auſſi mon chagrin, comme ma joie, eſt plus vif & plus poignant que celui des autres hommes. Il reſſemble à la deſcription que me faiſoit un jour Dolly Welby des douleurs de l'enfantement : ſans les intervalles de relâche qui les ſéparent, & s'il n'y avoit pas de gradations & de repos, il n'y auroit pas moyen de les ſoutenir.

Après tout, étant ſi près de la chère perſonne, & puiſqu'elle eſt ſi mal, je crois que je ne puis pas me diſpenſer de lui faire au moins une viſite. Néanmoins ſi je la croyois ſi près.... quel mot employer, qui ne révolte pas mon ame ! & qu'elle dût être trop émue d'une viſite de ma part, je n'y ſongerois plus. — Cependant comment ſupporter la réflexion, que la dernière fois qu'elle m'a quitté, au milieu du triomphe ſi éclatant de ſon innocence ſur mon crime prémédité ; qu'il devoit ſuffire pour la reconcilier avec la vie, & s'élever au-deſſus de tout ſentiment de ſes outrages ſi noblement ſou-

tenus, elle m'ait quitté alors, en emportant une bleſſure auſſi incurable dans ſon cœur; & que cette fois étoit la dernière que je devois jamais la revoir? Comment, comment ſupporter cette réflexion?

Ah, Belford! comme ma conſcience me déchire; juſqu'aux traits que tu me lances, tout obtus, tout émouſſés qu'ils ſont, ſont aiguiſés pour elle, & me pénètrent le cœur! Dans ce moment, je donnerois le monde entier pour écarter de moi ce cruel accuſateur, & le déconcerter par quelque éclair de ma gaieté ordinaire. — Je ſuis dégoûté, las de moi-même, excédé du ſouvenir de mes vils ſtratagêmes, & de ce vain & paſſager tranſport de joie qui a attiré ſur moi ces éternels & accablans remords! Que ne donnerois-je pas pour ne m'être pas rendu coupable d'une ſi lâche perfidie, d'une ſi barbare ingratitude envers la plus parfaite des créatures qui ſoit ſortie des mains de Dieu!

J'aurois bien envie, à ce qu'il me ſemble, de finir par quelques lignes de folie; mais cela ne ſera pas! Je te déclare donc, duſſes-tu t'en réjouir, que je ſuis miſérable au-deſſus de toute expreſſion. (S)

(¶) LETTRE XLV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi matin, 2 Septembre.

ON vient de me remettre ta lettre, qui m'a fait quelque plaiſir. Je vois à préſent qu'il te reſte un peu d'humanité. Plût au ciel, autant pour les intérêts de la chère dame que pour le tien, que tu euſſes pu fouiller un peu plutôt dans les replis oubliés & ténébreux de ton ame, pour en tirer ce qu'il pouvoit y en avoir!

Clariſſe eſt vivante; elle eſt calme, & toutes les nobles facultés de ſon ame jouiſſent de leur clarté & de leur vigueur. Mais ſes *dix-neuf ans* ne la ſauveront pas. Elle dit que dorénavant elle ſe bornera aux devoirs qu'elle peut remplir dans ſa chambre; & aux viſites du miniſtre de la paroiſſe; & qu'elle ne ſe haſardera plus à ſortir. Et en vérité, j'ai bien peur qu'elle ne ſoit jamais en état de monter ou deſcendre deux degrés de ſon eſcalier.

Je ſouffre intérieurement d'avoir cette

nouvelle à t'annoncer. Mais ce ſeroit une folie de te flatter.

Quant à ton deſſein de la voir, je ſuis perſuadé que le plus léger ſoupçon de ta viſite ſeroit capable, dans l'état où elle eſt, d'abréger encore de quelques heures le reſte de ſes jours.

Une choſe qui paroît avoir contribué au calme dont elle jouit, c'eſt que, alarmée par les foibleſſes qui lui étoient ſurvenues, elle a entièrement achevé, ſigné & ſcellé ſon teſtament; ce qu'elle avoit toujours différé de faire juſqu'à préſent, diſoit-elle, dans l'attente de quelques bonnes nouvelles du château d'Harlowe, qui auroient pu l'engager à y faire quelques changemens.

Ce ne fut que ſur les quatre heures après-midi, qu'on lui remit hier la lettre de Miſs Howe; heure à laquelle le meſſager revint demander une réponſe. Elle le reçut dans la ſalle à manger, malgré l'état de foibleſſe où elle étoit; elle auroit voulu écrire quelques lignes de réponſe à Miſs Howe, & ſatisfaire le déſir de ſon amie; mais n'étant pas en état de tenir une plume, elle a chargé le meſſager de lui dire, qu'elle eſpéroit ſe trouver aſſez bien pour lui écrire une longue lettre par la poſte du lendemain,

& que pour le moment il pouvoit partir.

Samedi, à 6 heures du ſoir.

Je ſuis retourné la voir, & je l'ai trouvée écrivant à Miſs Howe. Elle m'a fait un fort triſte compliment, en me diſant qu'elle ne me montroit pas la lettre de Miſs Howe, parce que je ne tarderois pas à l'avoir avec tous ſes papiers à ma diſpoſition.

Elle m'a ſeulement appris que Miſs Howe avoit eu la prudence d'éclairer & de prévenir le colonel Morden ſur bien des choſes qui auroient pu occaſionner du louche & de la méſintelligence entre lui & moi; & que de même, pour l'amour de la paix, elle avoit adouci quelques-unes de vos actions, en leur donnant une interprétation plus favorable qu'elles ne le méritoient.

Elle a ajouté que ſon couſin Morden défendoit avec chaleur ſa cauſe auprès de ſes parens; & une bonne nouvelle que contenoit la lettre de Miſs Howe: c'eſt que ſon père abandonnoit certains points, qui appartenant à elle de droit, rendroient ma fonction d'exécuteur teſtamentaire plus facile dans quelques articles qui, ſans cela, auroient pu me donner quelque embarras.

Elle avoua qu'elle avoit été obligée d'interrompre ſa lettre, tant elle s'étoit trouvée foible.

Will dit qu'il ſera chez vous ce ſoir. — J'enverrai demain dans la matinée, ſavoir de ſes nouvelles; & ſi ſon état n'eſt pas plus fâcheux, je monterai à cheval, pour aller à Edgware, & je reviendrai dans l'après-dîner. (§)

LETTRE XLVI.

Miſs HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Mardi au ſoir, 29 Août.

ENFIN, ma très-chère amie, nous voilà de retour; & j'avois le projet de paſſer par Londres, pour vous embraſſer; mais un accident.... Ma mère eſt tombée malade. Hélas, ma chère, elle eſt fort mal! — Et vous, qui êtes très-mal auſſi, — je le vois bien par votre lettre du 25. — Que deviendrois-je, ſi j'avois le malheur de perdre deux ſi chères & ſi tendres amies! Une fièvre des plus violentes a hier ſaiſi ma mère en chemin. — L'accès

a redoublé à notre arrivée, & les médecins paroiſſent inquiets de ſa ſituation.

(¶) Si elle alloit mourir, comme toutes mes vivacités avec elle reviendroient me tourmenter! — Ah! pourquoi, pourquoi faut-il que je lui aie jamais fait aucune peine? Elle dit qu'elle n'a trouvé en moi que reſpect & obéiſſance! Elle oublie généreuſement toutes mes fautes, & ne ſe ſouvient plus que des complaiſances que j'ai eu le bonheur d'avoir pour elle. Et c'eſt-là ce qui me déchire le cœur. (§)

Je vois, je vois, ma chère, que vous n'êtes pas mieux qu'elle, & je ne puis ſouffrir cette idée. Faites un effort, ma chère Clariſſe; faites un effort pour l'amour de moi, s'il peut dépendre de vous, & ne tardez pas à me marquer que vous êtes mieux. Que le porteur m'apporte une ligne. Ah! qu'il ne revienne pas ſans une ligne de vous. Si je vous perds, amie plus chère que n'auroit jamais pu l'être une ſœur, & ſi je perds ma mère, je me défierai de moi pour guide, & je renoncerai pour jamais au mariage.

(¶) Eh! pourquoi me marier? Flatteurs, rampans dans la ſoumiſſion, dans la baſſeſſe, tandis qu'ils nous font la

cour ! O, ma chère, les hommes ſont aujourd'hui une race de vils reptiles quand ils ſont amans, & des tyrans féroces quand ils ſont mariés. Voyez dans ce Lovelace, tout ce qu'on peut déſirer de grâces dans la figure, d'avantages du côté de la naiſſance & de la fortune ; mais dans le cœur, un vrai démon. — Voyez dans Hickman. — En vérité, ma chère, je ne ſaurois dire ce que les gens peuvent voir dans cet Hickman, pour être toujours à me prêcher en ſa faveur. Et doit-on s'attendre que moi, qui ai eu tant de peine à ſouffrir un maître dans une mère, j'en accepte un dans un mari ? & dans un homme encore qui n'a pas plus d'eſprit, ni plus de ſens que moi : lui être mon mentor ! Sans doute, il voudra l'être, je le crois ; mais par l'inſolence de ſa volonté plus que par la ſupériorité de ſes lumières. Il eſt inutile d'y ſonger. Je ne puis me réſoudre à devenir la femme d'aucun des hommes que je connois à préſent ; & ſi je vous en parle, c'eſt parce que je prévois, à la vue du danger où eſt ma mère, que vous me preſſerez de me jeter au plus vîte ſous un autre genre de protection, ſi j'avois le malheur d'être privée de la ſienne. (ſ) Mais laiſſons-là ces idées & toute autre

ſujet auſſi : car je ſuis obligée de me rendre auprès du lit de ma mère qui ne peut être un moment ſans me voir.

Mercredi, 30 *Août.*

Grâce au ciel, ma mère eſt beaucoup mieux! Elle a paſſé une fort bonne nuit. La fiévre a cédé aux remèdes. Je reprends la plume avec un eſprit plus tranquille & plus libre, dans l'eſpérance qu'il vous eſt arrivé auſſi quelque changement favorable. Si cette faveur eſt accordée à mes prières, il eſt encore du bonheur pour moi.

Je vous écris avec d'autant plus d'ardeur, que j'ai l'occaſion de traiter un ſujet qui vous intéreſſe beaucoup. Votre couſin, ma chère, m'eſt venu voir ce matin. Il m'a parlé d'une entrevue qu'il eut lundi avec M. Lovelace au château de M.... Il m'a fait mille queſtions ſur vous & ſur votre monſtre.

Il dépendoit de moi, de faire naître entr'eux de belles ſcènes. Mais faiſant réflexion que M. Morden eſt d'un caractère ardent, & que ce ſeroit mettre le comble à vos chagrins, que de l'expoſer à quelque malheur de la part d'un homme dont l'adreſſe eſt ſi connue dans

les armes. Je n'ai pas repréſenté les choſes ſous leur plus mauvaiſe face. Cependant, comme je ne pouvois mentir en faveur du miſérable, vous pouvez juger que j'en ai dit aſſez pour le maudire.

Malgré la conſidération où le colonel Morden a toujours été dans votre famille, je ne me ſuis pas apperçue qu'il ait eu le crédit d'amener les eſprits aux moindres termes de réconciliation. Quelles peuvent être leurs vues ? Mais j'apprends que votre frère eſt revenu d'Ecoſſe. Auſſi *l'honneur de la maiſon*, la *réputation de la famille*, eſt le cri commun.

Le Colonel eſt de fort mauvaiſe humeur contr'eux tous. Cependant il ne paroît pas qu'il ait vu juſqu'à préſent votre brutal de frère. Je lui ai dit que vous étiez fort-mal, & je lui ai communiqué une partie de votre dernière lettre. Il vous admire. Il maudit Lovelace. Il s'emporte contre toute votre famille. Il déclare qu'ils ſont tous indignes de vous.

Je n'ai pu refuſer à ſes inſtances, de lui laiſſer prendre copie des endroits de votre lettre, que j'avois cru lui pouvoir lire, & ſurtout de la triſte concluſion qui la termine. (*) Il aſſure qu'aucun

(*) Voyez Lette XXVII de ce volume.

de vos proches ne vous croit ſi mal, & ne voudra ſe le perſuader. Ils vous aiment tous, dit-il, & tendrement. — S'il eſt vrai qu'ils vous aiment, leur dureté ſera pour eux, dans la triſte ſuppoſition que vous me faites enviſager, le ſujet d'un remords éternel; mais il ſemble qu'à préſent ces barbares veulent vous voir ſouffrir *juſqu'aux portes de la mort.*

Votre couſin m'a fait diverſes queſtions ſur M. Belford; & lorſqu'il a ſu les motifs de votre liaiſon avec ce galant homme, & ſon déſintéreſſement dans tous les ſervices qu'il vous a rendus, il n'a pu retenir ſa colère contre ce pédant & entremetteur de Brand, qui avoit formé d'injurieux ſoupçons ſur ſes viſites; (¶) & qui eſt heureux de porter ſa robe: car il feroit, je crois, une aſſez pauvre figure, s'il ſe trouvoit preſſé entre votre couſin & Lovelace. (§) Son inquiétude étoit ſi vive pour vous, que jeudi 24, il chargea un homme (*) de confiance, un Monſieur Alſton, gentilhomme vivant ſur ſes terres, d'aller s'informer de votre ſituation, de votre conduite & de vos ſociétés. Cet honnête

(*) Voyez Lettre XVII de ce volume.

homme lui fit à ſon retour une triſte peinture de votre ſanté, & il ajouta que vous aviez été réduite à de grands embarras pour vous ſoutenir; mais comme cette réponſe venoit de votre hôteſſe, & qu'elle étoit mêlée de quelques réflexions un peu amères, quoique juſtes, ſur la cruauté de vos proches, ils n'y ont pas ajouté beaucoup de foi. Je me flatte moi-même qu'elle ne peut être vraie; car il eſt impoſſible que vous faſſiez aſſez d'injuſtice à mon amitié pour demeurer expoſée à quelques beſoins faute d'argent. Je crois que je ne vous le pardonnerois de ma vie.

En qualité d'un de vos curateurs, le Colonel eſt réſolu de vous mettre en poſſeſſion de votre terre. Il s'eſt fait remettre, par le même droit, le produit de vos revenus depuis la mort de votre grand-père; ce qui monte à des ſommes conſidérables, qu'il ſe propoſe de vous porter lui-même. Mais quelques mots échappés, me font juger que vous avez trompé la petiteſſe d'eſprit de certaines gens, en vous diſpenſant de leur demander du ſecours, puiſqu'ils étoient déterminés à vous laiſſer dans l'embarras & la détreſſe. Leur caractère ſe ſou-

tient! — Je puis, je crois, faire cette réflexion ſans offenſe.

M. Morden s'imagine, que pour préliminaire de réconciliation, leur deſſein eſt de vous engager à faire un teſtament par lequel vous diſpoſerez de cette terre ſuivant leurs intentions. Mais il proteſte qu'il ne quittera point l'Angleterre, ſans avoir obligé tout le monde à vous rendre juſtice; & qu'il ſaura bien empêcher qu'amis ou ennemis ne vous en impoſent. *Parens* ou *ennemis*, devoit-il dire; car les amis n'en impoſent point à leurs amis. Ainſi, ma chère, il faudra acheter votre paix, ſi quelques perſonnes réuſſiſſent dans leurs vues. Votre couſin, (ce n'eſt pas moi, ma chère, quoique telle ait toujours été mon opinion,) (*) dit que votre famille eſt trop riche pour être humble, raiſonnable ou modérée; que pour lui qui jouit d'une fortune indépendante, il ſonge à vous la laiſſer toute entière. Si ce lâche Lovelace avoit conſulté du moins l'intérêt de la ſienne, quels avantages n'auroit-il pas trouvés avec vous, quand votre mariage vous auroit privée de votre part à la ſucceſſion paternelle?

(*) Voyez Lettre x, Tome I.

Je ſuis obligée de m'interrompre ici ; mais comme j'ai beaucoup de choſes à vous écrire, & que ma mère va mieux, je reprendrai ce ſujet dans une autre lettre, & je vous enverrai toutes les deux à-la-fois. Je n'ai pas beſoin de vous dire que je ſuis & ſerai toujours,

Votre affectionnée

ANNE HOWE.

Fin du Tome douzième.

TABLE

DES SOMMAIRES

Du Tome douzième.

LETTRE I. Lovelace à Belford. *Il eſt fort mal; s'il meurt, Clariſſe ſe reprochera ſon refus. Quelle eſt la plus grande des félicités qui peuvent arriver à une femme. Il eſt extrêmement mal. Sa plaiſante conduite en trouvant à ſon réveil, un prêtre & ſes amis priant à côté de ſon lit.*

II. Belford à Lovelace. *Il eſt inquiet de ſa maladie. Il voudroit qu'il fût mort avant le mois d'Avril dernier. Il lui dit que Clariſſe a pour lui une généreuſe pitié, & prie le ciel de lui accorder la miſéricorde qu'elle n'a pas obtenue de lui.*

III. Lovelace à Belford. *Ses tranſports en apprenant les bontés de Clariſſe. Son vif repentir de l'avoir ſi cruellement traitée. Il la bénit.*

IV. Belford à Lovelace. *Il le félicite de ſon amendement. Sublime charité de Clariſſe à ſon égard. Son hiſtoire feroit un beau ſujet de tragédie. Il lui compare, en la critiquant,* la belle pénitente *(de Rowe.) Elle eſt fort mal. Ce qui a empiré ſon état, ſont quelques nouveaux traits de la colère implacable de ſes parens. Méditation ſur ce ſujet. Il*

lui apprend que le pauvre Belton eſt aux portes de la mort & demande à le voir.

LETTRE V. Belford à Clariſſe. *Il lui fait part de l'obligation où il eſt de ſe rendre chez Belton, & il la prévient, pour diminuer ſa ſurpriſe, ſur la réſolution où eſt Lovelace de lui faire une viſite, réſolution annoncée dans la lettre ſuivante.*

VI. Lovelace à Belford. *Il eſt réſolu à aller ſe jeter aux pieds de Clariſſe. Milord M. penſe qu'elle ne peut lui refuſer une entrevue.*

VII. Du même. *Arrivé à Londres, il trouve Clariſſe ſortie. Il ſoupçonne Belford. Extravagances inconcevables qu'il fait chez Smith. Ses motifs pour cette conduite ſi bizarre. La vile Sally Martin le divertit en contrefaiſant ſa divine Clariſſe.*

VIII. Du même. *Son rêve effrayant. Combien il en eſt affecté. Soit qu'il veille ou qu'il dorme, ſa Clariſſe eſt toujours préſente à ſes yeux. Il apprend qu'elle eſt rentrée. Il ſe hâte d'aller la voir.*

IX. Lovelace à Belford. *Son eſpérance eſt encore éconduite. Il eſt touché des reproches de Mde. Lovick. Elle lui montre une méditation intitulée*; ſur la perſécution de l'ennemi de ſon ame, *Commentaires de ſon eſprit léger ſur cette méditation. Il ſort en la chargeant de dire qu'il eſt déterminé à voir Clariſſe. Nouveaux efforts qu'il fait pour y parvenir.*

X. Belford à Lovelace. *Il lui reproche d'avoir violé la parole d'honneur qu'il lui avoit donnée. Il le reprimande ſévèrement & avec colère de la conduite extravagante qu'il a*

tenue chez Smith. Terreur & déſeſpoir de Belton. Conduite impénétrable de Mowbray.

LETTRE XI. Belford à Lovelace. *Impatience de Mowbray pour quitter Belton mourant & courir retrouver ſon Lovelace plein de vie & de folie. Mowbray maltraite un domeſtique de Belton dans le langage groſſier d'un libertin de la claſſe du peuple. Réflexion ſur la liberté de la vie.*

XII. Lovelace à Belford. *Il reçoit de Clariſſe une lettre allégorique, pour l'engager à s'abſtenir de la pourſuivre. Copie de cette lettre. Il la prend dans le ſens littéral. Ses tranſports & ſa joie ſur cette mépriſe. Il va ſe hâter de retourner au château de ſon oncle, & recevoir les félicitations de ſa famille ſur ſon eſpoir de rentrer en grâce avec ſa belle. Il interprête à ſa manière ſon rêve effrayant.*

XIII & XIV. Du même. *Il plaint Belton. Il le juſtifie en libertin & l'abſout de l'iſſue d'un duel, qui augmente encore les terreurs du pauvre moribond. Son opinion ſur la mort, & ſur la crainte qu'on en a. Réflexions ſur la conduite des écrivains dramatiques envers leurs domeſtiques. Il ne peut expliquer le changement favorable des ſentimens de Clariſſe pour lui. Il l'attribue à une cauſe heureuſe dont il conçoit beaucoup d'eſpérance, maintenant que le mariage lui ſemble dépendre de ſa volonté, il a quelques mouvemens d'incertitude & de regret.*

XV. Belford à Lovelace. *Continuation de ſon récit de la maladie de Belton, & de ſon impatience. Le pauvre malade maltraite ſes mé-*

decins. Belford cenſure quelques-uns deux. Leur avidité pour leurs honoraires. Belton meurt. Sérieuſes réflexions ſur cet événement.

LETTRE XVI. Lovelace à Belford. *Il eſpère que Belton eſt heureux. Sa raiſon. Il va partir pour Berks.*

XVII. Belford à Lovelace. *Il ne quitte point Clariſſe. Elle eſt extrêment mal; & elle reçoit les ſacremens. Il ſe plaint du trouble & de la fatigue que ſon ami lui a cauſé. Deux perſonnes, qu'il ſuppoſe envoyées par ſes parens, prennent ſéparément des informations ſur ſon compte. Sa touchante apoſtrophe à ſon médecin & à M. Goddard, & à lui-même. Elle diſpoſe de quelques autres effets, pour un emploi des plus touchans.*

XVIII. Le docteur Lewen à Clariſſe. *Il lui écrit de ſon lit, pour la déterminer à pourſuivre Lovelace au criminel.*

XIX. Sa noble & pathétique réponſe.

XX. Miſs Arabelle Harlowe à Clariſſe. *Elle lui propoſe, en termes inſultans & cruels, la pourſuite juridique de Lovelace: ou ſi elle refuſe, de partir pour la Penſylvanie.*

XXI. Réponſe touchante de Clariſſe.

XXII & XXIII. Mde. Norton à Clariſſe. *Elle lui apprend ce qui avoit occaſionné la cruelle lettre de ſon oncle. Le Colonel Morden eſt réſolu de voir Lovelace. — Mde. Hervey, dans une converſation particulière qu'elle a eue avec elle, lui donne les raiſons, en la blâmant, de la cruauté de ſa famille. Miſs Dolly Hervey déſire ſe rendre auprès de Clariſſe.*

LETTRE XXIV.

LETTRE XXIV. Réponſe de Clariſſe. *Elle croit que ſes parens l'ont traitée avec bien de la rigueur. Elle montre plus de chaleur que de coutume ſur ce ſujet. Enſuite elle ſe la reproche. Elle eſt fâchée de la réſolution où eſt le colonel Morden de voir Lovelace. Elle dit quelques mots de la lettre inſultante de ſa ſœur. Elle demande les prières de Mde. Norton, pour que le ciel lui accorde la patience & la réſignation.*

XXV. Miſs Howe à Clariſſe. *Elle approuve à préſent ſon choix de Belford pour ſon exécuteur teſtamentaire. Elle admire ſa grandeur d'ame dans ſon mépris pour Lovelace. Tout le monde dans la maiſon eſt enchanté d'Hickman. Cependant elle ne peut s'empêcher de s'amuſer du pouvoir que lui donne ſur lui la ſoumiſſion de ſon humble amour.*

XXVI & XXVII. Clariſſe à Miſs Howe. *Leçons & obſervations inſtructives ſur la manière dont Miſs Howe traite Hickman. Elle l'inſtruit de tout ce qui eſt arrivé depuis ſa dernière lettre. Elle craint que ſa lettre allégorique ne ſoit pas tout-à-fait dans les principes de la droiture. Son mal la force de s'interrompre. Elle reprend la plume. Elle déſire la voir mariée.*

XXVIII. M. Wyerley à Clariſſe. *Il lui renouvelle généreuſement l'offre de ſa perſonne au moment où elle eſt dans l'infortune; & de tous ſes ſervices.*

XXIX. Réponſe de Clariſſe. *Franche, obligeante & inſtructive.*

XXX. Lovelace à Belford. *Son inquiétude &*

ſon chagrin ſur le ſoupçon qu'il a que la dernière lettre que Clariſſe lui a écrite n'étoit qu'un ſtratagême. Ce qu'il fera, ſi la conjecture ſe trouve vraie.

LETTRE XXXI. Belford à Lovelace. *Court récit de ſa conduite dans les affaires de Belton. Clariſſe eſt on ne peut pas plus mal. On croit qu'elle touche à ſa fin. Elle a un jour d'abattement & de foibleſſe extrêmes. Elle reprend quelques forces; & elle ſe croit au-deſſus de ce monde. Elle commande ſon cercueil. Elle avoue que ſa lettre à Lovelace n'étoit qu'une allégorie. Sous quel jour Belford la voit.*

XXXII. Du même. *Touchant entretien entre elle & le docteur H. Elle parle de la mort, dit-il, & s'y prépare, comme ſi c'étoit un événement qui lui fût auſſi familier, que de s'habiller & ſe déshabiller. Dignes procédés du docteur. Elle fait des obſervations ſur la vanité de la vie, ſur la ſageſſe de ſe préparer de bonne heure à la mort, & ſur la conduite de Belton à ſes derniers momens.*

XXXIII, XXXIV & XXXV. Lovelace à Belford. *Récit de ce qui s'eſt paſſé entre lui & le Colonel Morden, le Lord M. & Mowbray dans la viſite que lui a rendue le Colonel. Il propoſe par plaiſanterie Belford à Miſs Charlotte pour époux. — Il lui envoie la lettre de Brand qui peint à faux la conduite de Clariſſe, moins par méchanceté, que par crédulité, & par un zèle mal entendu.*

XXXVI. Belford à Lovelace. *Il s'étend ſur la baſſeſſe de tromper de jeunes créatures,*

dont on a ſurpris la confiance par des ſermens, & des promeſſes. Inconvéniens de l'eſprit de cenſure. Penchant trop ordinaire dans des perſonnes qui paſſent pour honnêtes gens. Il lui demande l'explication de ce qu'il prétend par la ridicule propoſition qu'il a faite à ſa couſine.

LET. XXXVII. Belford à Lovelace. *Epreuve sûre de la pureté & du mérite de ſes lettres. Clariſſe renouvelle ſes excuſes pour ſa lettre allégorique. Sa conduite calme, & ſes généreuſes & utiles réflexions ſur le faux rapport que Brand a fait de ſa conduite, & dont on lui donne communication.*

XXXVIII. Le Colonel Morden à Clariſſe. *Il lui offre ſon appui & ſes ſervices pour tenir le meilleur parti poſſible de ce qui eſt arrivé. Il lui conſeille d'épouſer Lovelace, comme le ſeul moyen d'opérer une réconciliation générale. Il n'a aucun doute ſur la réſolution où eſt Lovelace de lui rendre juſtice. Il deſire ſavoir ſi elle en a quelqu'un elle-même.*

XXXIX. Réponſe de Clariſſe.

XL. Lovelace à Belford. *Ses raiſonnemens, ſes emportemens en apprenant que la lettre de Clariſſe n'eſt qu'allégorique. Au milieu de ſa colère, la gaieté naturelle de ſon eſprit le conduit à tourner Belford en ridicule. Portrait plaiſant qu'il fait de lui d'après un monument qui eſt dans l'abbaye de Weſtminſter. Il reprend ſon ſérieux. Si le dernier malheur arrive*, (& que le Dieu du ciel & de la terre, dit-il : détourne ce malheur!) *il le prie de ne lui rien dire de plus que de lui*

conſeiller de faire un tour à Paris. Et ce mot ſuffira pour lui percer le cœur.

LETTRE XLI. Belford à Lovelace. *On a monté le cercueil dans ſon apartement. Il eſt exceſſivement troublé & choqué de cette vue. Intrépidité de Clariſſe. Les grands caractères, dit-il, ne peuvent s'empêcher de faire des choſes extraordinaires. Réflexion ſur la curioſité des femmes.*

XLII. Du même. *Deſcription du cercueil, deviſe ſur le couvercle. Elle le fait placer dans ſa chambre à coucher. Sérieuſe apoſtrophe à Lovelace à l'occaſion de ce courage de Clariſſe.*

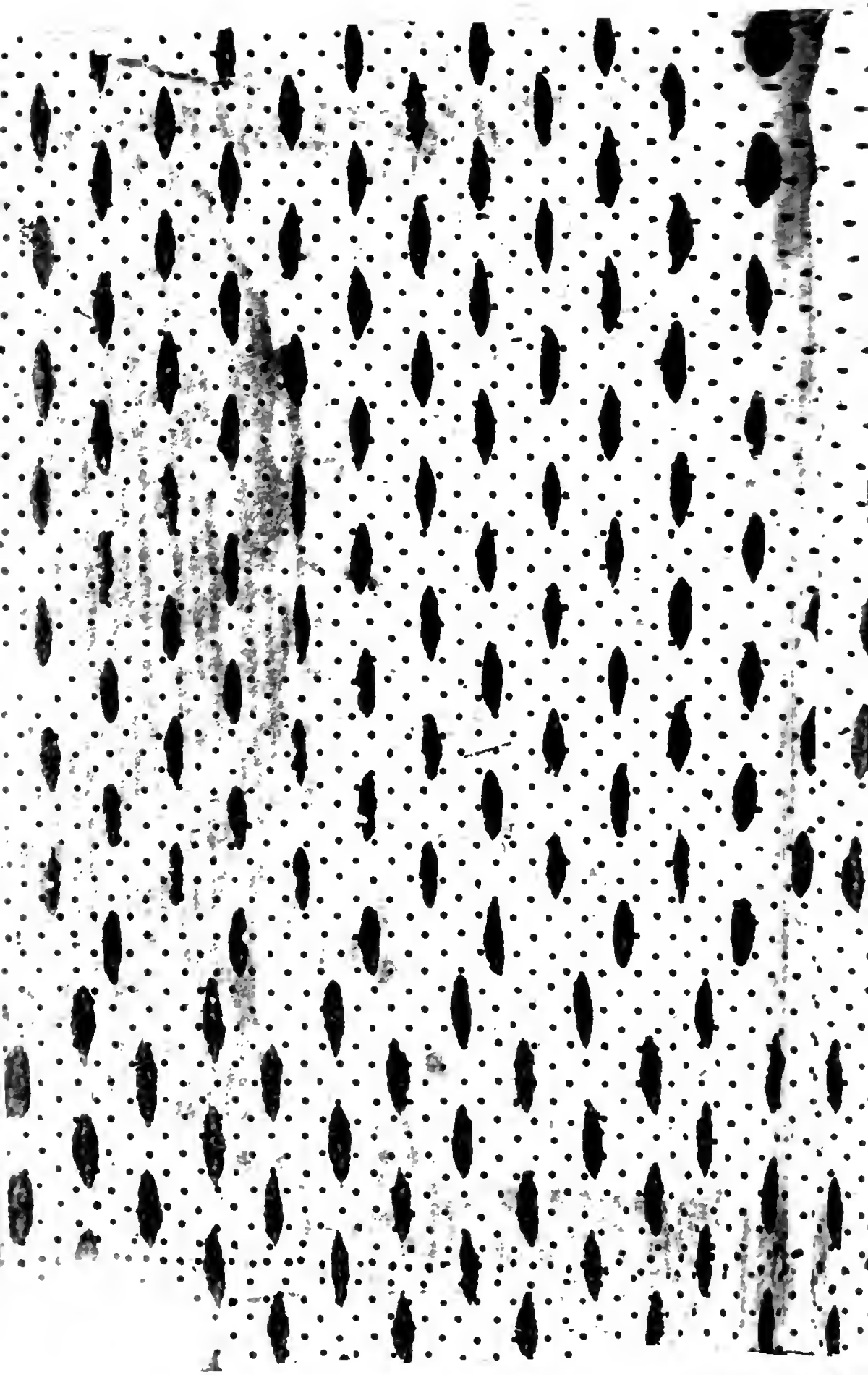
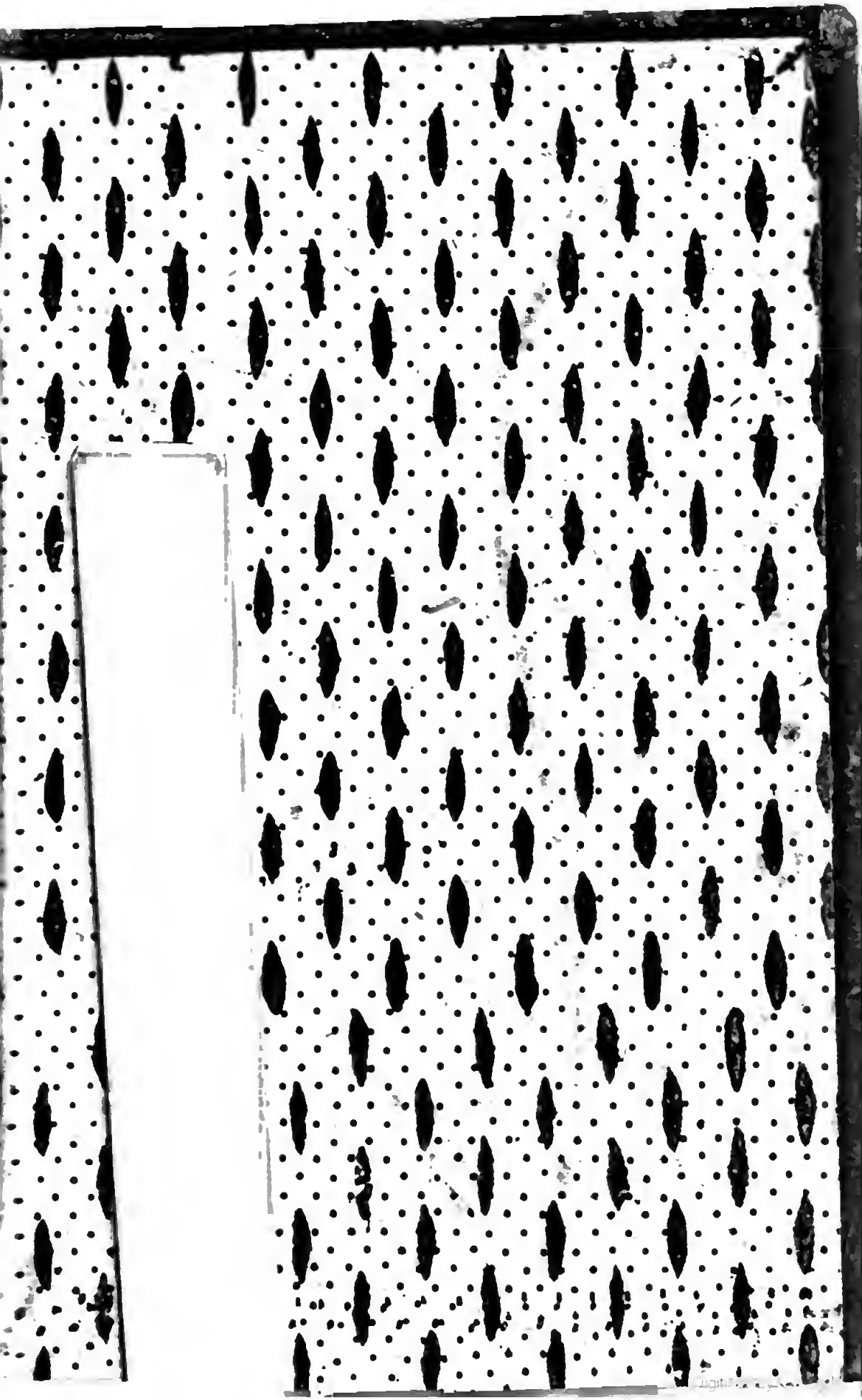
XLIII. Du même. *Il eſt étonné de ſa légèreté dans le trait du monument de Weſtminſter. Clariſſe eſt de plus en plus mal.*

XLIV. Lovelace à Belford. *Tout ce qu'il a fait à Clariſſe, n'eſt qu'un jeu qui ne vaut pas la peine de mourir : puiſque ſon triomphe a toujours été plus grand que ſes ſouffrances. Il abandonnera tous ſes biens & toutes ſes eſpérances au docteur, s'il veut prolonger ſa vie ſeulement d'une année. Comment ſon courage tranquille auroit-il brillé comme il fait, ſans ſes malheurs ! il ſent qu'il pourroit l'aimer à préſent d'un amour pur & intellectuel. Il ne peut ſupporter la penſée, que la dernière fois qu'elle la quitté d'une manière ſi triomphante ſoit une ſéparation éternelle. Sa conſcience, dit-il, le déchire. Il eſt malade du ſouvenir de ſes vils ſtratagêmes.*

XLV. Belford à Lovelace. *Clariſſe eſt vivante, pleine de calme & de ſérénité, ſurtout depuis*

qu'elle a achevé, ſigné & ſcellé ſon teſtament, qu'elle avoit différé juſqu'à ce jour par des motifs de reſpect filial.

LETTRE XLVI. Miſs Howe à Clariſſe., *Elle déplore dans les termes les plus touchans la maladie de ſa mère, & celle de ſa chère amie. A préſent dit-elle toutes ſes vivacités lui reviennent en penſée, & elle ſe les reproche. Elle quitte la plume; elle la reprend pour lui apprendre avec la plus grande joie que ſa mère eſt mieux. Elle a reçu la viſite de ſon couſin Morden. Elle lui en rend compte.*

Fin de la Table du douzième Volume.

553247